

**OEUVRES
COMPLETTES
DE GESSNER.
TOME PREMIER
[-TROISIEME]**



B 22

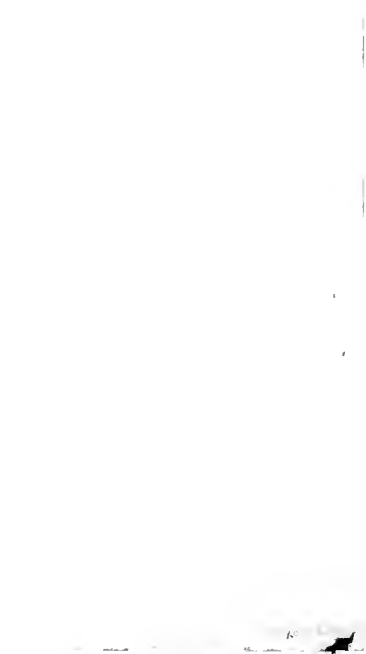
4

33

BIBLIOTECA NAZIONALE
CENTRALE - FIRENZE

1974 - 15.044





ŒUVRES

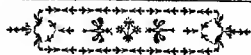
COMPLETTES

DE GESSNER.

TOME *Second*
~~PREMIER~~

~~22.4.33~~

22.4.33



DAPHNIS.

LIVRE PREMIER.

AU milieu du Neæthus (a), fleuve qui prend sa source dans les monts Clibanien, d'où les flots se précipitent à travers les prairies, & retentissent sous des cintres de verdure, il est une petite île consacrée aux nymphes par les bergers du canton, & ombragée par un bois de pins & de genévriers. Au milieu de l'île s'élève un rocher sous lequel est creusée la grotte des nymphes. Dans cette grotte sont placées leurs statues,

(a) Neæthus, fleuve qui se jette dans la mer Ionienne, entre Pétilie & Crotone.

artiflement travaillées en bois de tilleul. On les a représentées appuyées sur leurs urnes, & couronnées de roseaux. Là, tantôt on voit ces divinités errer sous les arbres avec leur chevelure verte, tantôt nager avec légèreté le long du rivage, se sécher ensuite sur les rochers, & se reposer au soleil. Là, les flots qui se jouent mollement entre les racines couvertes d'écume, des joncs & des saules répandus sur les bords du fleuve, forment un murmure comparable aux chants les plus doux.

Toutes les années, au retour du printemps, les bergers avec leurs bergères, accourent de l'une & l'autre rive. Ils présentent aux nymphes les fleurs des arbres qui forment le cintre sous lequel coule le fleuve, & celles des plantes qui naissent sur ses bords : ils demandent à ces divinités qu'elles veuillent bien ordonner aux flots de ne plus surmonter le rivage, & de ne plus entraîner au loin les arbres & les champs tout entiers.

Dans une belle journée de printemps on vit donc un jour paroître sur le fleuve une flotte de bateaux qui voguoit des deux rives vers l'île. Chaque bateau étoit décoré d'un berceau de verdure

Livre premier.



formé par des branches odoriférantes , & émaillé de fleurs : les bergers & les bergeres en étoient eux-mêmes couverts. D'autres guirlandes serpen-toient autour de hautes perches , & montoient jusqu'à leur extrémité , où des banderolles & des festons flottoient dans les airs. Ces barques , qui s'avançoient au doux son des flutes & des voix , aborderent dans l'île. Il parut aussi-tôt sur les rives des troupes de jeunes garçons & de jeunes filles. Celles-ci par leurs attraits excitoient l'envie des déesses , & tour-à-tour s'enlevoient les unes aux autres les regards des dieux , qui laissant les immortelles seules dans l'Olimpe , étoient descendus sur des nuées pour jouir de cet attrayant spectacle. En effet , on y voyoit briller tous les charmes de la beauté. Ici , l'on étoit enchanté par la finesse de la taille , par la blancheur du visage , ou par le contour du sein , là , on se sentoit charmé par un port majestueux comme celui de la déesse de la chasse , ou bien l'on étoit entraîné par un sourire gracieux comme celui de Vénus : enfin l'on y trouvoit les graces naissantes de la jeunesse , semblables à l'éclat de la rose prête à sortir

du bouton ; & la jeuneſſe plus formée ,
 telle que la roſe loriſqu'elle eſt épanouie.
 Cependant les bergeres ſ'avancerent deux
 à deux : elles entrèrent dans la grotte
 ſacrée , & répandirent leurs corbeilles
 pleines de fleurs aux pieds des nymphes ;
 enfuite elles les entourèrent & les couron-
 nèrent de guirlandes. La jeune Philis vint
 offrir à ſon tour ſes fleurs & ſes couron-
 nes. La joie & l'innocence ſourioient ſur
 ſon joli viſage , & caractériſoient tous
 ſes geſtes : ſon œil noir laiſſoit échapper
 autour d'elle des regards timides , re-
 gardſ victorieux comme l'Amour même.
 Telle eſt la jeune roſe , plus belle que
 toutes les fleurs qui naiſſent autour d'elle.
 L'abeille irréſolue bourdonne en la cher-
 chant ; les fleurs l'invitent , mais en
 vain ; elle apperçoit la roſe , & elle
 n'héſite plus.

Daphnis , le plus beau des bergers ,
 promenoit ainſi ſes yeux errans ſur la
 troupe des jeunes bergeres , qui lui lan-
 çotent des regards. Elles le fixoient
 d'un air riant , ſe parloient à l'oreille ,
 puis le regardoient d'un air plus ſédui-
 ſant encore. Mais il apperçoit la jeune
 Philis : auſſi-tot ſon cœur pouſſe un ten-
 dre ſoupir , ſon viſage ſe colore d'une

Livre premier.

vive rougeur, ses regards restent fixés sur elle; & Philis, qui jette aussi les yeux sur le berger, les baisse aussi-tôt, se retire, & en s'éloignant le regarde encore d'un air confus. Un trouble secret s'empare alors de Daphnis; son cœur tressaille: il jette un regard languissant vers elle; & plein d'inquiétude, il craint de la perdre de vue dans la foule. Mais il ne la perd pas. Elle s'arrête, sans parler à ses compagnes. Ses regards timides s'échappoient à tout moment pour voler sur Daphnis, & tout aussi-tôt retomboient à terre. Arrivoit-il que dans la foule une bergere plus grande se plaçât devant Philis? Daphnis paroissoit plein de dépit. Cette bergere se retireroit-elle? aussi-tôt les yeux de Daphnis se ranimoient, & brilloient d'une joie nouvelle. C'est ainsi qu'on voit les prairies s'éclairer en un instant & briller d'un nouvel éclat, lorsque la lune, qui s'étoit cachée, sort tout-à-coup des nuages.

Cependant toutes les fleurs sont étalées aux pieds des nymphes, les divinités sont parées de guirlandes. Les bergers, & les bergeres se partagent alors en divers chœurs, se placent vis-à-vis les

uns des autres. Daphnis a soin de se placer devant Philis, & les bergeres chantent alternativement des hymnes en l'honneur des nymphes.

« O nymphes, disoient-elles, vous
» qui habitez les grottes de ce fleuve,
» & vous qui du haut des rochers
» escarpés versez de vos urnes l'onde
» bruyante, ah ! soyez favorables aux
» bergers qui habitent le long des ro-
» seaux du fleuve !

» Nous avons, sur ses bords, enlevé
» aux arbres les fleurs que le prin-
» temps faisoit naître ; nous en avons
» dépouillé ces rives : c'étoit pour les
» porter dans votre grotte sacrée, ô
» nymphes du fleuve & des rochers
» escarpés.

» Soyez favorables aux bergers qui
» habitent le long des roseaux du fleuve.
» Faites que les flots n'entraînent plus les
» arbres frutiers, & qu'ils ne submer-
» gent plus les champs & les prairies. Les
» troupeaux pourront paître alors le long
» des rivages : vous pourrez aussi errer
» sur ses bords & fouler les fleurs, ô
» nymphes du fleuve & des rochers
» escarpés ».

Ainsi chanterent les bergeres, & les

bergers les accompagnoient des doux sons de leurs flûtes. Daphnis écoutoit attentivement pour distinguer le chant de Philis, & il oublioit de jouer de sa flûte.

Cependant la lune commençoit à paroître au-dessus des collines éloignées, & les bergers avec leurs bergeres se retirèrent dans les bateaux. Philis, en s'en allant, regarde encore Daphnis. L'obscurité du crépuscule la rend hardie : elle fixe les yeux sur lui, & se met à soupirer : puis elle marche lentement vers le rivage, en regardant souvent derrière elle, & en soupirant encore. Daphnis s'étoit arrêté, & la regardoit aussi partir avec des regards tristes. Il eut oublié de monter dans le bateau, si les autres bergers ne l'eussent pas tiré de sa rêverie profonde. Entré dans le bateau, il s'y assit en jetant tristement la vue sur ceux qui voguoient vers l'autre bord. Tout respiroit la joie ; sur l'une & sur l'autre rive on entendoit un agreable mélange de chants & de chalumeaux, & l'écho le répétoit le long du rivage & sur les collines d'alentour. De leur côté les jeunes garçons & les jeunes filles qui étoient dans le même bateau

que Daphnis , folatroyent & chantoient ; mais Daphnis restoit muet. Il regardoit sans cesse vers l'autre rive : il ne chantoit que quand les autres répétoient un air tendre ; alors il étoit tout sentiment.

Cependant on aborde. Il descend sur le rivage , l'ame remplie de tristesse , & prend , sans rien dire , le chemin de sa cabane. Il entre , & rejoint son vieux pere , qui d'un air satisfait sourit à son fils , & lui demande des nouvelles de la fête. Le vieillard lui raconte ensuite combien de fois il a vu le fleuve impétueux franchir les bords , entraîner sur ses flots furieux les arbres chargés de fruits ; combien de bateaux avoient été renversés , combien de bergers avoient péri. Daphnis l'écoute en silence. Il sort ensuite de la cabane , & s'arrête sous les arbres plantés devant sa demeure ; là il contemple les campagnes éclairées par le pâle flambeau de la lune , & dit en soupirant :

Qu'est-ce que j'éprouve ? Qu'est-ce que je sens ? Pourquoi mon cœur palpite-t-il ! Pourquoi ces soupirs ? Pourquoi ne pouvois-je détourner les yeux de dessus toi , ô la plus belle des mor-

telles ? Pourquoi me suis-je senti si troublé lorsque tu t'es retirée ? Pourquoi le suis-je encore ? Pourquoi ton image est-elle toujours présente à mes yeux ? Ah ! sans cesse il me semble que tu es devant moi : sans cesse je vois les boucles de ta brune chevelure , dont une partie étoit entrelacée dans ta guirlande , & dont l'autre , qui s'étoit détachée , flottoit autour de ton bras , ce bras d'albâtre , ou sur ton sein , ce sein naissant . . . Et ton œil noir ! , . . . Ah ! que j'étois agité lorsqu'il se tournoit sur d'autres bergers ! Et lorsqu'il s'arrêtoit sur moi . . . comme il pénétoit , ce regard , jusque dans le fond de mon ame ! Hélas ! je t'aime. Quelle seroit ma félicité si tu m'aimois aussi ! Mais où es-tu ? Loins de moi sans doute . . . Pour ton image . . . elle voltigera sans cesse autour de moi : je la reverrai dans mon sommeil , je la retrouverai à mon réveil : elle me suivra en conduisant mon troupeau le long du ruisseau ; elle m'accompagnera dans le fond du bois , hélas ! peut-être sans espoir de te revoir jamais.

A ces mots Daphnis s'appuya contre le tronc d'un arbre ; & levant la vue vers la lune paisible , il dit en soupirant :

elle est aussi belle , elle est aussi brillante que toi , ô lune : elle est aussi belle en comparaison des autres bergeres , que tu l'es en comparaison des astres qui t'environnent. Alors , dans un nouveau silence , il se remit alternativement à rêver & à soupirer , jusqu'à ce que le besoin de dormir le ramenât dans la cabane. Pendant tout son sommeil il ne rêve encore qu'à sa Philis ; il lui parle , il veut l'embrasser , il se réveille , il voit son erreur , il joint tristement ses bras déçus , & pousse un profond soupir. Ci-devant , au lever de la belle aurore , on l'entendoit répéter ses chansons : maintenant il ne chante plus : il sort en silence de sa cabane ; & rêveur , il conduit son petit troupeau dans les pâturages. Les bergers assis ensemble s'y livraient à la joie en se racontant les aventures qu'ils avoient eues à la fête des nymphes. L'un étaloit un ruban dont on lui avoit fait présent : l'autre une guirlande avec laquelle sa bergere lui avoit ceint le front : celui-là montrait des fleurs qu'il avoit dérobées sur le sein d'une belle , & celui-ci chantoit une chanson nouvelle qu'il avoit apprise d'une jeune fille dans le bateau.

Daphnis , qui tantôt les écouïoit , tantôt avoir l'air distrait , leur raconta à son tour , d'un ton passionné & avec des gestes très-animés , comme il avoit vu la plus belle des bergeres. Alors les bergers malins se mirent à rire en disant : Daphnis , tu aimes cette bergere. Il voulut le nier ; mais les bergers le regardant fixement , le firent rougir , & ils rirent encore bien davantage.

Cependant son amour , qui augmentoit de jour en jour , lui fit éviter la compagnie des bergers. Il ne menoit paître son troupeau que dans des lieux solitaires , & aux bords des ruisseaux qui se perdent sous les ombrages les plus épais. Bientôt il ne se plaisoit plus sur ces bords ; il s'enfonçoit dans le bois : ensuite il se rapprochoit du fleuve : là il jetoit la vue sur l'autre rive , & pleuroit de se voir séparé de sa bergere. Ainsi gémit & se plaint la colombe , lorsqu'elle voltige douloureusement autour de l'arbre sous lequel le villageois inhumain a tué sa compagne. Les bergers s'apperçurent bientôt que Daphnis leur manquoit ; ils l'aimoient tous : Ou est Daphnis ? se disoient-ils. Nous ne nous jouissons plus si bien

depuis qu'il nous abandonne. Il étoit l'ame de nos amusemens , & le plus enjoué de nos bergers : c'étoit lui qui savoit le plus de chansons , & qui jouoit le mieux du chalumeau. Les bergeres demandoient aussi : Où est Daphnis ? & lorsqu'elles entendoient parler de son amour , la tristesse s'emparoit de plusieurs d'entre elles.

Souvent Daphnis étoit assis tristement au bord d'un ruisseau ou au fond d'un bois : là , tout éveillé , il se laissoit aller à des rêveries qui lui peignoient tous les détails de la passion dont il étoit sans cesse occupé. Il lui sembloit donc qu'il voyoit son amante , qu'il lui apprenoit son amour , qu'elle rougissoit , qu'il lui ferroit la main. Souvent même son imagination va plus loin : il lui donne un baiser : elle veut s'échapper ; il embrasse ses genoux & il pleure : elle soupire , elle tourit , & se repose à côté de lui : il l'accable de baisers : elle l'embrasse à son tour ; il la presse contre sa poitrine. Alors une pensée plus vraie , mais plus triste , se présente tout-à-coup à son esprit. Cette amante qu'il croyoit voir , est loin de lui ; il ne la reverra peut-être jamais. Il se frotte de frayeur ; il reste un moment

accablé, & il répand des larmes. Ensuite courant à son bateau, il passe à l'autre rive, & cherche la bergère. Il parcourt le rivage, il gravit sur les collines; de là il plonge ses regards avides dans la vallée & porte ses pas errans dans les plaines & le long des ruisseaux. Ainsi tour-à-tour son imagination trompée agitoit intérieurement son ame, & ses desirs inquiets l'excitoient à de vaines recherches; mais il revenoit toujours plus desolé. Ce sera donc toujours en vain s'écria-t-il; toujours en vain que je te chercherai! je veux parcourir toutes les prairies, je veux te chercher dans tous les bocages & aux bords de tous les ruisseaux. Ah dieux! quel bonheur si jamais je te retrouvois!

Quel arbre te reçoit maintenant sous son ombre, ô la plus belle des mortelles? se disoit-il souvent. Quel doux zephyr te rafraîchit de son souffle, & se joue dans les ondes de ta chevelure? Sommeilles-tu au bord de quelque ruisseau? S'il est ainsi, coulez sans bruit, flots du ruisseau. Ah! sur-tout n'allez pas troubler dans ses songes, si j'en suis l'objet. Mais roulez avec fracas, flots du ruisseau, troublez son sommeil, si

elle rêve à un autre berger. Dieux ! si elle rêve à un autre !... Si elle aimoit un autre , si son bras délicat ferroit un autre , & si un autre que moi ravissoit des baisers sur ses lèvres vermeilles , ah dieux ! que ferois-je ? que deviendrois-je ? Je veux fuir , je veux m'enfvelir dans un antre , j'y veux gémir , je veux... hélas !... mourir de douleur.

Deja l'amour l'avoit fait souffrir depuis la saison des fleurs jusqu'à celle de la récolte. Cette saison étant venue , les moissonneurs hâlés se rendirent en chantant aux champs où les appelloient les jaunes épis , & Daphnis les aidait : car pendant la moisson la garde des troupeaux n'étoit confiée qu'à un petit nombre de pasteurs. Les moissonneurs s'avançoient donc en longues files sur les épis , que les uns scioient de leurs faucilles brillantes , pendant que les autres les lioient en gerbes : mais vers le midi & vers le soir , ils s'assembloient à l'ombre des arbres voisins pour prendre quelque nourriture , & pour soulager leur fatigue par des boissons fraîches. Les moissonneurs & ceux qui lioient les gerbes étoient assis en rang les uns vis-à-vis

des autres ; & tandis que la vaste cruche passoit de main en main , ils chantoient des hymnes en l'honneur de Cérès.

« O toi qui te couronnes d'épis ,
» blonde Cérès , nous te rendons gra-
» ces de l'abondante moisson dont tu
» nous enrichis ». (Et ceux qui lioient
les gerbes chantoient ensuite :) « Vi-
» goureux moissonneurs , ne vous re-
» posez pas sur vos faucilles recour-
» bees , afin que ceux qui lient les
» gerbes ne soient pas obligés de res-
» ter oisifs ». (Les moissonneurs re-
prenoient :) « Doux zéphyr , ne
» vous écarter pas du moissonneur
» brûlé ; & pendant ces ardeurs de
» l'été , jouez-vous dans nos cheveux
» flottans ». (Ceux qui lioient les
gerbes reprenoient ainsi :) « Chante
» ton air vif & éclatant , verte ci-
» gale qui sautes autour de nous ; &
» toi , vaste cruche , ne sois jamais
» vide dans cette ardente saison ».
Le chœur des moissonneurs repre-
noit encore :) « Et toi fraîche soi-
rée , lorsque tu seras de retour , tu
trouveras les champs dépouillés ; &
nous , nous gagnerons nos cabanes

» en chantant , & en foulant au pied
» le chaume raccourci ». (Enfin ils
reprenoient tous ensemble :) « O toi
» qui te couronnes d'épis , blonde Cé-
» res , nous te rendons graces de l'a-
» bondante moisson dont tu nous en-
» richis ».

C'est ainsi que chantoient les mois-
sonneurs ; & parlant à Daphnis : Tu
n'es pas gai , disoient-ils ; tu ne chan-
tes pas. Daphnis soupiroit & se tai-
soit.

Sitôt que les champs furent dépouil-
lés , que la charrue & le semeur eu-
rent passé dessus , alors les bergers se
rendirent auprès de leurs troupeaux.
Daphnis étant assis un jour au bord du
fleuve , entendit dans le lointain jouer
sur deux flutes. Jamais il n'avoit en-
tendu une telle harmonie. Sa poitrine
s'enfla d'une tendre volupté. Plus ces
doux sons s'approchoient , plus son plai-
sir augmentoit , & son cœur treffaillait
d'un doux pressentiment. Ses brebis ou-
bloient l'herbe , les oiseaux se taisoient
sur les arbres , & toute la nature , dans
un délicieux silence , paroissoit attenti-
ve. Daphnis écoutoit , & un jeune en-
fant jouant sur deux flûtes , vint à lui.

Cet enfant avoit le charme qu'on trouve à un bouton de rose : rien ne couvroit son corps délicat & brillant, ni ses bras blancs & ronds : son visage mignon étoit beau comme celui d'une Grace , & sa tête étoit ceinte d'une guirlande de roses , entrelacée dans les boucles de sa blonde chevelure.

L'enfant s'approcha de Daphnis , qui fut saisi d'un doux tressaillement. Berger , lui dit l'enfant , viens me conduire au-delà du fleuve. Daphnis aussitôt détache le bateau , l'enfant y entre. Les flots , qui d'ordinaire assailloient impétueusement le bateau , couloient doucement , & venoient seulement baiser le bateau , puis se retiroient avec un doux frémissement.

Ils eurent bientôt traversé le fleuve ; & l'enfant sauta sur le rivage , en disant : Berger , je suis l'Amour , le dieu de la tendresse. Va le long de ce ruisseau , suis son cours en traversant le bocage , tu seras récompensé de tes peines.

Amour dit & disparut , & Daphnis vit naître tout-à-coup une rose où le dieu venoit de disparaître. Le berger saisi d'étonnement , quitte enfin ce lieu

sacré , & court vers le ruisseau. Plein d'agitation , il traverse le bocage. Si je trouvois Philis ! car quelle autre récompense me pourroit donner l'Amour ? Mais qu'osé-je espérer ? Ah dieux ! si je trouvois Philis ! En parlant ainsi il marchoit d'un pas rapide , & rompoit les branchages entrelacés qui s'opposoient à son empressement. Bientôt le bocage se sépara de deux côtés , pour couronner une petite prairie émaillée de fleurs , à travers laquelle le ruisseau serpentoit.

Ses regards se furent à peine étendus sur cette contrée , qu'il trouva Philis. Elle se reposoit au bord d'une fontaine , la tête appuyée sur un de ses bras , se livrant à la plus vive affliction. Que n'est-il là ! ah ! que n'est-il là ! je ceindrois sa tête de cette guirlande. Ah ! que je t'aime ! lui dirois-je. Mais où est-il ? Hélas ! bien loin de moi. Je vais rompre ces fleurs inutiles. Ces mots prononcés , elle déchira en effet la guirlande , & essaya les larmes qui couloient de ses yeux , quand tout-à-coup elle entendit du bruit vers le bocage. Elle y porta la vue ; c'étoit Daphnis. Dieux ! s'écria-t-elle en se

levant avec précipitation. Daphnis troublé trembloit comme un arbre agité par un vent doux. Cependant il vole auprès d'elle. La bergère s'arrête, recule quelques pas : il saisit sa main, il la presse contre ses lèvres ; il soupire sans pouvoir parler. Ses regards pleins de langueur, dans lesquels son cœur étoit peint, & tous ses transports exprimés, se fixent sur Philis, & rencontrent les siens. Elle resta interdite : son cœur palpitait ; des soupirs pressés faisoient soulever son sein. Philis ! s'écria-t-il en soupirant, Philis ! hélas ! je suis trop faible pour supporter ce ravissement. Daphnis ! ah ! Daphnis ! dit-elle en bégayant ; puis elle se tut, & soupira. Ah ! reprit-il, que n'ai-je pas souffert depuis le jour que je t'ai vue ? Hélas ! je ne voyois que toi dans nos hameaux & dans nos pâturages ; je ne voyois que toi dans mon sommeil & à mon réveil. Si tu m'aimes, mon sort est égal à celui des dieux. Daphnis, dit-elle en soupirant, & en baissant les yeux inondés de pleurs, ah ! que je t'aime ! A ces mots elle se penche d'un air confus sur la poitrine

de Daphnis , qui par ses baisers effuie les larmes de joie qui ruissellent le long de ses joues , & la presse contre sa poitrine sans pouvoir parler. Ils restèrent long-temps muets , elle penchée sur la poitrine , lui la serrant dans les bras tremblans. Leur vive agitation se changea bientôt en un doux transport. Ainsi se calme un violent orage ; & lorsqu'il s'est calmé , les roses & les œilliers sont encore agités sur leurs tiges : mais bientôt ils se fixent , en exhalant de nouveau leurs parfums : ils appellent les zéphyrus , qui reviennent , en voltigeant , les baiser. C'est ainsi que l'agitation de nos deux amans se calma , & qu'ils recommencerent leurs caresses. Ah ! disoit Daphnis , combien de fois j'ai traversé le fleuve ! combien je t'ai cherchée sur le rivage , le long du ruisseau & au haut des collines ! & toujours je m'en retournois désolé. Philis à son tour lui disoit combien elle l'avoit aimé depuis qu'elle l'avoit vu à la fête des nymphes ; combien de fois , triste & solitaire , elle avoit parcouru le rivage , & avoit gémi au bord des ruisseaux & au fond des sombres bocages.

ges. Daphnis lui raconte ensuite comment l'Amour lui avoit apparu sous la forme d'un enfant , & comment ce dieu lui avoit indiqué lui-même la fontaine où il venoit de la trouver.

Assis à côté l'un de l'autre , ils s'entretenoient ainsi de leurs amours , en se prodiguant mille baisers. Déjà l'onde près d'eux répétoit l'image de la lune , lorsqu'ils se promirent de se rendre en ce lieu dès le lendemain après midi. Il faut donc nous quitter ! se disoient-ils en soupirant ; & ils restoient assis. Adieu , Daphnis , disoit Philis , adieu : il faut que je te quitte. A ces mots elle l'embrasse : elle veut partir , & elle reste encore. Ah ! il faut que je parte , disoit Daphnis en l'embrassant. Alors ils font quelques pas pour s'en aller ; mais ils se retournent , ils s'arrêtent , & se précipitent dans les bras l'un de l'autre. Adieu , Philis ! Adieu , Daphnis ! se dirent-ils en se quittant enfin : mais ils se retournoient à tous momens l'un vers l'autre en se faisant des signes , jusqu'à ce qu'ils se fussent tous deux entièrement perdus de vue. Daphnis transporté de joie , gagne le rivage ; il

baïse la rose que l'Amour avoit fait naître où il avoit disparu ; il monte dans le bateau , & traverse gaiement le fleuve. Il chantoit , & jamais son cœur n'avoit été plus d'accord avec ses chants.

Daphnis a repris sa gaieté : le voilà qui fréquente de nouveau les bergers ; il leur chante des chansons , il joue de la flûte , il se mêle à leurs jeux : mais dès que le soir remplace le midi , il confie son petit troupeau à un berger fidele , il monte dans le bateau , & prend le chemin de la fontaine solitaire , pour se rendre auprès de sa Philis , qui toutes les fois qu'il y arrivoit , l'attendoit déjà.

Plus ils se voyoient , plus ils étoient enchantés de se voir : chacun d'eux se croyoit le plus heureux du monde. Ils se disoient mille fois qu'ils s'aimoient , & ne croyoient jamais se l'être assez dit. Souvent ils s'apprenoient des chansons nouvelles. Daphnis étoit appuyé sur les genoux de Philis. Quand Philis chantoit , Daphnis trouvoit son chant plus beau que celui du rossignol ; quand Daphnis jouoit de la flûte , Philis doutoit que Pan en jouât mieux. Sou-

vent aussi ils se racontotent des aventures. Quand Philis contoit , Daphnis écoutoit attentivement : quelquefois il jouoit avec les rubans qui laçoient son sein : il perdoit l'attention , & interrompoit tout-à-coup la narration par mille baisers qu'il lui donnoit. Quand Daphnis contoit , Philis passoit doucement la main sur son menton uni , ou bien elle lui ajustoit une guirlande sur la tête , & le regardoit de temps en temps d'un air si malin , qu'il perdoit le fil de son histoire.

Ils se rendoient souvent auprès du rosier. Ils regardoient le lieu où il étoit comme un lieu sacré : ils en prenoient un soin religieux , le garantissoient des insectes avides , en relevoient les riges abattues , les lioient contre des baguettes , & au milieu de leurs tendres embrassemens , ils chantoient un hymne à l'Amour.

Daphnis avoit une fois pris un petit oiseau , & l'ayant apporté à Philis , elle fut ravie de joie , & l'en récompensa par un baiser. La bergere le mit sur sa main ; elle tenoit ses jambes délicates entre ses doigts ; & l'oiseau déployant ses ailes bigarrées , se dé-

battoit & sifflait, comme s'il appelloit quelqu'un. Philis le regardant, lui dit : Veux-tu t'envoler de ma main sur les rameaux ? Qui appelles-tu ? Tes camarades ? Veux-tu qu'ils viennent se rassembler sur mes genoux ? Comme tu es alarmé ! Appelles-tu ta fidelle compagne ? Oui, oui sans doute, il appelle sa bien-aimée ; il lui dit son tourment, & peut-être sa bien-aimée inquiète le cherche tristement. Ah Daphnis ! je vais le laisser aller. En disant ces mots d'un ton de compassion, elle ouvre la main : l'oiseau s'échappe, & voltige, en chantant, d'un arbre à l'autre. Philis le suivoit des yeux ; elle paroissoit craindre qu'il ne pût pas retrouver sa compagne. Daphnis, jetant ses regards sur Philis, s'aperçut qu'elle étoit triste & qu'elle baissoit les yeux. Saisi de frayeur, il se jette dans ses bras. Ah Daphnis ! . . . si j'allois un jour te perdre ! hélas ! si je te perdois jamais ! . . . dieux ! . . . j'en mourrois. Et Daphnis se sentit en proie à la même douleur que ressentoit Philis.

Une autrefois qu'ils se reposoient ensemble, il virent des nuages se for-

mer au-dessus de leurs têtes , & il commença à pleuvoir : alors rassemblant leurs brebis dispersées , ils allèrent se réfugier dans une grotte dont l'entrée étoit tapissée d'un lierre rampant. Daphnis aperçut au milieu de cette grotte un cyprès , auprès duquel jaillissoit une fontaine. Surpris de ce qu'il voyoit , il pensa que c'étoit la grotte de quelque nymphe ou de quelque autre divinité. Mais tout-à-coup ils se regardent en souriant , appercevant dans la grotte un autre berger qui étoit assis au milieu des roseaux de la fontaine , & qui faisoit des chalumeaux , & des flûtes à sept tuyaux. Le berger se tourne , & les salue : Soyez les bien-venus , leur dit-il. Peut-être eussiez-vous désiré d'être seuls ; n'est-il pas vrai , jeune bergère ? Oh ! l'Amour a déjà tendu bien des pièges dans cet asyle frais. Au reste vous pouvez vous donner tant de baisers que vous voudrez ; je suis trop attentif à ce que je fais , pour y prendre garde Non , berger , lui dit Philis en rougissant : nous ne venons ici que pour nous garantir de la pluie Et quand mon berger m'embrasseroit ? Daphnis s'étant approché ,

Tu fais des flûtes ? lui dit-il. Oui ,
 repliqua le berger , & les meilleures
 du canton : personne ne les fait si bien
 que moi. Tout le monde veut en avoir.
 Hier encore , pour en avoir une , un
 pasteur me donna deux brebis. J'imité
 si bien sur cet instrument le ramage des
 oiseaux & le chant du rossignol même ,
 qu'ils viennent tous des bocages d'alen-
 tour se rassembler sur les branches de
 l'arbre sous lequel je joue. Daphnis prit
 un de ces chalumeaux : Je vais , dit-
 il jouer l'air de Chloé ; & toi , Philis ,
 chante les paroles.

« Berger aux cheveux bruns (ainsi
 chanta Philis d'un air riant , & en for-
 mant des sons plus agréables que ceux
 de la flûte) « Bergers aux cheveux
 » bruns , qui gardes tes moutons dans
 » la vallée des hêtres ; hélas ! quand
 » je passe auprès de toi , & que je
 » cherche une brebis qui n'est pas
 » égarée ; quand alors , cachée par
 » ma guirlande , je te jette des regards
 » furtifs & que je te salue avec un
 » souris gracieux , ah ! pourquoi ne
 » m'entends-tu pas ? Aujourd'hui en-
 » core je me suis regardée dans l'onde
 » limpide , & je souriois comme je

» te souris en te saluant. Seroit-ce à
 » moi de te le dire ? Ma petite hou-
 » che sourit avec grace , & mon œil
 » noir te dit des choses que ta timi-
 » dité t'empêche d'entendre. Dites-moi ,
 » nymphes , dis-moi donc , Amour ,
 » comment puis-je mieux lui dire que
 » je l'aime ? »

. Ah ! que tu as bien chanté cette
 chanson ! dit le berger à Philis. Et
 toi , Daphnis tu as joué cet air . . .
 Non , par le dieu Pan , je ne l'eusse
 pas mieux joué. Je te fais présent de
 cette flûte : une chevre pleine ne se-
 roit pas un plus beau présent. Mais fais-
 tu aussi la chanson qui commence ainsi ?

Jeunes filles qui faites les cruelles ?
 C'est une ancienne chanson , que peut
 de bergers savent aujourd'hui. Elle s'ap-
 pelle la chanson de Neæthus ; & ce
 nom lui a été donné parce qu'elle con-
 tient une aventure de ce dieu ; & cette
 grotte est nommée la grotte de Neæ-
 thus , parce que c'est ici que l'aven-
 ture est arrivée. Daphnis le pria de lui
 jouer l'air ; & le berger prenant la flû-
 te , en forma des sons aussi doux que
 les accens du rossignol. Je le fais main-
 tenant reprit Daphnis ; je vais le jouer.

« zéphir. Le dieu hors d'haleine avoit
 » à peine la force de lui dire , Ah
 » nymphe ! pourquoi me fais-tu ? Ce-
 » pendant la nymphe se refugia dans
 » la grotte. Pourquoi ne gagna-t-elle
 » pas le bocage ?

« Jeunes filles qui faites les cruelles
 » lors même que l'amour vous fait
 » palpiter le cœur , écoutez comment
 » les dieux punirent une nymphe ,
 » écoutez la chanson de Neæthus !

« Déjà Neæthus près de la joindre ,
 » croyoit embrasser son corps délicat.
 » Dieux ! s'écria la nymphe , secourez-
 » moi ! méamorphosez-moi en cy-
 » près ! A peine , ce souhait fut-il
 » échappé de sa bouche , que ses
 » pieds s'enfoncerent dans la terre par
 » dix racines. Son cœur saisi de ter-
 » reur , frémit , & fut aussi-tôt en-
 » touré d'écorce. Ah ! dit-elle en gé-
 » missant , & en étendant par dessus
 » la tête ses mains qui se changèrent
 » en rameaux , dieux ! pourquoi avez-
 » vous si promptement exaucé mes
 » vœux ? Ah Neæthus ! Ah nym-
 » phe ! reprit le fleuve en soupirant ,
 » & en passant les bras autour de son
 » écorce. Alors elle veut vainement

» l'embrasser , & secoue en mourant
» ses rameaux insensibles. Le dieu plein
» de fureur , frappa la terre de son
» pied , & une fontaine jaillit de la
» place que son pied avoit frappée.

» Jeunes filles qui faites les cruelles
» lors même que l'amour vqus fait
» palpiter le cœur ; avez-vous entendu
» comment les dieux punirent une nym-
» phe ? La chanson de Neæthus vous
» a-t-elle converties ? »

. Ainsi chanta le berger. Daphnis & Philis l'écoutoient avec ravissement. Est-ce là la grotte ? est-ce là le cyprés ? Quoi ! c'est là la fontaine ? disoient-ils. Qui , dit le berger , c'est là la fontaine & le cyprés. Il m'a semblé , reprit Philis , que pendant que tu chantois , le cyprés avoit agité plus fortement son feuillage. Cependant le jour baïssoit ; le soir vint trop tôt au gré des deux jeunes amans.

Un autre jour , Daphnis s'étant rendu au bord du ruisseau , n'y trouva pas sa Philis. Pour calmer son impatience , il s'occupe d'abord à graver le nom de sa bergere & le sien sur l'écorce des arbres. Ensuite il se mit à jouer un air tendre. Il monta sur les

chènes les plus élevés ; ses regards alloient au-devant de Philis ; & ne la voyant pas , il redescend aussi-tôt pour rester enseveli dans la rêverie la plus profonde. Elle vint enfin , mais sans guirlande sur sa tête ; les cheveux flottoient en desordre le long de ses épaules ; elle étoit triste , abattue ; elle marchoit lentement , les yeux baissés. Daphnis , en la voyant fut effrayé ; son visage pâlit , son cœur palpita. Il approcha d'elle en tremblant ; il saisit sa main , qu'elle laissa nonchalamment aller dans la sienne. Il veut parler , la voix lui manque ; il craint de lui demander le sujet de son abattement. Philis , les yeux inondés de larmes , & le cœur plein de douleur & de tendresse , le regarde d'un air languissant. Ah Daphnis ! dit-elle à voix basse , Daphnis ! après ces seuls mots , elle s'arrête , garde le silence , & répand un torrent de larmes. Au nom des dieux , s'écria Daphnis , quel malheur t'est-il arrivé ! Parle : au nom de notre amour , parle Daphnis ! dit-elle enfin , hélas ! on veut on veut . . . que j'en aime un autre que toi ! A ces mots Daphnis fut saisi d'un frisson.

sonnement semblable à celui qu'éprouve un homme qui se voit sous un rocher près de s'écrouler : pâle & tremblant, il sentit une sueur froide couler de son front. Il n'est que trop vrai, continua la bergère. On veut que j'aime Lamon, ce pasteur dont les troupeaux couvrent des paturages entiers. Hélas ! on veut que je l'aime. Il a fait parade devant ma mère de ses nombreux troupeaux, des grandes prairies qu'il possède, & il me demande pour épouse. Hélas, mon Daphnis ! j'ai la plus tendre des mères : elle ne se croit heureuse que quand je le suis : elle regarde cette union comme le plus grand bonheur qui puisse m'arriver, & elle veut.... elle veut que je l'aime, & que je l'épouse. En disant ces mots elle recommence à pleurer, & reprend ensuite : Daphnis, ne pleure pas, je t'en conjure. Comment pourrois-je en aimer un autre ?.... Quand ses troupeaux couvriroient tous les paturages de ce canton, en seroit-il plus aimable ? Non, non, Daphnis, je ne trouve que toi digne d'être aimé. Ta douceur, ta vertu, ta pauvreté même, tout te rend aimable. Je n'aime & je n'aimerai

n'aimerai jamais que toi , Daphnis.
 En parlant ainsi elle sanglottoit , &
 l'embrassoit étroitement. Puis s'inter-
 rompant : Mais , hélas ! je défobéirai
 donc à la meilleure des meres ! Je
 troublerai donc le repos de la vieil-
 lesse par des chagrins amers ! Ah
 Daphnis ! je suis également malheu-
 reuse , soit que j'obéisse soit que je
 n'obéisse pas Hé bien Philis , dit
 le berger pénétré de la plus vive dou-
 leur , obéis : les dieux punissent la dé-
 sobéissance : obéis , il te rendront heu-
 reuse. Je vais te quitter je ne te
 reverrai plus , & je serai seul malheureux
 le reste de mes jours C'est ainsi
 que dans deux cœurs purs combattoient
 l'amour & la vertu. La douleur & les
 soupirs empêchoient ces deux tendres
 amans de se parler. Philis rompit enfin
 le silence en pressant Daphnis contre
 son sein , & en fixant ses yeux mouil-
 lés & pleins de tendresse sur les siens.
 Ah Daphnis ! embrasse-moi ! Je veux
 toujours t'aimer ; & lorsque ma mere
 me parlera de l'amour de Lamon , je
 me jetterai à ses pieds , je ferrerai ses
 genoux , je pleurerai , je resterai pro-
 ternée : jusqu'à ce que touchée par

mes pleurs , elle approuve notre amour. Hé bien oui , dit Daphnis tout transporté ; embrasse les genoux ; pleure , arrose les pieds de tes larmes , & ne la quitte pas jusqu'à ce qu'elle approuve notre amour. Certainement elle sera touchée , & pleine de compassion , elle approuvera notre amour.

L'espérance les ranimoit ainsi : ils recommençoient à se sourire , à s'embrasser avec ardeur , & il sembloit qu'ils éprouvoient le ravissement de deux amans qui se revoient & s'embrassent après une longue absence. Ils versèrent alors des larmes de joie , & s'accablèrent de baisers , jusqu'à ce que le soir vint les séparer.

Daphnis s'en retourna plein d'espoir & d'impatience. Le jour suivant étoit à peine à moitié écoulé , qu'il passa le fleuve. Déjà Philis l'attendoit au bord du ruisseau. Il courut aussi-tôt se précipiter dans ses bras ; & déjà il avoit lu dans ses yeux rians , qu'elle étoit chargée d'un bon message. Elle s'affit sur le gazon : Daphnis se mit bien près d'elle ; & passant un de ses bras autour de son cou , il posa l'autre dans ses mains sur les genoux. Oui ,

Daphnis, nous sommes heureux. Elle dit, elle l'embrasse; & Daphnis transporté de joie, la presse contre sa poitrine. Nous sommes heureux, nous sommes heureux, te dis-je. Hier à mon retour je trouvai ma mere sous le berceau de pampres qui est devant notre cabane: elle s'occupoit, au clair de la lune, à en relever les rameaux abattus, & à les lier en espalier. J'entre, je la salue. Je te salue, ma chere Philis, me dit-elle. Elle me demande ensuite si j'avois abreuvé le troupeau. Bientôt, continua-t-elle, tu seras maître d'un plus grand troupeau; car celui de Lamou est le plus grand du canton. Ces mots renouvelèrent ma douleur, je me mis à pleurer. Elle quitte alors ses travaux, & me regarde. Pourquoi pleures-tu, Philis? Alors je pleurai bien davantage, & je lui dis enfin en sanglottant: Ah ma mere! ma mere! ne te courrouce pas contre moi. Je pleure; hélas! je pleure parce que je ne saurois aimer Lamou. Aussi-tôt je me jette à ses pieds, j'embrasse ses genoux. Ne te fâche pas, ma mere: je ne puis.... non, je ne puis aimer-Lamou. J'aime.... hé-

las ! j'aime déjà un jeune homme de l'autre rive : c'est le meilleur , le plus vertueux des bergers. En lui parlant ainsi je pressois mon visage contre ses genoux que je mouillois de mes larmes. Son troupeau est petit , ajoutois-je ; mais certainement il n'est point de berger plus aimable , plus vertueux. Je me tus alors. Je levai doucement mes yeux mouillés de larmes , & je vis les siens inondés de pleurs. Elle me tendit la main avec bonté , & m'ordonna de me lever. Philis , dit-elle , je ne prétends pas encore m'opposer à ton amour : mais , ma chère Philis , l'amour peut t'abuser : je ne dois me résoudre que lorsque j'aurai vu ton amant , & que je me serai bien informée s'il est en effet vertueux. Oui , ma Philis , de la vertu seule dépend le bonheur de la vie. Aussi-tôt je lui promis de l'amener dans notre cabane. Daphnis , à ces mots , se leve tout-à-coup en poussant des cris de joie : il embrasse Philis , elle l'embrasse à son tour , & ils se tiennent étroitement serrés en s'accablant de baisers.

Mais dis-moi , ma chère Philis , reprit le berger , ta mere est instruite-

de notre amour tu vas me mener dans ta cabane : crois-tu que je lui plaise ? Oh oui , répondit Philis ; certainement tu lui plairas. Mais , continua Daphnis , mon vieux pere ignore encore que nous nous aimons. Je vais lui découvrir notre amour Sais-tu , Philis , fais-tu ce qu'il faut faire ? Viens avec moi ; je veux te présenter à lui , & en te voyant il dira certainement : Daphnis tu as fait un bon choix.

Philis y consentit. Elle pria son berger de lui cueillir des fleurs pour se parer d'une guirlande fraîche ; & Daphnis courut au bord du ruisseau & dans le bocage pour cueillir des fleurs. Pendant ce temps Philis lava son beau visage dans l'onde claire du ruisseau. Daphnis ne tarda pas à venir avec son chapeau plein de fleurs. Les unes étoient de diverses couleurs , les autres blanches comme la neige ; celles-là étoient azurées comme le ciel , celles-ci couleur d'or comme les étoiles , ou vermeilles comme les levres de Philis. Il répandit les fleurs sur les genoux de la bergere , & s'affit à son côté : elle se mit aussi-tôt à composer une guirlande , & à disposer avec art

les fleurs diaprées. Daphnis cependant arrangea les boucles de sa brune chevelure , & orna d'un bouquet son sein d'albâtre. Lorsque Philis fut ainsi parée , Daphnis crut ne l'avoir jamais vue si belle. Il sauta , transporté de joie ; & la conduisant par la main au rivage , ils entrèrent dans le bateau , & traversèrent rapidement le fleuve.

Bientôt ils arrivent devant la cabane d'Amyntas , pere de Daphnis. Je vais entrer , dit alors le berger ; & toi , Philis , attends un moment sous ce berceau ; je vais revenir te présenter à mon pere.

Il entre aussitôt dans la cabane. Là , hésitant de parler , il s'arrête , il rougit , il baisse les yeux. O mon pere ! dit-il enfin , puis il se tait. Que veux-tu , Daphnis ? lui demande le vieillard. Mon pere , j'aime.... Confus après cet aveu , il reste encore en silence. Tu aimes ? lui dit le vieillard en lui tendant la main. Et quel est l'objet de ton amour ? Alors il s'approche de son pere , il met doucement sa main dans celle du vieillard. J'aime , dit-il , une jeune bergere , la meilleure & la plus

belle de tout le pays. Tu es heureux ; Daphnis , dit le veillard , si la beauté ne t'abuse pas , & si elle aime les dieux : car Jupiter , du haut de l'Olympe , vous bénira tous les deux , en arrêtant sur vous ses regards. Mais , Daphnis , l'amour nous abuse souvent. Non , non , dit Daphnis , je ne m'abuse pas : tu vas voir , mon pere , si elle est belle & vertueuse ! A ces mots il court sous le berceau , & conduit sa bergere par la main dans la cabane.

Philis parut devant le veillard. L'innocence étoit peinte sur son visage. Elle sourioit en rougissant & d'un air timide : elle avoit la tête penchée sur son sein ; à peine osoit-elle , au travers de sa guirlande , jeter un regard furtif sur le veillard. Daphnis tantôt fixoit les yeux sur son pere , & plein de ravissement , il regardoit avec quelle attention , avec quelle bonté le veillard avoit les yeux attachés sur sa chere Philis ; tantôt il regardoit la bergere , & rioit de son air timide. Il la conduit auprès du veillard , il baise tendrement la main de son pere. Viens , Philis , dit-il ; baise aussi la main du

meilleur des peres. Et Philis baïsa la main du pere de Daphnis.

Cependant le vieillard en silence ne cessoit de la considérer attentivement : enfin il s'écrie en poussant un profond soupir : Ah quels traits mes yeux découvrent sur ton visage ingenu ! Ah ma fille ! 'ce sont-là tous les traits de Palémon. Oui , ce sont les traits du plus sincere des amis : c'est ainsi que sa bouche sourioit dans sa jeunesse. Il mourut , hélas ! & la moitié de mon bonheur fut enseveli avec lui. Ah ma chere enfant ! parle , réponds-moi donc ; es-tu la fille de Palémon ?

Je suis , reprit Philis , je suis la fille de Palémon. Helas ! mes yeux n'ont jamais vu mon pere : il mourut lorsque je reposois encore dans le sein de ma mere. Tous les jours ma mere visitoit les cypres que les bergers avoient planté autour de son tombeau , tous les jours elle y alloit pleurer , & c'est sur la tombe de mon pere qu'elle m'a mise au monde.

A ces mots le vieillard se leve , se précipite en tremblant au cou de Philis. Ma fille ! dit-il en balbutiant , ah ma chere fille ! & il retombe sans force sur son

siége. Il leve, en soupirant, les yeux au ciel ; il prend la main de la jeune bergere : on voit qu'une joie mêlée de tristesse l'empêche de parler. Daphnis étoit ravi de ce spectacle. Il court chercher une corbeille pleine de raisins, d'amandes, d'oranges, & de pommes : il prépare pour son pere & pour sa Philis ce repas champêtre. Il saute, il chante en allant chercher les fruits ; il ne sait comment exprimer sa joie. Ah Daphnis ! disoit-il, ah ! quel est ton bonheur ! Non, il n'est point de mortel aussi fortuné que toi. En parlant ainsi, il fait placer Philis à côté du vieillard, & se met avec empressement à côté d'elle.

Hélas ! dit alors le vieillard, dans quelle félicité s'écouloient les années pendant lesquelles je jouissois de l'amitié de Palémon ! Quelle sincérité ! quelle vertu ! . . . Il étoit pauvre, & cependant il soulageoit l'indigent. Aucun pasteur ne faisoit plus de sacrifices aux dieux ; & si son troupeau s'augmentoît, c'étoit souvent par les défis qu'on lui faisoit pour le chant, & dans lesquels il avoit toujours l'avantage ; car personne ne chantoit si bien que lui. La droiture étoit empreinte sur son front : on lisoit

dans ses yeux le colme de son ame ;
& cette douce tranquillité ne le quitoit
jamais , pas même dans l'adversité. Ja-
mais il ne répandoit des larmes que pour
l'infortune des autres , & il ne se plai-
gnoit de sa pauvreté que lorsqu'elle
l'empêchoit de secourir les malheu-
reux. Tel étoit Palémon , telles étoient
ses vertus. Il mourut , hélas ! il mourut
dans l'été de ses jours. Toute la contrée
fut en proie à la tristesse ; chacun avoit
perdu son meilleur ami. Jamais on n'a-
voit vu dans le canton autant de ber-
gers rassemblés , que le jour qu'on dé-
posa son urne sur la petite colline qui
est située près de sa cabane. Tous se
rangerent tristement autour de ses cen-
dres ; chacun enfouça dans la terre un
rameau de cyprès autour de sa tombe ;
& Pan , qui les bénit , les fit croître
pour former un bois qui le couvre de
son ombre. Je possède encore une coupe
qu'il a gagné au combat du chant &
dont il m'a fait présent. La fougère &
le chardon étoilé couronnent cette cou-
pe , & par l'art du sculpteur , un ser-
pent qui s'entortille autour , se re-
dresse , & mord le bord du vase pour
en former l'anse. Hélas ! cette coupe ,

que je ne remplis que dans les jours les plus solennels , entretient le souvenir de mon meilleur ami.

Ainsi parla le vieillard. Daphnis & Philis l'écoutoient avec attendrissement. Le soir vint enfin , & Philis fut obligée de les quitter. Le vieillard la baisa tendrement sur son front blanc comme la neige. Dis à ta mere , ajouta-t-il , dis-lui qu'Amyntas vit encore ; qu'il a un fils ; que si elle consent que la fille de Palémon s'unisse à ce fils , & qu'elle nomme Amyntas son pere , il sentira rajeunir sa vieillesse défaillante. Philis sortit alors appuyée sur son berger qui la conduisoit hors de la cabane ; & le vieillard en sortit aussi pour les voir plus long-temps. Ses regards satisfaits les suivoient jusqu'à ce qu'il les eût perdus de vue sous les arbres éloignés. O ! dis-il plein de ravissement ; la joie que ressent un fils vertueux , est la plus douce joie d'un pere ; son bonheur est le bonheur le plus pur d'un pere. Que c'est une douce , une délicieuse récompense pour la peine qu'on prend de faire germer dans un jeune cœur les semences des vertus ! Quelle riche récolte ! quel doux fruit !

En parlant ainsi , il s'en retourna dans sa cabane. Cependant Philis & Daphnis étoient déjà montés dans le bateau. Daphnis traversa le fleuve avec précaution ; & ayant descendu Philis sur la rive . il attacha le bateau à un saule. Ils chantoient , en marchant ensemble , un air tendre que répétoient les échos , & qu'ils interrompoient souvent par des baisers qu'ils se donnoient. Il fallut enfin se séparer. Daphnis promit à sa bergere de se rendre le lendemain dans la cabane de sa mere , & le rossignol mêla ses doux accens à leurs tendres adieux.

Daphnis s'en retournoit à travers le bocage ; il alloit détacher son bateau , lorsqu'une voix qui sortit du fond d'une oseraie , lui cria : Daphnis , viens avec nous sous ces saules : nous allons chanter l'un contre l'autre , & tu feras notre juge. Daphnis y étant allé , trouva deux bergers : il s'assit vis-à-vis d'eux & leur dit : Commencez , je consens à être votre juge.

Alors MÉNALQUE chanta le premier :

« O Muses , ô Pan ; faites que mes
» chants soient plus doux que ceux de

» la fauvette , plus agréables & plus va-
» riés que ceux du rossignol ! C'est
» Ménalque qui chante , Ménalque qui a
» toujours remporté le prix. Oui , lorsque
» je chante , les jeunes bergeres s'arrêtent
» souvent auprès de moi : elles disent :
» Ménalque , ah ! que tu chantes bien !
» mais , charmante Daphné , si tu t'ar-
» rêtois quelque jour , si tu disois aussi :
» Ménalque , ah que tu chantes bien !... »

ALEXIS chanta ensuite :

« Je fais une bergere qui n'a encore
» vu que seize étés. Elle est petite ; sa
» taille est fine ; sa chevelure est brune ;
» son front égale la blancheur de la nei-
» ge ; ses yeux lancent des regards pleins
» de feu , sa bouche sourit avec grace.
» Mais où es-tu maintenant , jeune ber-
» gere ? Sur quelles fleurs bondis-tu
» comme un tendre agneau ? Dans quel
» lieu folâtres-tu ; comme tu fis dans
» cette soirée d'automne où je fus blessé
» de tes traits ? Ah chère enfant !... »

MÉNALQUE. « Que les oiseaux se
» taisent dans les lieux où Daphné ,
» aux yeux noirs , fait entendre ses

» chants : que les doux zéphirs volti-
 » gent sans cesse dans les lieux où son
 » pied mignon foule l'herbe tendre & les
 » fleurs : que le trefle y croisse : que
 » son troupeau y trouve les meilleurs
 » pâturages. »

ALEXIS. « Tous les soirs je fais tra-
 » verser le ruisseau à mon troupeau ,
 » afin qu'il s'y baigne ; & mes brebis
 » sont blanches comme les cygnes du
 » fleuve. Je suis jeune & beau ; tu es
 » jeune & belle ; ô bergere folâtre ! »

MÉNALQUE. « Comme les doux
 » zéphyr du soir agitent doucement ces
 » saules ! Comme la lune silencieuse
 » s'avance ! O mes chevres & mes
 » moutons ! ne grimpez pas sur ces
 » bords escarpés. Voici du peuplier ,
 » voici du lierre : la rive pourroit s'é-
 » crouler sous vos pas. »

ALEXIS. « Que je te porte envie ,
 » petit mouton ! Tu bondis autour d'el-
 » le , tu manges le trefle de sa main. Que
 » je te porte envie , petit passereau ! Tu
 » voltiges sur sa fenêtre , tu vois son
 » sommeil du matin , tu chantes , &

» elle aime ton ramage. Dans le lieu
» où je trouverai ma bergere , dans
» l'endroit où elle me donnera le pre-
» mier baiser , ah ! j'y veux cha-
» que année , je t'en fais le serment ,
» ô Pan ! oui , j'y veux chaque année
» t'immoler un bœlier. »

Ainsi chanterent les bergers , & Daphnis dit : Alexis , tu as remporté le prix , ton chant est plus agréable à entendre que le murmure d'un ruisseau. Alexis s'empara de la chevre qui avoit été marquée pour le prix. Daphnis , reprit le berger vainqueur , on m'a dit que tu étois un excellent chanteur : si tu veux me chanter une chanson , je te fais présent de cette chevre. Et Daphnis plein de joie se saisit de la chevre , & chanta ainsi :

« Répands ta clarté , brillante lune ,
» répands ta clarté sur le sentier que
» suit maintenant ma bergere , qui re-
» tourne à sa cabane. Qu'aucune terreur
» nocturne , ô ma bergere ! ne te fai-
» sisse dans ton chemin solitaire. Que le
» paisible silence , que la douce lueur
» de la lune t'accompagne. Que rien
» ne te trouble , & ne t'empêche de

52 . *Daphnis , &c.*

» penser à ton berger. Que du sein de
» la prairie , le chant de la cigale re-
» sonne à tes oreilles. Que du fond de
» chaque bocage auprès duquel tu passe-
» ras , le rossignol te fasse entendre ses
» amoureux concerts. Que son chant
» soit aussi tendre que ta pensée quand
» tu t'occupes de moi , & que tu leves
» tes beaux yeux vers le ciel en sou-
» pirant. O ma fidelle bergere ! le
» printemps regne pour moi où tu es.
» Tu répands la joie dans les prairies ,
» tu fais exhaler aux fleurs une odeur
» plus suave. Mais lorsque tu me pres-
» ses contre ton sein , lorsque tu me
» donnes un baiser sur mes lèvres , ah !
» mon cœur alors palpite avec préci-
» pitation : je ne vois plus le printemps ,
» je ne respire plus l'odeur des fleurs ,
» je ne sens que ton baiser . . . »

Ainsi chanta Daphnis. Je donnerois la
moitié de mon troupeau , dit Alexis ,
pour savoir chanter comme toi.

Fin du Livre premier.

LIVRE SECOND.

Cependant Daphnis s'étant emparé de la chevre , la fit entrer dans le bateau. Il quittoit la rive , mais ses pensées suivoient Philis. Plongé dans une rêverie profonde , il ne s'apperçut pas que le fleuve orageux rouloit avec impétuosité ses flots. Déjà il étoit au milieu , lorsque poussé contre une pointe de rocher , il rompit sa rame. Le fleuve alors l'entraîna rapidement. La chevre sauta hors du bateau , & gagna la rive à la nage. Pour lui , il se voit menacé à tout instant d'être poussé par le fleuve contre les écueils , où des flots furieux font entendre leurs mugissemens : il sembloit un tendre agneau qu'une lionne féroce emporte à ses lionceaux , qui déjà rugissent en venant du fond de leur antre au-devant de leur proie. Le fleuve ne le poussa cependant contre aucun écueil ; il l'emporta seulement jusqu'au

moment où l'obscurité de la nuit ne lui permit plus de voir le rivage. Souvent il apperçut quelque foible lueur sur la rive. Alors , d'une voix alarmée , il appeloit à son secours , mais inutilement ; le fleuve l'entraînoit avec trop de rapidité. Enfin une grande lumière frappe ses regards. Cette lumière , dont il approchoit avec vitesse , lui parut être dans un bateau sur le fleuve. Il éleva la voix , il appella du secours , & le bateau qui vint au-devant de lui , arrêta le sien.

Deux hommes qui pêchoient , & qui , pour surprendre le poisson , l'éblouissoient par l'éclat d'un flambeau qu'ils avoient allumé , reçurent amicalement Daphnis dans leur barque , & l'ayant conduit à bord , le menerent près de là dans leur cabane , dont les murs étoient revêtus de filets humides. Daphnis y trouva un homme vénérable par son âge , & vêtu d'une manière extraordinaire. Certes , se disoient les pêcheurs , nous sommes heureux aujourd'hui : voilà déjà deux étrangers que les dieux nous ont amenés ; voilà déjà deux fois qu'ils nous ont procuré la joie de secourir des infortunés. Cepen-

dant l'un d'eux alla préparer des poissons pour leurs hôtes, & l'autre apporta du pain, du vin & des fruits. Le vieillard fit asseoir Daphnis & le pêcheur bienfaisant à ses côtes. Daphnis fut obligé de leur apprendre comment le fleuve l'avoit emporté : il leur conta ses frayeurs, comment il avoit vainement appelé du secours, & comment il s'étoit réjoui en appercevant le bateau & la lumière. C'est ainsi qu'ils s'entretenoient avec amitié (car comment l'amitié ne régneroit-elle pas parmi des infortunés rassemblés chez l'homme de bien qui leur prête du secours, & qui rend grâces aux dieux de les lui avoir amenés ?) c'est ainsi, dis je, qu'ils s'entretenoient avec amitié, jusqu'à ce que l'autre pêcheur apporta d'un air riant un plat de poissons apprêtés, qu'il plaça sur la table, & il s'assit aussi avec eux. Les deux pêcheurs prièrent leurs hôtes de manger. O mon pere ! dit l'un d'eux au vieillard, ton vêtement est somptueux & extraordinaire, ton langage n'est pas semblable au nôtre ; il faut que tes malheurs t'aient amené des régions lointaines. A ces mots le vieillard soupira sans pouvoir répondre. Hélas ! reprit-il

enfin , ce n'est pas d'un pays bien éloigné que mes malheurs m'ont conduit ici. Je suis de la ville de Crotone (a) , où j'avois place dans le sénat. Mais , hélas ! les chefs de ce sénat , qui devroient aimer les dieux , la vertu & la justice , se plongent dans la volupté , corrompent les mœurs du peuple , & sacrifient la vertu & la justice à leurs intérêts & à leurs vices. Le peuple , toujours aveugle , est trompé ; il adore ceux qui sapient les fondemens de son bonheur. Je l'ai vu , & j'ai combattu pour la vertu & pour la justice ; mais rous m'ont chargé de leur haine. Les calomnies qu'ils avoient eu l'art de semer parmi le peuple , leur donnoient toute sûreté pour persécuter la droiture & l'innocence : enfin ils m'ont exilé de la ville où j'ai reçu le jour. Justes dieux ! si dans vos décrets vous êtes prêts de lui faire éprouver quelques calamités , ah ! calmez votre courroux , & rappelez ces calamités déjà près de ses murs coupables.

Ainsi parla le vicillard en soupirant ,

(a) Crotone , ville au bord de la mer Ionienne , près du promontoire de Lacyme.

& il tomba dans un morne silence. Les autres , remplis d'une tendre pitié , se turent aussi. Ils parurent saisis d'horreur d'apprendre qu'il y eût un lieu au monde où la vertu & la droiture n'étoient pas à l'abri de l'injustice & du malheur : car il est douloureux à l'homme de bien d'apprendre que ses semblables sont injustes & vicieux. Les pêcheurs se mirent à consoler le vieillard : il tâcherent de l'amuser par des entretiens pleins de gaieté , & par le récit de différentes aventures , jusqu'à ce que le sommeil vint les inviter au repos.

Ce ne fut pas sans inquiétude que Daphnis passa la nuit. Il se rappelloit son pere ; il sentoit l'affliction qu'il devoit avoir. Il pensoit à sa Philis : il se représentoit quelles seroient ses alarmes s'il ne pouvoit pas se trouver au rendez-vous. Oh ! dès le lever de l'aurore , disoit-il , je remonterai le long du fleuve.

À peine le soleil du matin eut-il frappé de ses rayons dorés le toit couvert de mousse , que les pêcheurs & leurs hôtes se trouverent tous rassemblés. Le vieillard prit son bâton ; il embrassa ses hôtes , & , les yeux mouillés de larmes : Les dieux , dit-il , récompens-

seront votre bienfaisance. Daphnis les embrassa à son tour , & remonta avec lui le long du fleuve. Il accompagna le vieillard , en marchant d'un pas lent ; & le voyant fatigué ; il le pria d'appuyer la main sur son épaule. A l'heure de midi , Daphnis chercha des yeux quelque ombrage où le vieillard pût se reposer ; & l'ayant conduit sous un ormeau , il le quitta , & alla chercher des fruits : il revint bientôt , & dès qu'ils se furent rafraîchis , ils continuèrent leur route. A l'approche du soir , Daphnis lui montra de loin sa cabane. Son pere Amynthas y étoit en proie à ses inquiétudes. Tristement assis , éclairé par la foible lueur d'une lampe , il s'occupoit de son fils. Il entend quelque bruit , il voit son fils , & tout-à-coup transporté de joie , il se leve en tremblant , & se jette au coup de Daphnis. Mon fils , dit-il , ô mon fils ! . . . c'est toi ? . . . Que la nuit & le jour ont été tristes pour moi ! Il s'interrompt alors , & salue gracieusement le vieillard qu'il aperçut , en lui serrant la main ; & Daphnis dit avec empressement à son pere comment le fleuve l'avoit entraîné , comment les pêcheurs l'avoient sauvé ,

Il lui conte aussi l'histoire du vieillard ; il n'oublie pas le soin qu'il avoit pris de lui , en lui servant de guide pour remonter le fleuve : & le pere l'écouloit avec extase , charmé de trouver dans son fils ces preuves de vertu & de commiseration.

O mon ami, dit Amyntas au vieillard ; dispose de tout ce que les dieux m'ont accordé : que ma cabane te serve d'abri. A ces mots il le conduisit à un siege couvert d'une peau molle ; & ayant mis son bâton de côté , il le pria de se reposer , & s'assit auprès de lui.

Ah quelle félicité , reprit le vieillard plein de surprise & de joie , qu'elle félicité de se trouver avec des gens vertueux ! O mes bons amis ! c'est chez vous que je la retrouve , l'aimable vertu que j'ai cherchée vainement dans le sein de ma patrie. Cher ami , lui répond le pere de Daphnis , ne mets pas au nombre des grandes vertus celle de secourir les infortunés. Celui qui ne le fait pas est un monstre. Pourquoi les dieux mettent-ils ma cabane sous leur protection ? Pourquoi répandent-ils la benédiction sur mes arbres ? Seroit-ce pour que je demeurasse seul à mon aise dans ma cabane , tandis

qu'il y a de la place & de l'ombre pour plusieurs? Ou seroit-ce pour que je dissipasse tout seul l'abondance des fruits qui font plier jusqu'à terre les branches de mes arbres? Ainsi s'entretenoient les vieillards , & pendant ce temps , Daphnis avoit couvert la table de lait , de pain & de fruits. . . .

Bientôt ils allèrent tous goûter les douceurs du sommeil. Daphnis rêva à sa chère Philis jusqu'à ce qu'il fut réveillé par les airs que les bergers matineux répétoient sur leurs flûtes en conduisant leurs troupeaux dans les pâturages. Pour lui , fâché de ce qu'il n'étoit pas encore midi , à peine daigna-t-il prendre son chalumeau , & conduire son petit troupeau dans les champs. Il alla se reposer loin des autres bergers , au bord d'un ruisseau qui couloit sous un ombrage solitaire de rameaux de saules. Tourmenté par ses impatiens desirs , il avoit peine à rester assis : tantôt il jouoit un air tendre , soupiroit , & regardoit avec dépit la hauteur du soleil : tantôt il caressoit ses moutons qui païssoient aux environs , & qui s'approchoient de lui , ou il les apelloit pour leur présenter de sa main des plantes qu'il arrachoit : puis il

il se remettoit à jouer de son chalumeau , & à regarder en soupirant le soleil , plein d'impatience de ce qu'il n'étoit pas encore au plus haut du ciel.

Pendant ce temps , Aristus (ainsi s'appelloit le vieillard de Crotone) étoit aussi sorti de la cabane pour visiter la contrée : il étoit monté sur une colline voisine , d'où il découvroit , dans l'éclat de la lumière du matin , une vaste région , des côteaux revêtus d'arbrisseaux ; plus loin , des montagnes azurées , des campagnes & des prairies couvertes d'arbres fruitiers , & des forêts de sapins , de chênes & de pins élevés. Dans le lointain , le fleuve rouloit avec fracas ses flots mugissans au milieu des campagnes , des côteaux , des bocages & des rochers escarpés. Les ruisseaux d'alentour serpentoient plus doucement à travers le gazon , en produisant un petit gazouillement , ou tomboient agréablement en petites cascades , avec un peu plus de bruit. Une légion d'oiseaux chantoit gaiement sur les rameaux humides de rosée , ou faisoit retentir dans l'air éclatant son ramage varié , auquel se mêloient les flûtes des bergers

& la voix des bergeres qui faisoient paître en société leurs troupeaux sur les collines d'alentour , ou dans les prairies. Le vieillard étonné promenoit ses regards incertains , tantôt sur les objets les plus éloignés , tantôt sur les plantes & sur les fleurs qui exhaloient à ses pieds leurs parfums. Transporté de joie , sa poitrine s'enfla , & il exprima son ravissement par ces mots :

Quelle félicité ! quel torrent de volupté que mon cœur palpitant peut à peine comprendre ! O nature ! nature ! que tu es belle ! que tu as de charmes dans ta beauté ingénue , lorsque tu n'es pas défigurée par l'art des hommes mécontents ! Heureux le berger , heureux le sage qui vit ignoré du peuple , des grands , & qui goûte dans ces riantes campagnes tous les plaisirs que la nature modeste exige , & qu'elle nous procure ! Inconnu , il fait de plus belles actions que le conquérant & le prince dont le vulgaire admire la pompe. Ah ! je te salue , paisible vallon : je vous salue , fertiles côtes : & vous , ruisseaux , prés fleuris , bocages solitaires & sombres , temples consacrés aux doux transports , aux graves

méditations, je vous salue. Que vous éralez de charmes à mes yeux dans cet éclat du matin ! La douce joie & l'innocence me sourient de chaque colline & de chaque prairie. La tranquillité & le contentement habitent ces paisibles cabanes que je vois ; ils reposent sur ces collines ou sur les bords des ruisseaux qui serpentent, ou sommeillent à l'ombre des bocages chargés de fruits. Qu'il vous manque peu de choses, ô bergers ! que vous êtes près du bonheur ! O vous qui fûtes assez malheureux pour abandonner la simplicité de la nature pour chercher un bonheur plus varié, insensés qui nommez grossièreté les mœurs de l'innocence riante, qui appelez pauvreté la modération dans les besoins que la nature satisfait par ses inépuisables richesses ! vous avez beau construire avec peine des rissus de bonheur, le moindre souffle les détruira. Vous allez à la félicité par des labyrinthes où vous errez sans cesse, toujours excédés, toujours mécontents. Vous croyez être parvenus au comble de la fortune ; vous vous précipitez dans les bras séduisans de la fausse déesse, vous y rêvez quelques momens, vous vous réveillez

bientôt, & vous trouvez que la face riante d'une harpie vous avoit fasciné les yeux. Vous n'aviez point vu son dos hideux, ni ses ailes noires & tannées avec lesquelles elle secoue sur vous le dégoût & la terreur. Et vous qui gouvernez des provinces, vous qui du haut des tours de vos palais, parcourrez la terre d'un regard insolent, & qui vous dites à vous-mêmes avec orgueil, « Tout ce que je vois est à moi ; cet empressement pénible des peuples est pour moi ; car je suis leur maître, & mon aspect les fait trembler » ; répondez. Pour qui les doux plaisirs coulent-ils du sein de cette paisible retraite, de ces fertiles campagnes, & de toute la belle nature ? Pour qui les ruisseaux font-ils entendre leur murmure ? Pour qui la fraîcheur des ombres & la chaleur du soleil ont-elles des douceurs ravissantes ? Est-ce pour vous, monarques, ou pour le pauvre berger qui repose sur l'herbe, entouré de son troupeau ? Il goûte le repos & il respire le ravissement : satisfait de ce qu'il possède, il ignore qu'il est pauvre : & quand il seroit le maître de toute la terre, pourroit-elle procurer plus de plaisir à celui qui est déjà

content ? Cette admirable & bienfaisante nature est pour lui une source intarissable de plaisirs & de biens. Ni l'orgueil, ni l'ambition, ni la cupidité ne le rendent mécontent de sa fortune. Son esprit tranquille & son cœur droit répandent sans cesse les plaisirs devant lui, comme tu répands, ô soleil du matin, l'éclat qui t'environne sur les campagnes baignées de rosée. Ne soyez point irrités, ô dieux, si je me suis cru malheureux, & si j'ai pleuré ; si en quittant Crotone j'ai encore tourné un œil mouillé de larmes vers les murs paternels. C'est par un chemin sombre & fangeux que vous m'avez conduit dans des campagnes délicieuses. O ruisseaux, c'est sur vos bords que je vais goûter le repos ; & vous, arbres, recevez-moi sous la fraîcheur de vos ombres. Cabanes rustiques, soyez ouvertes à un étranger qui va passer doucement sa vieillesse avec vos habitans, plus dignes d'envie que les rois. Coulez sans cesse, torrens de volupté : je vous apporte un esprit serein & pur ; serein comme le ciel lorsqu'il n'est obscurci par aucun nuage ; pur comme un lac que les plus petits flots sillonnent à peine, & dans lequel le

ciel & toute la contrée se peignent. Oui , paisibles ruisseaux , c'est pres de vous que je vais , plein de transport , plein de reconnoissance envers les dieux , repasser ma vie. Mes pensées la parcourront avec joie : heureux de ce qu'elles n'ont à fremir d'aucun crime ! Mes jours s'écouleront ici comme vos ondes tranquilles ; ils se faneront doucement comme se fane une rose qui exale , en mourant , ses derniers parfums.

Ainsi parla le vieillard , pénétré du ravissement le plus délicieux , & après avoir jeté encore une fois sur toute la contrée ses yeux remplis de larmes de joie , il descendit du coteau pour regagner à pas lents la cabane d'Amynthas.

Daphnis & son pere le reçurent en l'embrassant. Déjà le diner champêtre l'attendoit. Ces honnêtes vieillards , se tenant par la main , s'affirent à table , & Daphnis s'y assit aussi. Il se hâta d'appaiser sa faim , puis il laissa les vieillards qui s'entretenoient avec amitié , & courut vers le fleuve , qu'il passa précipitamment pour revoir sa chere Philis. Il arrive bientôt à la fontaine ; mais il n'y retrouve pas sa Philis. Il jette les re-

gards de tous côtés , & quel fut son trouble ! Les noms qu'il avoit gravés sur l'écorce des arbres. . . . il les trouva effacés. Dieux ! s'écria-t-il en tremblant , est-ce là le funeste avant-coureur de quelque affreuse disgrâce ? Ah ! pourvu que ma Philis ne soit menacée d'aucun malheur , pourvu . . . Mais hélas ! où est-elle ? Je crains , je frissonne. Nos amours ne sont-ils pas menacés ? Ainsi parloit Daphnis , agité par son inquiétude , lorsque Lamon sortit du bocage. Que viens-tu faire ici , Daphnis ? lui dit-il. Qui cherches-tu ? Philis , sans doute ? Eh bien tu l'attends en vain , Philis ne t'aime plus. Tu pâlis ! L'infidelle . . . non , elle ne t'aime plus. J'ai triomphé de son amour : je lui ai donné mon grand troupeau : toutes mes prairies , & maintenant elle m'aime. Oui , elle m'aime , cette belle enfant. Tu vois ces arbres sur lesquels vos noms étoient gravés : Philis & moi , étant ici ensemble ce matin au lever de l'aurore , nous en avons coupé les écorces. Adieu , Daphnis , disoit-elle en coupant les noms ; je veux effacer jusqu'aux moindres traces de ton souvenir. A peine Daphnis , a-t-il entendu une partie de

ce discours , que ses genoux fléchissent , une sueur froide coule de ses membres : il seroit tombé , si Lamon ne l'avoit pas soutenu en le conduisant vers le rivage. Je vais t'éloigner , Daphnis , de ce lieu d'horreur , disoit-il. Monte dans ton bateau , infortuné berger. Peut-être les dieux t'ont-ils réservé un autre bonheur. J'ai grande pitié de toi , pauvre berger. Ainsi disoit-il en se retirant.

Daphnis resta long-temps immobile & stupide , comme un homme qui se réveille d'un songe affreux , & qui , tout frissonnant , ne sait pas encore que c'étoit un songe. Son cœur palpitait , & des soubresauts s'empressoient de sortir de son sein tremblant. Un torrent de larmes coula ensuite de ses yeux , & il se jeta à terre presque sans sentiment. Elle est infidelle ! s'écria-t-il , elle est infidelle ! & moi je vais être malheureux pour jamais. Elle qui pleuroit dans mes bras quand sa mere lui eut parlé de l'amour de Lamon , elle est infidelle ! Ah cruelle ! que n'ai-je expiré dès le premier instant dans tes bras ! Jour funeste où je t'ai vue pour la première fois , où je t'ai vue pour mon éternel malheur ! Mais... non ,

non , ce ne fera pas pour mon éternel malheur. Non ; l'amour que tu récompenses si cruellement , sortira de mon cœur ; le mépris prendra sa place. Oui , le mépris , il est dû à une bergere qui change l'amant le plus tendre pour un grand troupeau. Il parloit ainsi , plein de colere , & il croyoit pouvoir aisément dompter son amour : mais une douleur mêlée de tendresse surmonta bientôt son courroux. Hélas ! que j'eusse été heureux , cruelle ! que j'eusse été heureux ! Mon bonheur eût surpassé celui de tous les mortels , si tu ne m'avois pas été infidelle. Maintenant je suis malheureux , nul mortel ne l'est autant que moi. Tout ce qui m'environne va m'attrister. Le murmure des ruisseaux ne me charmera plus ; le chant des oiseaux redoublera mon deuil ; la chaleur du soleil & la fraîcheur de l'ombre me seront également indifférentes , & mes moutons vont errer sans pasteur ; car il ne prendra plus soin de sa propre vie. Mais je veux retourner encore auprès de la fontaine où je te tenois serrée dans mes bras , où , plein d'ardeur , je t'accablois de mes baisers ,

où tu m'embrassois , ingrate , avec une ardeur semblable à la mienne. • Hélas ! je vais verser mes dernières larmes dans ce lieu fatal.

Daphnis , en gémissant , retourna près de la fontaine. • C'est donc ici , disoit-il , c'est ici que tant d'heures délicieuses se sont écoulées dans les embrassemens d'une infidelle ! O Philis C'est ici que tu reposois , cruelle. C'est au bord de ce ruisseau que je t'ai trouvée la première fois. C'est ici ; ô comble d'horreur ! c'est ici que je vois l'écorce qui portoit nos noms unis , arrachée par ta propre main. Mais s'il n'étoit pas vrai ? si Lamou m'avoit trompé ? O douce pensée ? J'espère. je crains Ah ! fausse espérance. Je n'étois pas digne de Philis. Lamou n'est-il pas plus aimable que moi ? Non , je n'en étois pas digne. Pardonne , Lamou , ah pardonne si une fausse espérance a voulu te faire passer injustement pour imposteur. Comme il disoit ces mots , il entendit du bruit du côté du bocage ; aussi-tôt il jette précipitamment la vue : il apperçoit Philis. Il frémit , elle pâlit ; & jetant à peine les yeux sur le berger : Que viens-tu faire ici ,

dit-elle ? Je ne serois pas venue si j'avois cru r'y trouver. Je m'en vais : je pourrai chercher une autre fois le ruban que j'ai perdu en ce lieu. Es-tu donc tâchée, cruelle, dit Daphnis, d'être obligée de me voir encore une fois ? Alors elle fit semblant de chercher son ruban ; & elle marchoit çà & là le corps penché. Daphnis se mit aussi à chercher ; & elle continua : C'est le ruban que tu m'as donné, & que j'entrelassois dans mes cheveux avec des fleurs : si tu le trouves, tu peux le garder, & le donner à ta nouvelle maîtresse.... Mon ruban n'étoit pas à ton gout, disoit Daphnis ; Lamon en a de plus beaux. Mais si tu veux l'avoir, peut-être est-il près de ces arbres dont les écorces sont coupées. En disant ceci, il fut impossible à Daphnis de proférer une seule parole ; la violence de la douleur l'étouffoit ; & ils restoient tous deux dans un profond silence, occupés à chercher. Cependant Daphnis s'étant insensiblement approché de Philis, l'entendit gémir ; & la regardant en face, il la vit pleurer. Tu pleures, infidelle ! lui dit-il, tu pleures ! Philis jetant ses yeux inondés de larmes sur

Daphnis , le vit pleurer , & lui dit dit aussi : Tu pleures , infidele ! puis elle sanglotta. Oui , pleure ingrat ; pleure en voyant une fille que tu rends à jamais malheureuse. A ces mots Philis cacha tout-à-coup dans ses mains mignones son beau visage baigné de larmes , & ses sanglots soulevoient sa gorge , & l'empêchoient de parler. Daphnis se précipite alors à ses pieds ; il saisit une de ses mains ; il la presse , plein d'ardeur , contre sa bouche ; il la baigne de ses pleurs. Ah Philis ! . . . ah infidelle ! pleure , oui , pleure sur mon infortune. Berger injuste , dit Philis , tu me nommes infidelle , moi qui t'aimes par-dessus tout ! Tu me rends malheureuse , perfide ; tu aimes une autre bergere. A ces mots Daphnis se leve précipitamment : Moi ; s'écria-t-il , moi , moi infidele ! O dieux ! que je sois puni si je le suis ! C'est Philis qui est infidelle ; c'est Philis elle aime Lamon Oui , c'est toi. N'as-tu pas coupé les écorces des arbres où nos noms étoient écrits ? Lamon , Lamon lui-même , qui m'a trouvé tout-à-l'heure au bord du ruisseau , m'a dit : Que cherches-tu ? Philis ,
sans

sans doute ? Pauvre Daphnis ! elle ne t'aime plus ; c'est moi qu'elle aime. Ce matin elle a coupé elle-même les écorces des arbres , pour effacer jusqu'aux traces de ton souvenir.

Philis resta surprise & interdite : son front devint plus serein , les sanglots s'arrêtèrent : enfin elle se précipita au cou de Daphnis. Nous avons été trompés ; s'écria-t-elle. Ah le cruel Lamon ! Nous avons été trompés , te dis-je. Hier , mon cher Daphnis , hier je pleurai ici parce que tu n'y venois pas ; & jetant les yeux de tous côtés , je vis les écorces des arbres coupées. Quel fut mon trouble ! Mes genoux fléchirent sous moi , je ne savois que penser , lorsque Lamon sortit du bocage. Pauvre Philis , me dit l'imposteur , tu cherches Daphnis , tu es étonnée de trouver les noms coupés , & tu ne fais pas encore tout. Ah ! faut-il que je t'apprenne cette fatale nouvelle ? Tu ignores encore que Daphnis t'est infidèle ! Oui , Daphnis te trahit. Hier il vint ici avec une autre bergere , & je le vis couper les noms gravés sur l'écorce des arbres. Je veux t'oublier , Philis , dit-il , je veux t'ou-

blier pour toujours. Alors il embrassa la bergere, & s'en retourna avec elle. A ces mots que me dit Lamon, je tombai à terre, & le trompeur me releva. Pauvre Philis ! me dit-il, viens je vais te conduire à ta cabane. Ne te chagrine pas ; le perfide ne mérite pas tes larmes,.... Ab Philis ! si tu m'aimois, tu serois heureuse ; mon grand troupeau & mes vastes prairies seroient à toi, Ainsi dit le fourbe en me conduisant à ma cabane. O dieux ! que j'ai pleuré ! que j'ai passé une triste nuit ! Et aujourd'hui, Daphnis, que n'ai-je pas souffert ? J'irai, disois-je, j'irai le soir au bord de la fontaine où j'ai si souvent reposé dans les bras du perfide ; j'y pleurerai, j'y mourrai de désespoir. Je suis venue, je t'ai trouvé : j'ai été saisie à ta vue ; cependant j'en ai été ravie. Je n'avois point de ruban à chercher ; mais je voulois paroître fâchée. Ah qu'il m'en a coûté ! Je me suis mise à pleurer, tu as pleuré aussi, mon cher Daphnis ; ah quel bonheur de nous être retrouvés !

Le cruel ! s'écria le berger. Ah ! que nous sommes heureux que son im-

posture ne nous ait pas abusés plus long-temps ! Ma chere Philis ! Mon cher Daphnis ! se disoient-ils en s'embrassant tendrement , & en se servant l'un contre l'autre. Ah ! reprit Daphnis , me pardannes-tu de t'avoir crue infidelle ! Et toi ? dit Philis. . . . Puis ils pleuroient , & ne se parloient que par leurs baisers. Daphnis , plein d'ardeur , lui baisoit son front blanc , ses joues , ses levres , & ses yeux inondés de larmes ; & Philis lui forma une couronne de baisers tout autour de son beau visage.

La bergere lui demanda ensuite pourquoi il ne s'étoit pas rendu la veille auprès de la fontaine : il répondit en racontant comment le fleuve l'avoit entraîné, Philis trembla. Il n'oublia pas de parler des pêcheurs bienfaisans. Philis remercia les dieux , & les pria de bénir les pêcheurs. Enfin il lui raconta l'histoire du vieillard qu'une troupe d'hommes vicieux avoit chassé de sa ville paternelle , & la maniere dont il l'avoit conduit en remontant le fleuve. La bergere , pleine de compassion pour le vieillard , & ravie de joie d'aimer un berger aussi sensible ; l'em-

brassa toute transportée : elle l'eût aimé encore plus qu'auparavant , s'il eût été possible d'aimer davantage. Philis lui apprit ensuite qu'elle avoit dit à sa mere qu'elle avoit été chez le pere de Daphnis , combien celle-ci avoit été attendrie lorsqu'elle avoit entendu parler d'Amyntas son pere ! & enfin qu'elle lui avoit ordonné de lui amener Daphnis dans sa cabane.

Maintenant viens avec moi , mon cher Daphnis , lui dit-elle en lui serrant la main. O ma chere Philis ! dit-il , je suis le plus heureux des mortels. Ah ! comment ai-je pu douter de ton amour ? Je ne mérite pas que tu m'aimes ; non , je ne mérite pas Soudain Philis lui donna avec transport un baiser sur les levres , pour l'empêcher d'achever les reproches qu'il se faisoit à lui-même.

Cependant ils traversoient le bocage , & s'avançoient vers la cabane de Philis. A peine furent-ils arrivés sous le toit de feuillage , que Philis se mit à crier : Ma mere , voici mon cher Daphnis que j'amene. Aussi-tôt elle courut dans la cabane , suivie de Daphnis , & la mere de Philis vint avec

joie au-devant de lui. O fils du plus vertueux , du meilleur des amis , lui dit-elle , les dieux vous ont destinés à vous aimer mutuellement , & ils vous béniront. Elle fit asseoir Daphnis à côté d'elle ; & Philis ayant apporté des figues , des grenades & du raisin , s'assit à côté de Daphnis. Philis prit la plus grande grappe , & mettant le premier grain sur les levres de Daphnis , elle mangea le second ; & elle continua ainsi jusqu'à ce que la grappe fut mangée. La mere les regardoit d'un air riant ; & pendant ce temps , elle arrêta qu'il falloit que dans trois jours l'hymen les unit pour toujours. Elle voulut que ce fût avant les vendanges , qui approchoient : car les feuilles commençoient déjà à prendre une teinte rouge & jaune , & les grappes mûres sembloient sourire au vigneron. Daphnis embrassa Philis : Ah ! dit-il , quels seront mes transports de joie quand j'apercevrai l'aurore du troisieme jour !

Mes chers enfans , reprit la mere en leur serrant à tous deux les mains , ô vous , la consolation & la joie de ma vieillesse ! quelle félicité , pour le

peu d'années . qui me font encore réservées ! quelle félicité , ce sera pour moi d'être témoin de votre bonheur ! Quel doux spectacle de voir des cœurs vertueux s'unir à des cœurs vertueux ! Ils se trouvent toujours plus aimables , & un tel amour ne meurt pas. Ah mes enfans ! je ne saurois retenir mes larmes. (Alors elle dit avec des paroles entrecoupées :) Je fais , hélas ! je fais de quelle félicité on jouit , & que dans les bras d'un époux chéri & vertueux , la misère perd toute son amertume. O Palémon , Palémon ! ... Oui , mes enfans , les dieux ont pris soin de vous. C'est pour votre bonheur mutuel que vous vous êtes rencontrés. Peut-être , ma fille , que par amour pour moi tu aurois écouté Lamon , & peut-être aurois-tu été malheureuse , quoique ses pâturages s'étendent depuis les roseaux du fleuve jusqu'au pied de la montagne azurée , & quoique ses brebis & ses genisses sans nombre les couvrent d'une extrémité à l'autre. Ecoutez ce que je vais vous raconter. Un jour Palémon aidait à Timéas le vigneron , à cultiver la petite vigne de son côteau. Ils creusèrent la terre.

alentour d'un vieux tombeau élevé sur la crête du coteau ; & ils trouverent un trésor. Regarde , disoit Timé-
tas , regarde , voici un trésor. Je t'en
donne la moitié. Cela soulagera les
maux auxquels le pauvre n'est que trop
sujet. Car nous travaillons depuis le
soleil levé jusqu'au soleil couché ; &
que gagnons-nous ? de quoi faire un
repas frugal , & quelques heures de
sommeil pour nos membres fatigués.
Je n'ai pas besoin de ton trésor , re-
prit Palémon ; garde-le tout entier. La
pauvreté m'est chère , si tu appelles ainsi
cet état de travail qui a endurci mes
membres , & le soleil du midi ne me
brûle plus. Quoi ! tu ne te réjouis
pas , Palémon , du trésor trouvé ? dit
Timé-
tas. Non , Timé-
tas , non , je ne
m'en réjouis pas , poursuivit Palémon.
Si je l'avois trouvé seul , je l'aurois
enfoui plus profondément qu'il n'étoit.
De quoi me serviroit-il ? Resterois-je
oisif à me reposer dans la prairie à la
fraicheur de l'ombre , & à regarder
mon voisin labourant son champ ou
cultivant la vigne à la sueur de son
front , ou le pasteur veillant soigneuse-
ment à la garde de son troupeau .

randis que je languirois dans l'oïiveté ? Enfin mangerois-je davantage , & avec plus d'appétit ? Non , non. Rougis plutôt de tes desirs indiscrets , & enterrons le trésor. Palemon ! reprit Timéas , peu s'en faut que je ne te croie , & que je n'enterre le trésor. O que je suis ravi , continua Palémon ; lorsque je me réveille avec de nouvelles forces après mon doux sommeil ! Les oiseaux matineux m'invitent aux travaux par leurs chants ; le soleil du matin me salue par ses rayons brillans : je vais gaiement à mon travail de la journée , & je chante , soit que je garde mon troupeau , soit que je cultive mon petit terrain , soit que j'aide mon voisin à cultiver le sien. Le travail assaisonne mon repas simple , & me conserve la santé. Ah que j'ai de joie lorsque vers le soir je retourne à la cabane , que ma tendre épouse me reçoit dans ses bras , que pour éteindre ma soif elle m'apporte un vase plein d'eau fraîche , & quelquefois un peu de vin ! Elle apaise ma faim avec du pain , du fromage & des fruits. Que je suis content alors ! Dis-moi , Timéas , quand j'aurois tout le

terrain depuis les monts Clibanien , jusqu'aux firtes de la mer Ionienne , pourrois - je être plus content ; plus gai , plus sain , plus heureux que je le suis ? Enterrons ce trésor , dit Timétas : je le vois , il nous est inutile. Et ils enterrent le trésor. Voilà ce que leur raconta la mere de Philis , en ajoutant que le juste est toujours assez riche ; & elle se réjouit avec eux jusqu'à ce que la pourpre du soleil couchant commençât à briller à travers le toit verdoyant du feuillage.

Daphnis fut obligé de s'en aller. Va , lui dit la mere de Philis , dis à ton pere que je suis la plus heureuse des meres. Et Philis sortit de la cabane avec lui , & l'accompagna jusqu'au rivage. Daphnis lui dit-elle en le serrant dans ses bras délicats , dans trois jours , oui , dans trois jours , l'hymen doit nous unir. Que nous serons heureux ! Quel bonheur , Daphnis , sera égal au nôtre ? Que nos jours vont s'écouler agréablement ! Ah Philis ! reprit Daphnis en l'embrassant tendrement , nos jours seront comme un printemps perpétuel. Oui , dit-elle , ils s'écouleront comme ce ruisseau qui fuit :

à travers ce pré fleuri. Il est vrai ; mon cher Daphnis , il est vrai , l'on voit aussi quelquefois des chardons au des ronces sur ces bords , & souvent des jours sombres interrompent le printemps ; mais , mon bien-aimé , si nous sommes vertueux car dans tes bras , les ronces mêmes me porteront des roses , & les jours sombres seront pour moi comme l'éclat du soleil. Oui , ma chère enfant , reprit Daphnis : & mon pere me dit souvent : Ne t'impatiente pas si tu es malheureux. Le malheur m'a aussi visité : mais lorsqu'il me quittoit , lorsque le bonheur recommençoit à me caresser , je n'en étois que plus heureux. Oui , Daphnis , poursuivit la bergere , lorsque nous nous aimions sans espoir de jamais nous trouver , nous étions malheureux ; mais lorsque nous nous sommes trouvés , que nous avons senti vivement notre bonheur ! lorsque nous nous croyions infidèles , nous étions malheureux ; que nous avons été heureux au moment que nous avons decouvert l'imposture ! . . .

En s'entretenant ainsi ils se trouvaient au bord du fleuve : ils s'embrasse-

rent encore une fois, & Daphnis étant monté dans le bateau; Philis toute tremblante lui cria de bien prendre garde, que le fleuve ne l'entraînât encore. Elle le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il fut arrivé à l'autre rive: alors elle fit un cri de joie, & il lui répondit du rivage.

Daphnis ayant abordé, vit un homme arrêté devant une cabane voisine, & cet homme pleuroit devant celui à qui appartenoit la cabane. Hélas! disoit-il, que je suis malheureux! Je ne le serois pas sans cet enfant qui joue là sur le gazon. Ah! cher & malheureux enfant! Mais non, tu n'es pas malheureux; tu es d'un air satisfait en jouant sur le gazon; & tu ne pleures que quand tu me vois pleurer. Hélas! je demeuroidis là-bas sur le penchant de cette montagne: ce printemps mes arbres étoient couverts de fleurs, & les productions de mon jardin venoient à souhait; lorsqu'il survint tout-à-coup un orage: un torrent formé par l'amas des eaux, emporta ma cabane, mes arbres, mon jardin, & roula du limon & des rochers dans l'endroit où fleurissoit l'espoir de ma subsistance.

Daphnis gémit en passant : Béni soit l'homme qui assiste les infortunés ! dit-il. Les dieux le voient , & ils le bénissent. Mais , ô dieux ! pourquoi suis-je pauvre ? J'ai vu , hélas ! j'ai vu l'infortuné : mon cœur a été ému de pitié & de douleur de ne pouvoir pas le secourir. Ah pourquoi suis-je pauvre , ô dieux !

Daphnis arriva tout triste dans sa cabane ; à peine put-il raconter aux vieillards qu'il avoit été dans celle de Philis , & que dans trois jours l'hymen devoit les unir.

Aux premiers rayons du soleil , Aristus sortit , & s'avança sur le gazon humide de rosée , où Daphnis & son pere l'allèrent trouver. Le vieillard les pria de traverser la prairie avec lui : ils le suivirent , & il les conduisit sur un coteau voisin , que des arbres fruitiers ornoient tout alentour de leur ombrage verdoyant. De la cime de ce coteau on pouvoit parcourir des yeux toute la contrée. Une herbe grasse & haute couvroit les petits sillons dans lesquels on introduisoit à travers la prairie l'onde bienfaisante d'un ruisseau rapide qui descendoit en murmurant entre les

ronces & les vignes sauvages. De l'autre côté du côteau, une campagne cultivée s'étendoit au loin dans la plaine; & au milieu étoient construits une cabane & un pressoir; & sur le devant, une feuillée de sureaux ombrageoit les bancs de gazon qu'on avoit formés.

Aristus embrassa Amyntas & son fils. O toi, mon ami, & toi, le fils de mon ami; dit-il, cette cabane, ces arbres, ce côteau, tout cela est à vous, je vous les donne. J'ai acheté hier ce terrain, & je veux demeurer avec vous; les jours de ma vieillesse s'écouleront dans cette cabane, sous ces arbres, au bord de ces ruisseaux; & si je meurs, si j'expire dans tes bras, cher Amyntas, alors, mes chers amis, ensevelissez-moi là-bas entre ces deux arbres touffus où fleurissent des lis bleuâtres. Amyntas, plein de surprise & de ravissement, fut long-temps sans pouvoir parler. Ah! dit-il enfin en embrassant son ami, cher Aristus, que tu es généreux! Que ma vieillesse va s'écouler agréablement dans tes bras. Daphnis, quand nous mourrons, enterrons-nous à côté l'un de l'autre au milieu des lis, & que ces

arbres soient nommés par toi & par
tes enfans , Arystus & Amyntas.

Le fils attendri écouta cet ordre dans
un triste silence ; ensuite ils se rendi-
rent tous sur le sommet du coteau , &
ils entrèrent dans le berceau. Daphnis
jetant les yeux alentour ; découvrit au
de-là du fleuve la cabane de sa Philis.
Il satura de joie dans l'endroit où il
étoit : il appella les vieillards , &
plein de transports , il leur montra la
demeure de sa bergere. Il fut long-
temps à regarder attentivement s'il ne
la verroit pas sous le toit de feuillage ,
ou bien , à travers les pampres verts ,
à la fenêtre de sa cabane ; mais il ne
put pas l'appercevoir. Dans les trans-
ports de sa joie , il se mit à chanter
d'une voix si haute , qu'elle auroit pu
aisément l'entendre de son habitation.
Il alla visiter la cabane ; qui , sans être
ornée , étoit propre , spacieuse & com-
mode : le soleil du matin traçoit sur
les murs blancs les ombres mouvantes
des arbrustes & des rosiers qui se ba-
lançoient devant les fenêtres. O Aris-
tus ! s'écria-t-il avec ravissement : &
courage à lui , il lui baïsa la main.
Il fit ensuite le tour de toute l'habita-

tion , & il la trouva entourée d'une forêt de beaux arbres , dont les branches , soutenues par des perches , plioient sous le poids des fruits jusque dans l'herbe : il y vit aussi des cintres formés par la vigne qui s'étendoit d'un arbre à l'autre. Ah Philis ! que de choses agréables j'ai à t'apprendre ! s'écria-t-il. C'est ici que sera le lieu de notre demeure. Bienfaisant Aristus ! Et il courut encore une fois lui baiser la main. Aristus , témoin de la joie d'Amyntas & de Daphnis , éprouva le ravissement divin qui n'est senti que des dieux & de l'homme généreux. Quelle félicité céleste de voir les transports de reconnoissance de ceux à qui nous avons fait du bien !

Daphnis descendit gaiement pour conduire son petit troupeau dans les champs. Aristus & Amyntas restèrent sur le coteau , s'entretenant ensemble à la douce chaleur du soleil du matin. Cependant Daphnis , conduisant son troupeau , se parloit ainsi à lui-même : J'ai maintenant un coteau , & notre cabane devient vacante. O dieux ! vous m'avez exaucé. Je puis désormais secourir l'infortuné que je vis hier : je prieai,

mon pere de lui donner notre cabane. Il joignit les autres bergers. Il leur raconta d'un air joyeux comment le vieillard avoit acheté le côteau pour le donner à son pere , & que le lendemain l'hymen devoit l'unir avec Philis. Il les pria tous de paroître à cette fête. Nous t'en félicitons , Daphnis , lui dirent les bergers ; tu es digne de ton bonheur. Nous paroîtrons à la fête , couronnés de fleurs , nos flûtes bien accordées , & conduisant nos bergeres. Alors ils se mirent à conter comment ils vouloient se réjouir : ils essayèrent leurs flûtes , & chacun se choisissoit déjà sa bergere. Sitôt qu'il fut midi , Daphnis les quitta : les bergers lui promirent encore qu'ils ne manqueroient pas de se rendre sur son côteau dès le lever de l'aurore.

Cependant Daphnis voulut s'en retourner à son ancienne cabane : mais déjà il n'y trouva plus Aristus ni son pere. Quelle fut sa surprise , lorsque l'infortuné qu'il avoit vu la veille , vint au-devant de lui ! Ab Daphnis , Daphnis ! dit cet homme , pendant qu'un torrent de larmes couloit de ses yeux , comment reconnoître un si grand bien-

fait ? comment exprimer mon ravissement , ma reconnoissance ? Les termes me manquent ; mes larmes de joie ne peuvent suffire. Ah dieux ! que l'homme par qui vous faites du bien , est heureux ! Oui , Daphnis , ton pere m'a donné cette cabane & ces arbres. Daphnis , transporté de joie , embrassa cet homme : Fais - moi , disoit - il , fais - moi le récit de cet agréable aventure. Comment mon pere l'a-t-il trouvé ? Ce matin , continua l'homme , mon fils cueilloit des pommes sur ton coteau. Ton pere étant survenu , prit l'enfant sur ses genoux , & lui demanda qui étoit son pere ? Philétas , dit l'enfant en balbutiant. Et où est votre cabane ? A cette demande l'enfant répondit en pleurant : Nous n'avons plus de cabane , nous n'avons plus de jardin , nous n'avons plus d'arbres. Amyntas lui demanda ensuite où j'étois , & il lui ordonna de m'aller chercher. L'enfant sautant de dessus ses genoux , accourut pour me conduire à ton pere. Il fallut lui conter mon malheur. Philétas , me dit-il , cette cabane qui est là-bas au bout de la prairie , & les arbres qui l'ombragent ,

seront & ta cabane & tes arbres : j'habite maintenant ce coteau ; sois mon voisin & mon ami. Je crus entendre la voix d'un dieu ; je crus que c'étoit un songe ; je ne pouvois pas le remercier , je ne pouvois que pleurer. A ces mots Philétas se tur , & leva les yeux au ciel. Pendant qu'il parloient ainsi , l'enfant ingénu avoit passé ses petits bras autour des genoux de Daphnis , & d'un air riant il levoit ses regards sur lui , comme s'il vouloit le remercier. Vis heureux , Philétas , vis heureux dans ta cabane ; que tes arbres sois bénis , dit Daphnis. Et en disant cela il prit l'enfant dans ses bras & le baïsa , tandis que l'enfant avec ses petites mains se jouoit en souriaot dans les boucles de ses cheveux , & qu'il les portoit sur son menton uni.

Daphnis aussi - tôt retourna sur son coteau. Là , il raconta aux vieillards sa joie imprévue ; & sitôt qu'il lui fut possible , il se hâta de passer le fleuve. Mais Philis n'étoit pas encore auprès de la fontaine. Il alla se reposer à l'ombre d'un saule , où la chaleur du midi & le murmure du ruisseau l'assoupirent. Tout-à-coup il fut réveillé

pas une poignée de fleurs qui volèrent sur son visage. Il ouvrit les yeux, & il vit près de lui Philis qui rioit. Il voulut se précipiter dans ses bras ; mais il étoit lié. Il tâcha de se dégager, il ne put en venir à bout ; & Philis se mit à rire si fort, que son bouquet lui tomba du sein. Méchante, lui disoit Daphnis, attends, attends que je sois en liberté, je saurai bien me venger. Et il se débattoit inutilement. Au moins tu ne te vengeras pas, Daphnis, disoit la bergere, avant que je t'aie délié. Mais comment prétends-tu te venger ? Je veux te donner tant de baisers, tant de baisers, que ton visage deviendra rouge comme une rose. Oh bien, Daphnis, je ne te délierais point que tu ne m'aies promis de ne point m'embrasser pendant une heure entière. Philis.... comment veux-tu que je fasse cette promesse ? Philis s'obstina. Hé bien, je ne t'embrasserai pas, s'écria-t-il enfin ; & alors la bergere le délia. Il ne pourra tenir sa promesse, se disoit Philis. Mais il se contraignit malicieusement, pour se venger, & resta assis à côté d'elle sans l'embrasser. A quelques mo-

mens de là , elle lui jeta des regards passionnés ; il n'en tint aucun compte. Daphnis , lui dit-elle enfin d'un ton naïf , & comme un peu fâchée , je crois que l'heure est passée. Oh non , dit-il ; il n'y a pas encore un quart d'heure d'écoulé. Philis parut sourire d'un air confus , & attendit encore. Ah ! certainement l'heure est passée à présent , dit-elle un instant après. Oh cela ne se peut , dit le berger. Hé bien donc , c'est assez te venger , reprit vivement Philis. Comment pourrâ faire pour ne pas m'embrasser ? A ces mots elle se penche dans ses bras , & elle applique ses joues sur ses lèvres , en le regardant avec un sourire plein de langueur. Daphnis sourit , la presse contre sa poitrine , & fait à l'instant pleuvoir un déluge de baisers sur ses joues.

Ah ! que tu m'as fait de plaisir ! dit Daphnis , interrompu par mille baisers. Car il m'en a bien coûté pour me venger ; & quand j'aurois risqué de perdre tout mon troupeau , je n'aurois pas pu souffrir plus longtemps. Mais écoute , dit-il en prenant un air plus sérieux , j'ai mille choses

à te dire. Imagine ma joie. Aujourd'hui mon pere a secouru un infortuné ; aujourd'hui, jour heureux ! j'ai versé & j'ai vu verser des larmes de vertu & de reconnoissance. O qu'elles sont délicieuses , les larmes que la bonté & la reconnoissance sincere font couler sur les joues ! plus délicieuses que la rosée qui , au printemps , s'arrête & s'écoule sur les fleurs ! Mais écoute , ma Philis ; car il faut que je te conte tout. Le vieillard Aristus m'a acheté un grand coteau couvert d'herbe qui me vient jusqu'à la ceinture , & revêtu d'une forêt d'arbres chargés de fruits : son sommet est décoré d'une grande cabane , auprès de laquelle jaillit une fontaine. Ah Philis ! tandis que nos cœurs étoient pénétrés de reconnoissance , Aristus pleuroit aussi Qu'elles sont délicieuses , les larmes de celui qui pleure parce qu'il a fait du bien ! Il est venu un infortuné à qui un torrent avoit emporté sa cabane & ses arbres , & mon pere lui a donné notre cabane & nos arbres. C'est l'homme le plus droit , le plus digne que mon pere A ces mots Daphnis pleura. Philis sanglottoit à ce récit ; & Daphnis ,

par ses baisers , effuya promptement toutes les larmes qui couloient de ses joues , de sorte qu'il n'en tomba pas une dans son sein. Qu'il fera beau voir , continua-t-il , nos moutons bondir autour du coteau , & se perdre dans l'herbe épaisse , pendant que je soignerai les arbres , & toi le jardin , ou tandis que nous reposerons à l'ombre en nous embrassant & en rendant grâces aux dieux ! *Daphnis ! Daphnis !* repartit *Philis* pénétrée de la joie la plus vive , & en le pressant contre son sein d'albâtre , vois donc combien nous sommes heureux ! Il est vrai que dans l'indigence même , j'aurois été heureuse avec toi. Dans une humble chaumière , dans une forêt solitaire , les fleurs du gazon auroient été pour moi des roses ; les fruits des arbrustes sauvages & les racines des plantes m'auroient semblé des mets délicieux. Mais les dieux nous donnent encore les commodités & l'abondance. Que ce bonheur m'enchanter , parce que c'est le tien !

Allons , ma chere *Philis* , viens , lui dit le berger en la relevant & l'embrassant , viens , montons sur cette

colline où tu vois ces courges plantées ; peut-être verrons-nous de là notre cabane. Et ils monterent sur la colline. Daphnis, à l'ombre des larges feuilles des courges , jetant la vue alentour , se mit tout-à-coup à sauter. Pbilis , s'écria-t-il , vois-tu là-bas notre coteau , celui qui est vis-à-vis de mon doigt , qui paroît couvert de tant de beaux arbres ? Oui , Daphnis , s'écria Pbilis , oui , je le vois , & la fontaine aussi. Comme elle fuit entre l'herbe & les arbrisseaux ! Je vois aussi la cabane. Daphnis ; elle est grande & belle. Les arbres qui s'elevent au-dessus d'elle , se tendent les bras les uns aux autres , comme on fait en dansant , lorsqu'un berger ou une bergere veut passer dessous. Je vois aussi devant la cabane un feuillage , un long feuillage de verdure. Ah cher Daphnis ! embrasse-moi : ô que nous ferons beureux ! Je me vois déjà assise dans le berceau , jouant avec un enfant qui rit sur mes genoux , tandis que les autres jacent autour , & s'amuseut sur le gazon à cueillir des fleurs , ou qu'ils bondissent dans l'herbe au milieu des jeunes brebis , déjà grands comme

elles. Ah quelle douce espérance ! . . .
Mais dis-moi , dis-moi vite , quel est
le vieillard qui sort de la cabane &
qui entre dans le berceau ? — C'est
Aristus , ma chere Philis . . . O Aris-
tus ! s'écria la jeune fille transportée
de joie , bienfaisant Aristus ! ô notre
pere !

Ma chere enfant , reprit Daphnis
en s'asséyant entre les tiges de cour-
ges , & en la prenant sur ses genoux ,
ma chere enfant , que je suis heureux !
Tu m'aimes , ah ! tu m'aimes : cela
seul , oui , cela seul me rend heureux.
Quelle joie , quel ravissement j'éprou-
ve depuis tout le temps que je t'aime !
Mais si tu ne m'aimois pas , ah ! tous
les côteaux , tous les troupeaux , tous les
biens ne seroient plus un honneur pour
moi. Dans tes bras , ma bien-aimée ,
dans tes bras je suis le plus heureux
des mortels. Demain je dois faire ser-
ment devant le dieu d'amour que je
t'aimerai . . . Philis , quand les ans
auront un jour blanchi ma tête , quand
mon cœur battrà pour la dernière fois
dans mon sein , alors il sera encore
aussi plein d'amour qu'il l'est mainte-
nant, Ah Daphnis ! mon cher Daph-
nis !

nis ! dit Philis en pressant tendrement ses joues contre les siennes.

Transportés de joie , ils ressoient assis , ils s'embrassoient , ils gardoient le silence. Philis , reprit Daphnis , tous les bergers & toutes les bergeres se réjouissent de notre bonheur : tous ceux qui demeurent autour de notre coteau , m'ont promis de paroître à notre fête , & je les recevrai sous notre feuillage. Les bergers & les bergeres qui habitent autour de notre cabane , dit Philis , m'ont aussi promis de paroître à notre fête. C'est ainsi qu'ils s'entrenoient , & qu'ils se réjouissoient de savoir qu'on prenoit part à leur joie.

Pendant qu'ils s'entrenoient ainsi , le soir vint. Daphnis se leva pour repasser le fleuve : ils descendirent la colline en se tenant par la main. Grands dieux ! dit Daphnis , que je serai ravi quand je verrai paroître l'aurore ! Avec quels transports de joie je saluerai ce jour ! Oui , Philis , sitôt que je le verrai paroître , je volerai à ta cabane. Moi , dit Philis , aux premiers rayons de l'aurore je serai à la fenêtre pour te voir venir à travers le feuillage ; &

lorsque je te verrai , mon cœur tressaillera de joie , comme si je ne t'avois pas vu depuis bien long-temps : je crierai au-devant de toi , comme la jeune hirondelle quand sa mere lui apporte de la nourriture dans son bec. Oui , dit Daphnis en l'embrassant , je t'apporterai aussi la nourriture sur mes levres , je t'apporterai milles baisers.

C'est ainsi qu'ils s'entrenoient , jusqu'à ce que Daphnis fut monté dans son bateau.

Fin du livre second.

LIVRE TROISIEME.

IL S passèrent tous deux la nuit dans des songes agréables. Mais à peine l'hirondelle matineuse eut-elle salué l'aube du jour , que tout-à-coup le chant des bergeres & les flûtes des bergers dissipèrent les songes de Daphnis. Les bergers & leurs belles montoient déjà le coteau en se tenant par la main , & chantoient pour Daphnis , & devant sa cabane , un joyeux épithalame. Transporté de joie , Daphnis se leve : Je te salue , s'écria-t-il à plusieurs reprises , je te salue , ô le plus heureux de mes jours ! Bientôt il parut couronné de fleurs , ses cheveux bruns noués avec un ruban neuf , & paré pour la fête. Il s'avança légèrement au milieu des jeunes garçons & des jeunes filles , qui le reçurent en poussant des cris d'ale-

gresse. Déjà Aristus & Amyntas s'étoient mêlés parmi cette jeunesse, & se réjouissoient de la voir paroître à la fête de Daphnis.

Ils descendirent ensuite le côteau ; & les vieillards les suivoient des yeux , d'un air satisfait. Arrivés au bord du fleuve , ils sautèrent dans les bateaux rangés sur la rive , & décorés d'un beau berceau de verdure. Ils passèrent , en chantant , à l'autre rive , où plusieurs bateaux pareillement décorés de feuillages & de banderolles , attendoient les bergers & les bergeres de ces bords. Ils sortent des bateaux , ils les attachent , & s'avancent , en chantant à haute voix , vers la cabane de Philis , où une troupe nombreuse de jeunes filles & de jeunes garçons étoit assemblée. Ils se mêlent gaiement ensemble : mais Daphnis vole dans la cabane , où Philis l'accueillit par mille baisers.

Pendant ce temps , les bergers & les bergeres attendoient en chantant. Un jeune berger d'une rare beauté , dont les longs cheveux étoient blonds , conduisoit la jeunesse de l'autre rive. Il portoit sous son bras une lyre d'ivoire ,

avec laquelle il ressembloit au bel Apollon lorsque ce dieu lui-même étoit berger. Aucun berger de ces cantons ne l'égaloit pour les graces & la sagesse. Il avoit une grande connoissance de l'influence des astres, de la vertu des simples; & malgré sa jeunesse, il étoit déjà l'oracle des contrées d'alentour. D'ailleurs il étoit aussi le meilleur faiseur de chansons; & sitôt qu'il en paroïssoit une nouvelle de lui, tout le canton la chantoit: C'étoient la vertu, l'amour & les plaisirs de la jeunesse qui étoient l'objet de ses chants; on chantoit ses hymnes dans les temples les jours solennels. Quand il étoit aux pâturages, assis auprès de son troupeau, les jeunes filles & les jeunes garçons venoient s'y rendre, & ils le prioient de chanter un air aux accords de sa lire. Ils s'afféyoient autour de lui, comme les agneaux qui se reposent pendant l'ardeur du midi, autour de la tige d'un arbre qui étend sur eux ses branches & son ombrage. Les accens de sa voix se maroient si mélodieusement aux sons de sa lyre, qu'ils oublioient tout, & qu'ils croyoient être parmi les dieux. La nature l'avoit

doué de bien d'autres talens ; car il savoit travailler artistement des statues en bois , qu'il plaçoit dans les temples : celles des nymphes de la grotte étoient de sa main savante ; & dans le bocage voisin il avoit placé , sous le chêne le plus élevé , la figure de Pan.

Il avoit aussi sculpté un Cupidon : on auroit reconnu le petit dieu , quoiqu'il auroit été sans fleches & sans carquois : la gaieté de son sourire , la vivacité de sa contenance découvroient que c'étoit l'Amour. Il plaça cette statue dans un berceau de son verger. Un jour le jeune homme étant dans le berceau à répéter , au clair de la lune , une chanson d'amour , entendit un bruit doux , comme quand le zéphyr se joue dans le feuillage , ou que les abeilles font entendre leur bourdonnement ; & un parfum plus délicieux que celui des roses , se répandit autour de lui. C'étoit le fils de Vénus , escorté d'une troupe d'Amours folâtres , qui descendoit dans le berceau , sur un nuage argentin. Les petits Amours étoient répandus en partie sur les rameaux qui se balançoient , en par-

tie sur des fleurs comme des abeilles.

Jeune homme, dit l'Amour, c'est à moi que tout l'univers bâtit des autels, c'est moi que tout l'Olympe révere: c'est moi qui rendis autrefois les dieux jaloux du séjour d'Apollon parmi les bergers: c'est moi qui aiguise l'esprit, qui rends les mortels plus humains, & les cœurs droits plus sensibles à la vertu. Le prince m'honore sur son trône, comme le berger dans son hameau. J'enflamme le vicieux, pour son châtimement; mais je comble la vie de l'homme de bien, des plus grands plaisirs qu'un mortel puisse goûter: je lui fais éprouver les desirs voluptueux, la douleur tendre, les transports languissans. Mais il est peu de mortels qui m'aient révééré encore avec un cœur aussi sensible que toi: je veux te rendre heureux; nul mortel ne le fera, autant que toi. L'Amour dit, & disparut.

Le jeune homme éprouva, depuis ce moment, des sentimens nouveaux. Une douce passion pour une beauté qu'il ne connoissoit encore qu'en idée, l'entretenoit dans une délicieuse mélancolie. Dès que les oiseaux saluoient le

retour de l'aurore , sitôt que la lune commençoit à paroître , il se rendoit dans le berceau du dieu d'amour ; & toutes les fois qu'il y arrivoit le matin , il trouvoit la tête de son Amour couronnée d'une guirlande fraîche. Surpris , il prit cela pour un heureux présage. Un soir , étant dans le berceau , il réfléchit sur les guirlandes , & résolut de veiller auprès de la statue. Il veilla en silence jusqu'au milieu de la nuit. Alors il entendit du bruit : il se tint caché derrière la statue , & une jeune fille traversa doucement les bosquets qui couronnoient son jardin. Intriguée , elle s'avançoit à petits pas vers le berceau. Une robe blanche couvroit en voltigeant son corps délié ; les boucles de sa brune chevelure flottoient sur son vêtement blanc , & le long de ses épaules découvertes. Sa taille avantageuse la faisoit ressembler à Junon ; mais sa gravité étoit plus riante. Entrée dans le berceau , elle fixa d'un œil languissant la statue. Amour ! dis-elle en soupirant , jusqu'à quand me dois-tu faire éprouver tes tourmens ? Hélas ! je soupire , je languis. Ah Daphnis ! si tu voyois ces larmes , si tu

voyois ces larmes de tendresse qui ruissellent de mes yeux languissans , tu les effuierois par tes baisers , tu soupire-rois , tu m'aimerois. Quand est-ce que penchée dans tes bras , je serai heu-reuse ? Quand est-ce , ô Amour ! que je chanterai tes louanges en versant des larmes de joie ?

A ces mots elle ceignit la tête de l'Amour d'une guirlande de fleurs. Damon , tout transporté , l'avoit enten-due. L'amour s'étoit puissamment em-paré de son cœur palpitant. Il soupire ; il s'avance en tremblant & sans par-ler ; il se précipite à bras ouverts dans ceux de la jeune fille , qui le reçoit ; & il éprouve dans ce moment qu'il est le plus heureux des mortels. Tel étoit le berger qui conduisoit la jeuneesse de l'autre rive.

Le soleil du matin s'élevoit de der-riere les montagnes , & les prairies fourioient à l'éclat de ses rayons. Phi-lis sortit enfin de sa cabane. Les ber-gers & les bergeres la saluerent par des cris de joie. Daphnis , beau comme le jeune Bacchus , & souriant comme l'A-mour , la conduisoit par la main ; & la-mere de Philis les accompagnoit ,

aussi gaie que les jeunes bergeres. Ils se rendirent tous deux à deux dans les bateaux , & cette grande flotte traversa le fleuve. On dit qu'on vit alors des Amours voltiger dans les feuillages des bateaux , & que ce furent le doux frémissement des feuilles , le parfum des roses , & leurs jeux folâtres dans les rubans & dans les fleurs sur le sein des belles , qui les firent decouvrir. Arrivés sur la rive , chaque berger pressant doucement sa bergere , l'enleva du bateau. Daphnis & Philis , marabont les premiers , les conduisirent sur le côteau , d'où Amyntas , pénétré de la joie la plus vive , vint au-devant de la mere de Pbilis , & la reçut à bras ouverts. Je te salue lui disoit-il en lui serrant les deux mains , je te salue , ô épouse du meilleur de mes amis ! Que d'heureux jours sont réservés à notre vieillesse ! Je te salue. Arillus , & Philétas , à qui Amyntas avoit donné sa cabane , accoururent aussi au-devant de Pbilis : ils la bénirent & l'embrasferent.

Cependant les bergers & les bergeres , formant un cercle , se rangerent comme une couronne de fleurs autour de l'au-

tel construit pour l'Amour ; ils chantaient des épithalames. Daphnis & Philis se tenoient devant l'autel. Jamais couple plus beau , plus tendre , n'avoit sacrifié à l'Amour. Des couronnes de roses blanches & rouges ceignoient leurs têtes ; une chaîne de fleurs diaprées descendoit de leurs épaules & entouroit leurs reins. Daphnis tenoit dans sa main un tourtereau , Philis une touterelle : ils égorgerent ces innocens animaux , qui battoient doucement de leurs ailes les mains qui leur donnoient la mort. Philis , touché de compassion , trembloit. Ils posèrent ensuite les victimes sur la pierre destinée au sacrifice ; & les couvrant de petites branches aromatiques , ils versèrent du miel & de l'huile par-dessus. Chaque couple de jeunes filles & de jeunes garçons s'avança , posa une guirlande sur le sacrifice , qui fut bientôt embrasé ; & une nuee de doux parfums monta , avec les chants & les vœux , vers l'Olympe.

« O Amour , (chanterent les bergers & les bergeres , accompagnés par des flûtes) dieu charmant de la tendresse ! O qu'il est doux d'aimer &

» d'être aimé ! Tout aime. Les divini-
» tés des bois , celles des fleuves ressen-
» tent les effets de l'amour. Le rossignol ,
» pendant les nuits silencieuses , chante
» ton pouvoir. Tout aime. O Amour ,
» dieu charmant de la tendresse !

» L'amour ne germe-t-il pas déjà
» dans l'enfant qui balbutie , lorsque
» d'un air riant il joue avec des fleurs ?
» Oui , il germe comme aux premiers
» jours du printemps une jeune fleur
» germe dans le bouton. O Amour ,
» dieu charmant de la tendresse !

» Celui qui n'aime pas , passe ses
» jours dans un hiver aride : il est
» semblable à une eau dormante , qui
» ne murmure pas ; à un oiseau de
» nuit , qui ne chante point ; à un
» arbre stérile , qui ne fleurit jamais.
» O Amour , dieu charmant de la ten-
» dresse !

» Vous qui aimez & qui êtes aimés ,
» les fleurs n'exhalent-elles pas pour
» vous un parfum plus doux que pour
» les autres ? Les fontaines ne vous
» charment-elles pas par leur murmu-
» re ? Tous les oiseaux ne vous di-
» sent-ils pas , par leurs chants , des
» airs

» airs amoureux ? O Amour , dieu
» charmant de la tendresse !

» Que Pan protege vos troupeaux ,
» & Cérès & Bacchus vos fruits &
» vos pampres : que vos Pénates ha-
» bitent avec plaisir vos cabanes. Et
» toi , Hymen , secoue ton flambeau
» sur les époux , afin que leur amour
» ne se refroidisse jamais. O Hymen ,
» dieu charmant de l'hyménée ! »

Pendant ce temps , le pere de Daphnis , Aristus & Philétas , retirés sur le penchant du coteau , avoit offert une victime à Pan , le dieu tutélaire de l'homme champêtre : ils lui avoient sacrifié un bœuf dont les cornes étoient entourées de lierre & de rejetons de sapins. La mere de Philis adressa des prieres secretes à la déesse des mysteres des femmes , & fit quelques cérémonies particulières.

Tous se rassemblerent ensuite dans le berceau , où la mere de Philis avoit eu soin d'orner de fleurs une longue table , & de la couvrir de mets & de fruits savoureux. Ils commencerent à entourer la table. Philis & Daphnis étoient au haut bout , ainsi que dans une guirlande bien faite , le lis & la rose se trou-

Vent placés sur le front blanc d'une jeune fille qui se pare. Le petit enfant de Philétas étoit assis à côté de Philis : la joie & les graces sourioient sur ses joues ; sans cesse il levoit les yeux sur elle , & lui baisoit la main. Aristus & la mere de Philis , Amyntas & Philétas , étoient assis ensuite : l'amitié & la satisfaction rajeunissoient leurs fronts. Les doux souris , les contes que l'on faisoit à ses voisins , les mots enjoués que l'on disoit tout bas à l'oreille de la bergere , tout annonçoit la liberté , la joie & le bonheur. Mais bientôt la vive jeunesse quitta le berceau pour commencer des jeux plus gais. Ils dansèrent d'abord tous en rond , en se tenant fortement par la main. Daphnis étoit le premier dans le rond , Philis la dernière ; & quand le rond se fermoit , ils se joignoient & s'embrassoient ; ensuite toute la bande formoit un cercle en dansant. Il fallut aussi que Daphnis & Philis dansassent quelquefois seuls au milieu du rond. Alors les filles & les garçons dansoient autour d'eux ; ou bien les meilleurs danseurs & les meilleures danseuses figuroient les danses du moissonneur , ou du semeur , ou du vendangeur , ou du mari-

nier , qu'ils caractérisoient par leurs mouvemens : pendant ce temps , les autres chantoient les airs du moissonneur , du sèmeur , du vendangeur & du marinier. Les garçons , dans des mouvemens rapides , soulevoient en tournant les filles riantes , de maniere que leur vêtement léger voloît en l'air. Enfin fatigués par la danse , ils retournerent dans le berceau pour se rafraîchir à l'ombre , pour manger des fruits , pour folâtrer & pour se raconter des aventures.

Une fois mon berger s'étoit bien trompé , dit une jeune bergere en passant la main sous le menton de son berger ; il s'étoit bien trompé , dit-elle , en adressant la parole à Philis. Je lui avois promis de l'aller joindre au bocage à une certaine heure ; mais le pauvre berger fut obligé de m'attendre bien long-tems. J'arrivai enfin , toute essoufflée , sans fleurs , mes cheveux en désordre , & ma guirlande déchirée. Oui , oui , l'interrompit le berger... & la gorge toute découverte. . . . Je voulais me précipiter dans ses bras , continua la bergere en rougissant ? mais il recula. Berger , lui dis-je , je n'ai pas pu arriver plutôt. Comme je me hâtois de venir te trouver , Damate a couru après

moi ; & s'étant jeté sur mon sein , il m'a déchiré malicieusement ma guirlande , il m'a enlevé mes fleurs , & m'a défait mes rubans. Ainsi disois-je , & je voulus l'embrasser ; mais lui , plein de colere , prit la fuite. Berger , ne me fuis pas , m'écriai-je ; il m'apportera d'autres fleurs. A ces mots il couroit encore plus fort. Je suivis des yeux , & je vis qu'il frappoit la terre de son pied , &.... Oui , l'interrompit encore le berger , j'étois furieux. La cruelle ! disois-je ; elle m'est infidelle , & c'est peut-être déjà depuis long-temps. Elle vient de me le dire , & elle veut encore m'embrasser ! Je dis encore bien d'autres choses , & je courois ça & là comme un forcené. En courant ainsi , je me retrouvai insensiblement devant elle. Je tremblois , je pleurois de rage & de douleur. Je jetai la vue sur elle , & je vis un petit enfant qui jouoit sur ces genoux , qui rattachoit ses rubans , & qui lui ajustoit des fleurs sur le sein. Vois-tu , méchant , me dit-elle en me regardant d'un air triste & tendre , vois-tu que le petit Damete m'a apporté d'autres fleurs ? Est-ce là Damete , m'écriai-je avec surprise , qui t'a défait tes rubans ? & j'étois plein de confusion & de ra-

Viflement , en découvrant mon erreur....
Oui , répondis-je , (ainfi reprit la jeune fille) oui , c'eft là Damete. Pourquoi t'es-tu mis en colere , mon cher berger ? Ah ! certainement rien ne m'arrêtera plus à l'avenir , puifque cela te fâche fi fort. Alors tu t'approchas de moi , tu me ferras la main , & tour éploré , tu cachas ton vifage dans mon fein. Plus je te difois , leve-toi , mon berger , que je t'embraffe ; plus tu pleurois , en difant : Je ne fuis pas digne que tu m'embraffes. Ainfi conta la jeune fille ; & fe tournant vers fon berger , elle lui donna un baifer.

Il eft bien doux de fe raccommo-der ainfi , dit Philis en embraffant Daphnis. Oui , reprit Daphnis : jamais , ma chere enfant , jamais je n'éprouvai de plus doux tranfports que lorsque nous nous raccommo-dâmes après la tromperie de Lamon.

Un jour ma bergere m'a attrapé , dit un autre berger , tenant fur fes genoux fa bergere qui rioit à fon récit. J'étois couché au bord du fleuve , & je dormois. Tout-à-coup je fus éveillé par une voix. Berger , me dit la voix gracieufe , hélas ! toutes le fois que tu te promenes fur le bord du fleuve , je te fuis des yeux en foupirant ; & lorsque tu t'éloignes de

cette rive , rien n'égale ma douleur. Mais lorsque tu viens dormir sur ces bords , ab ! quel est alors mon ravissement ! J'accours au rivage , & je te donne un baiser. Je ne puis le celer plus long - temps , je t'aime : une nymphe jeune & belle t'aime ; ne veux-tu pas l'aimer à ton tour ? Je ne puis , disois-je , je ne puis t'aimer , ô nymphe ! j'aime déjà une aimable bergere. Mais , continua la nymphe , si tu me voyois , si tu voyois les boucles de ma verte chevelure flotter sur mes épaules plus blanches que la neige , & autour de mes reins déliés ; si tu voyois mes joues vermeilles , ma bouche mignonne , mes yeux bleus , tu changerois volontiers ta bergere pour une nymphe. Je ne puis t'aimer , ô nymphe ! repartis-je ; ne te courrouce pas ; je ne puis t'aimer , quand même tu serois belle comme une des Graces , ou comme Vénus même. J'aime ma chere Chloé , & je ne la quitterois pas pour tout l'univers. Je vais , ô nymphe , je vais quitter ce rivage , & je n'y reviendrai plus que ton amour ne t'ait quittée. Cruel ! dit la nymphe , je te poursuivrai dans les campagnes ; les faunes t'enleveront tes brebis , & te por-

teront dans le fleuve. Hélas ! disois-je , quand les faunes devoient m'arracher la vie , je ne saurois aimer que ma Chloé. Ils t'enleveront ta Chloé , vouloit encore dire la nymphe ; mais ces dernieres paroles se changerent en éclats de rire. C'étoit Chloé elle-même. Elle s'avança , se tenant les deux côtés. Je n'ai pu garder plus long-temps mon sérieux , dit-elle... Tout cela est vrai , interrompit la jeune fille. Je ne pus m'empêcher de rire : car il alloit s'emporter contre la nymphe ; & j'en étois d'autant plus ravie , que je connoissois mieux par-là la tendresse & la fidélité de mon berger. En parlant ainsi , elle le pressa contre son sein.

Au milieu de ces amusemens , le soir vint ; la lune s'éleva paisiblement de l'horizon. Alors Daphnis & Philis rassemblèrent tous les bergers & toutes les bergeres sous le berceau de genevriers. Le melon , dans son rézeau de verdure , & les grappes de raisin les invitoient à table : la pomme & la poire colorées comme des joues vermeilles , la grenade avec sa couronne verte & sa poitrine entr'ouverte ; la douce figue , & tous les fruits qu'offre l'automne bienfaisante , & tous ceux qui sont enfermés dans des écorces veloutées

ou dans des écales dures , se présentoient à leurs yeux. Tous ces fruits étoient dans des corbeilles rangées en file , entremêlées de fleurs , de plantes odoriférantes , & de grands vases remplis de vin & de cidre , couronnés de pampres & du lierre sacré.

Pendant qu'ils se plaçoient autour de la table. Damon , le jeune homme qui jouoit si bien de la lyre d'ivoire & qui avoit sculpté l'Amour , aborda Daphnis : Ami , lui dit-il en lui présentant une large coupe , accepte cette coupe. Je l'ai travaillée pour toi. Quelle soit le gage de notre amitié. Que pleine de vin , elle fasse le tour de la table ; & que celui qui boira de cette coupe chante une chanson. Transporté de joie , Daphnis prit la coupe. Ton amitié m'est précieuse , Damon , dit-il en tournant la coupe dans sa main pour en admirer le travail. Bacchus y étoit représenté en relief sur son char traîné par des tigres caressans : Silène , riant d'une façon grotesque , suivoit le char de Bacchus , & des faunes badins le soutenoient des deux côtés par-dessous les bras sur son âne. Une troupe pérulante de nymphes , de satires & de faunes , armés de thyrs-

ses , de tambourins , de castagnetes & de fifres , ou portant des outres sur les épaules , suivoit confusément Silene. Au-dessus de ces figures , dans la guirlande de fleurs sculptée sur le bord supérieur de la coupe , de petits enfans folâtroient & répandoient des fleurs sur la troupe. L'amour voltigeoit au milieu , & lançoit des traits sur les nymphes , dont les unes lui sourioient malignement & les autres affectoient de fuir ; mais elles se retournoient d'un air agaçant , & regardoient si elles étoient assez près pour être remarquées par le dieu.

Cependant Daphnis plein de joie , rempli la coupe d'un vin pétillant , & chanta ainsi : . . . « O vin ! que tu es
» agréable lorsque je suis dans les bras
» de ma bergere ! Quand son baiser
» t'accompagne , je ne savoure que la
» joie : car le baiser de celle que j'aime
» ouvre soudain mon cœur à la félicité.
» Au pied de ce côteau je veux construire un berceau sacré pour Bacchus
» & pour l'Amour ; je l'ornerai de
» pampres : je veux alors , à l'ombre
» de ce berceau , sur le sein de ma
» belle , rendre grâces à l'Amour de

» mes transports , & à Bacchus de ma
» joie. »

Après avoir chanté , il rendit la coupe
à Philis , qui la prit en souriant , &
chanta ainsi : . . . « O rose que tu
» exhales une odeur agréable quand mon
» berger te cueille , & quand il te
» place sur mon sein en me donnant
» un doux baiser ! alors je ne respire
» que la joie : car le doux baiser de
» mon berger ouvre soudain mon cœur
» à la félicité. Oui , mon berger ,
» construis un berceau pour Bacchus &
» pour l'Amour ; & moi je cultiverai ,
» pour le dieu d'Amour , des roses au-
» près des pampres ; & je veux alors ,
» dans tes bras , rendre graces à l'A-
» mour de mes transports. »

C'est ainsi que la coupe faisoit le
tour de la table , & augmentoit la
gaieté , les ris & les jeux. Tous chan-
toient des chansons plaisantes ou
amoureuses. Un jeune homme malin
chanta : . . . « Peu s'en est fallu que je
» ne t'aie aimée , bergere cruelle &
» maligne. Mais tu peux être cruelle &
» maligne , & mépriser l'Amour ; tu peux
» me fuir tant que tu voudras : car je
» t'ai vue , près du puits profond , pui-

» set de l'eau pour tes brebis ; oui ,
 » oui , je t'ai vue tirer le seau en te
 » baissant toujours : je te regardois ,
 » pauvre bergere : j'ai vue ton sein ,
 » & je n'ai rien vu. »

Une petite & jeune bergere chanta à son tour , avec autant de délicatesse que la jeune alouette : ... « Je ne veux point
 » aimer , dis-je sans cesse. Quand je vois
 » les oiseaux se bécqueter sur les rameaux
 » naissans , je répète toujours , je ne
 » veux pas aimer. Quand j'apperçois
 » certain berger , ce brun , ce beau
 » berger : Non , non , dis-je encore ,
 » je ne veux pas aimer. Ab ! dites-moi ,
 » mes compagnes , vous qui avez déjà
 » aimé ; je n'ai rien à craindre , rien du-
 » tout , n'est-il pas vrai ? quoique je sou-
 » pire chaque fois que je répète , Non ,
 » beau berger , non , je ne veux point
 » aimer ? »

La coupe parvint enfin à Damon , qui l'avoit sculptée. Damon , s'écrierent tous les bergers & toutes les bergeres, il faut que tu accompagnes ta chanson avec ta lyre : où est-elle ? Je ne veux pas , je ne veux pas m'accompagner ; je veux chanter sans ma lyre , disoit-il , lorsqu'une bergere rusée vint en riant mettre la lyre.

dans ses bras. Toutes les bergeres & tous les bergers battirent des mains , & s'écrierent : Il faut , il faut que tu joues de ta lyre. Il la prit & se leva. Tout fut alors dans un grand silence , & chacun écouta avec attention. Il commença donc à chanter en s'accompagnant.

« Jeunes filles , jeunes garçons ; aimez
» & buvez : que vos cœurs tressaillent :
» que la joie soit empreinte sur vos
» fronts & sur vos joues embrasées.
» Car , croyez-en mes paroles , aimable jeunesse , j'ai vu , j'ai vu Bacchus , ce dieu toujours jeune , toujours gai. Il étoit couché sous un feuillage de verdure , appuyé d'un air riant sur une outre ; & à demi couvert par les ombres mouvantes des tiges de pampres. L'Amour posoit un de ses bras sur les genoux de Bacchus ; de l'autre main il se ceignoit la tête de rejetons de vigne. Des faunes ivres chanceloient autour du berceau , & dansoient avec les nymphes : ils se courboient en dansant ; ils soulevoient en l'air les nymphes échevelées : ils imprimoient des baisers enflammés sur leur cœur palpitant. Amour ! Amour ! s'écria Bacchus , ah ! sans

5, toi le vin même est insipide. Ah !
„ que le cœur que l'Amour ne fait pas
„ palpiter, est désœuvré ! qu'il est vide !
„ Le nectar, le nectar même est insi-
„ pide. Ne laisse jamais, ô Amour ! ne
„ laisse jamais un instant mon cœur sans
„ tendresse. Quand j'aime, oui, quand
„ j'aime, je sens que je suis Bacchus,
„ que je suis le dieu du vin & de la
„ joie. O Bacchus ! reprit Amour, ô
„ Bacchus ! que ne dois-je pas à ta li-
„ queur ? Tu inspires du courage à
„ l'homme timide : tu rappelles à la
„ vie l'amour près d'expirer : tu fais
„ que l'amour sourit encore au vieillard
„ refroidi, comme le soleil qui se ra-
„ nime prêt à se coucher. Tu rends les
„ plaisirs plus piquans, tu assaisannes les
„ baisers. Oûi, quand je bois, quand
„ je bois, je sens que je suis Amour,
„ le dieu de la tendresse & du ravisse-
„ ment. . . . Ainsi parlerent les dieux.
„ Jeunes filles & jeunes garçons aimez
„ & buvez : que vos cœurs tressaillent ;
„ que la joie soit empreinte sur vos
„ fronts & sur vos joues embrasées. »
Ainsi chanta le jeune homme & il se
mit à boire.

Les bergers & les bergeres resterent

long-temps assis : ils sembloient écouter encore. Ils se réjouissoient, ils chantoient, ils buvoient, ils s'embrassoient, jusqu'à ce qu'enfin la lune parut à une grande hauteur. Alors ils quitterent le berceau ; ils accompagnèrent Daphnis & Philis jusqu'à l'entrée de la chambre nuptiale, en sautant confusément, en jouant des instrumens, & en dansant comme les faunes & les bacchantes dansent sur les montagnes. O Hymen ! chanterent-ils, dieu de l'hyménée ! ô Hymen ! La driade répéra d'une voix mélodieuse ces chants d'hyménée dans le feuillage, & les rossignols chanterent, sur les arbres voisins ; des aits amoureux.

Fin de Daphnis.

EVANDRE

ET

ALCIMNE,

PASTORALE EN TROIS ACTES.



A C T E U R S.

PYRRHUS, Prince de Kriffa,
& pere d'Évandre.

ALCIMNE, crue fille de Chloé.

EVANDRE, cru fils de Lamon.

ARATES, ami de Pyrrhus, &
pere d'Alcimne.

LAMON, Berger.

CHLOÉ, Bergere.

Le Capitaine des Gardes de Pyrrhus.

Un Courtisan.

Un autre Courtisan.

Un Savant.

Deux Suivantes.

MILON, Berger.

*La scene représente un lieu solitaire,
planté d'arbres.*



EVANDRE
ET ALCIMNE,
PASTORALE.



ACTE PREMIER.



SCENE PREMIERE.

LAMON, CHLOÉ.

CHLOÉ.

OU vas-tu , mon voisin , avec cet air pensif & occupé ? Il est vrai que nous autres gens de la campagne nous avons

126 *Evandre & Alcimne*,
toujours quelque chose à faire, si nous
voulons que nos troupeaux & que notre
petit bien soient en bon état.

L A M O N.

C'est parler en femme sensée. Notre
vie en effet, est toujours active. Je
viens, dans ce moment, de remplir
un devoir sacré auquel je ne manquē
jamais. J'ai offert à Pan les premiers
fruits des cinq jeunes arbres que j'ai
plantés en mémoire du jour où Evan-
dre, le fils de mes soins, m'a été
confié. Ils ont dix-huit ans, & ils
sont d'une si belle venue, qu'il sem-
ble que les dieux veuillent me donner
un heureux présage pour l'avenir.

C H L O É.

Les dieux récompensent ta piété, ils
encouragent toujours l'homme droit
qui les honore : mais on doit être plus
religieux encore à leur égard, quand
on est dans l'attente de quelque grand
événement. Comment le terminera celui
qui nous tient en suspens ? Car nous
pouvons ici, sans rien craindre, nous
entretenir de notre secret. (*Elle re-
garde autour d'elle.*) Quel sera le sort

d'Alcimne , qui est aussi la fille de
mes soins , si les dieux me conservent
assez long-temps pour le voir éclairci ?
Il y a seize ans qu'on me l'a confiée :
« Veillez sur elle , m'a dit celui qui
» me l'a remise , comme sur un dépôt
» bien cher ; vous travaillerez pour
» votre bonheur à venir. Renfermez
» sur-tout ce secret dans votre cœur. »

L A M O N.

Les dieux ont sûrement de grandes
vues sur eux. Evandre est le plus beau
des bergers de la contrée. Il est beau
comme la statue du temple de Delphes ;
il est sage comme un homme à qui les
années ont donné de l'expérience ; il
est intrépide comme Hercule ; il se
battroit contre un lion ; il n'a point
son égal à la lutte , à la course , &
dans tous les exercices qui demandent
de la force & de la légèreté : pour ses
chançons , on croiroit qu'Apollon les
lui inspire en songe.

C H L O É.

Alcimne n'a pas moins d'avantages sur
les jeunes filles de nos campagnes : elle
est belle comme les Graces ; elle réunit

118 *Evandre & Alcimne*,
en elle seule tous les agrémens qui
parent une bergere accomplie ; elle
l'emporte sur ses compagnes comme
la rose l'emporte sur les fleurs de nos
prairies.

L A M O N.

Leur amour me cause des inquiétudes en même temps qu'il me donne des espérances. Peut-être est-ce la volonté des dieux qu'ils s'aiment ; mais... nous ne la connoissons point. Je me flatte que les destins ne les sépareront pas : cependant ce n'est point à nous à régler leur sort comme s'ils nous appartenotent : on nous les redemandera peut-être bientôt. Nous ne pouvons donc consentir à leur union , & il faut même nous résoudre à éloigner leurs espérances.

C H L O É.

Rien n'est plus raisonnable , Lamon. J'espère que nous touchons à l'instant où ces secrets nous seront connus. Je suis naturellement impatiente ; aussi je souhaite encore plus que toi que ce moment arrive.

L A M O N.

Les dieux régleront tout pour le

mieux. Quelle seroit ma douleur , si mes espérances étoient trompées ! Combien ils méritent l'un & l'autre d'être heureux ! Qu'il est affligeant pour moi de ne pouvoir accomplir leurs tendres desirs ! Il faudra bien avoir recours à quelque prétexte pour couvrir nos refus. J'ai toujours eu horreur du mensonge ; celui que j'imagine est innocent ; le ciel nous le pardonnera. Nous leur dirons à tous les deux que dans la même nuit nous avons eu un songe qui ne nous permet pas de les unir.

C H L O É.

Le prétexte est bien trouvé : dès que nous sommes obligés de les tromper , nous ne pouvons employer de meilleur moyen ; autrement nous ne pourrions nous défendre de leurs instances. Mais adieu ; il faut que je retourne à mon jardin. Voici ton fils qui vient ; pour n'en être pas vue , je vais passer derrière cette haie.

L A M O N.

Je m'en vais aussi : je veux échapper aux prières qu'il ne manqueroit pas de me faire.

S C E N E I I.

E V A N D R E *seul.*

JE la cherche en vain depuis long-temps. Elle n'est point ici, elle n'est point à la fontaine; ni sous ces noisetiers: elle devoit y venir cependant. Sa mere l'a peut-être occupée, à dessein, à quelque ouvrage. (*Il regarde autour de lui.*) J'en suis presque sûr. D'un autre côté, mon pere m'évite; il paroît craindre que je ne lui parle d'Alcimne. Je ne fais que penser de tout cela. Trouveroit-il mauvais que j'aimasse la plus aimable des bergeres? Mais lui-même lui donne la préférence sur toutes ses compagnes. Cette conduite m'inquiete, m'inquiete fort. Mais où est-elle? Elle ne vient pas. Je vais, en l'attendant, graver son nom sur l'écorce unie de cet arbre. (*Il tire un couteau de sa panetiere.*) Tu porteras son nom & le mien, arbre fortuné. Sois le plus beau de ceux qui t'environnent. Tu

n'as point à craindre les coups de la
hache : le passant dira en te voyant :
Cet arbre est consacré à l'amour.

S C E N E I I I.

ALCIMNE, EVANDRE.

*(Pendant qu'Evandre grave sur l'arbre
le nom d'Alcimne , elle survient ,
se glisse légèrement derrière lui ; &
lui met les deux mains sur les yeux.)*

A L C I M N E.

DE V I N E qui c'est.

E V A N D R E.

O Alcimne ! ô ma chere Alcimne !

A L C I M N E.

Tu te trompes.

E V A N D R E.

Non , je ne me trompe pas. Où es-
tu donc restée si long-temps ?

Hé bien , si tu ne te trompes pas , embrasse-moi. (*Elle retire ses mains , & ils s'embrassent.*) C'est le berger Milon qui m'a retenue : peut-être même me suit-il encore. Que son amour me pese !

E V A N D R E.

Dieux ! le voici.

S C E N E I V.

ALCIMNE, EVANDRE, MILON.

M I L O N à *Alcimne.*

O H ! je me doutois bien que tu trouverois ici Evandre : Evandre n'a point son égal à la lutte , à la course , pour le chant , & auprès des bergeres. Evandre , tu dois avoir déjà gagné bien des agneaux.

A L C I M N E.

Il y a long-temps que nous favons cela.

M I L O N.

M I L O N.

Il faut que je vous fasse rire de la simplicité de Battus qui , auprès de ce vieux chêne que vous voyez....

A L C I M N E.

Il y a un siecle que nous en avons ri. Mais.... que viens-tu faire ici ?

M I L O N.

Oh ! ne te fâche pas. Un regard d'amitié est tout ce que....

A L C I M N E *le regarde d'un air dédaigneux.*

Tu as ce que tu demandes ; va-t-en maintenant.

M I L O N.

Ah ! ce n'est pas comme cela que je le voulois. Tu me traites aussi avec trop de mépris. Il faut que je te chante quelques couplets que ce matin....

A L C I M N E.

Mais si je ne veux pas les entendre ?

M I L O N.

Je ne les chanterai pas moins.

Tome II,

H

A L C I M N E.

Chante donc ; je me suis bouché les oreilles.

M I L O N.

Evandre , tu as beau charmer toutes nos bergeres ; tu ne joues pas mieux de la flûte que moi. En voici une que je me suis faite avant-hier. Elle est excellente. Elle m'a déjà fait gagner deux chevres sur deux bergers que j'ai appelés en défi , & je suis sûr que tu t'avoueras vaincu toi-même. Ecoute,...

E V A N D R E.

Ah ! sans t'écouter , je l'avoue.

M I L O N.

Tiens , je te gage mes meilleures chevres.

A L C I M N E.

Et moi tout un troupeau , qu'il n'est point d'homme plus insupportable que toi. Veux-tu donc babiller éternellement ? Tu es comme une branche d'épine , qui s'attache aux jambes du passant : il faut que je te traîne toujours après moi.

M I L O N.

Oh ! je le vois bien , vous voulez être seuls.

E V A N D R E.

Tu as été bien long-temps à le deviner.

M I L O N.

Je m'en vais. (*Il s'en va, & revient.*)
J'oubliois justement quelque chose qu'il faut que je vous conte. Hier le soleil se couchoit dans la mer lorsque j'allois sur le rivage , &....

A L C I M N E.

Tu n'as pas encore fini ?

M I L O N.

Je n'ai pas commencé. J'étois donc sur le rivage , lorsque j'aperçus le pêcheur Asphalion qui tendoit ses filets. « J'ai vu , m'a-t-il dit , « avant le coucher du soleil , » cinq gros vaisseaux » en pleine mer. » Et il croit qu'ils aborderont sur notre rivage , s'ils n'y sont pas déjà....

136 *Evandre & Alcimne ;*

A L C I M N E.

Mais, . . . rien ne les empêche d'aborder , ni toi de t'en aller.

M I L O N.

Restez donc seuls. (*Il s'en va.*)

S C E N E V.

A L C I M N E , E V A N D R E.

A L C I M N E.

EST-IL enfin parti ce babillard !
(*Elle regarde de tous côtés.*) Oui.
Mais dût-il m'écouter encore derrière
ce buisson , je ne t'en ouvrirai pas moins
mon cœur , mon bien-aimé. J'avois ,
je t'affure , autant d'impatience de te re-
voir , qu'en a une jeune serine de revoir
ses petits , lorsqu'un méchant enfant l'a
surprise , & la retient dans ses mains.
Il a beau la caresser ; elle est inconsola-
ble , & elle épie le moment où elle
pourra s'échapper. Elle ne regagne pas
son nid avec plus d'empressement que

je n'en ai eu à courir vers toi , & à me dérober à Milon qui vouloit m'arrêter.

E V A N D R E.

O ma bien-aimée ! qu'un amour aussi tendre me rend heureux ! Tout-à-l'heure , en passant près d'un rosier , j'y ai cueilli ces roses. Leurs houtons se touchoient , & fleurissoient ensemble. Unies de la sorte , elles répandent , elles confondent leurs doux parfums : elles seront encore unies même en se flétrissant. Place , ma bien-aimée , place sur ton sein cette image fidelle de notre amour.

A L C I M N E.

Oui sans doute , je vais la placer sur mon sein. Vois comme elles sont belles ! C'est ainsi que notre union nous embellit.

E V A N D R E.

C'est ainsi que nous passerons nos jours : ils seront charmans comme le parfum de ces roses.

A L C I M N E.

Comme elles , nos cœurs unis s'épa-

H 3

138 *Evandre & Alcimne* ,
nouriront ensemble. Mais dis-moi , m'as-
tu attendu long-temps ?

E V A N D R E.

Non : mais quand je ne te vois pas,
toutes les minutes sont bien longues.

A L C I M N E.

J'ai été bien effrayée quand , en
venant ici , j'ai trouvé derrière ce bos-
quet Milon , lui que j'aime comme
l'abeille aime le bourdon. Il étoit au
milieu du chemin. « Toutes les ber-
» geres , m'a-t-il dit , qui passent dans
» ce sentier , pour droit de passage ,
» me doivent un baiser. » Laisse-moi
donc aller , lui ai-je dit de mauvaise
humeur. Mais il n'en auroit rien fait,
si je ne me fusse avisée de lui deman-
der à qui appartenait une génisse blan-
che que je voyois courir dans le ma-
rais , & qui s'étoit sûrement égarée. Il
a regardé , & alors je me suis glissée
derrière lui ; & j'étois déjà loin avant
qu'il s'aperçut de ma ruse , lorsque
l'odieux personnage a couru après moi
de toutes ses forces. Mais tu as l'air
tout pensif.

E V A N D R E.

Moi ?

A L C I M N E.

Oui, toi. On croiroit que tu as quelque chose à dire qui te fait de la peine. Allons, ne m'inquiete pas.

E V A N D R E.

Moi.... je ne fais trop si je dois te le dire.

A L C I M N E.

Tu m'inquiéteras davantage si tu ne me le dis pas.

E V A N D R E.

Hé bien, je t'avouerai que ce qui m'inquiete, ce sont les retards qu'apporte mon pere à notre bonheur. Il semble éviter de se trouver avec moi tête à tête; & quand il ne peut faire autrement, si je viens à lui parler de notre amour, il paroît troublé, & ne me répond que par des propos vagues.

A L C I M N E.

La conduite de ma mere me donne les mêmes inquiétudes.

E V A N D R E.

Hier il offrit aux dieux les prémices des cinq arbres qu'il a plantés dans

140 *Evandre & Alcimne*,
mon premier printemps. Le hafard
m'amena dans le lieu où il faisoit son of-
frande. Pour ne point troubler la piété,
je restai caché derriere un buisson, &
je l'entendis faire cette priere : « Dieux
» bienfaifans ! exaucez mes vœux , &
» agréez mon offrande. Soyez favora-
» bles à mon fils ; accompliffez , pour
» son bonheur , les destinées extraordi-
» naires qui l'attendent. » Il continua
de prier ; mais le vent , en agitant
les feuilles , m'empêcha d'en entendre
davantage.

A L C I M N E.

Ah ! que je fouhaite avec ardeur que
le ciel exauce la priere !

E V A N D R E.

Quelles destinées m'attendent ? Fas-
sent les dieux qu'elles soient heuren-
ses ! Ah ! c'est ton amour seul qui peut
faire mon bonheur.

A L C I M N E.

Mon bien-aimé , ne nous laiffons
point affliger par ces triftes penfées ;
ne nous alarmons pas d'un malheur
qui n'arrivera peut-être jamais. Allons ,

reprends ta gaieté , souris à ton Alcimne.
Ecoute ; chantons tour-à-tour la chan-
son que nous aimons tant.

E V A N D R E.

Près de toi j'oublie tous mes chagrins.
Commence , je chanterai après.

A L C I M N E.

Je vais commencer.

Quand Zéphyr & le Printemps
Ont abandonné nos champs ;
La triste Flore soupire ;
Le plaisir fuit , la rose expire.

C'est ainsi , mon bien-aimé ,
Que mon cœur , en ton absence ,
Par la douleur consumé ,
Languit & meurt d'impatience.

E V A N D R E.

Quand , au retour du Printemps ,
Zéphyr caresse nos champs ,
Il console la nature ,
Il ranime la verdure.

Ainsi se calment mes soucis.
Quand je te vois paroître ;
De ta bouche un tendre souris
Me donne un nouvel être.

Tous deux ensemble.

Oui , je t'aimerai toujours :
J'en fais serment par ce bocage ;

Afyle de nos amours.
Je ne serai jamais volage.

Oui, je t'aimerai toujours :
J'en fais serment par ce bocage ;
Afyle de nos amours.
Oui, je t'aimerai toujours.

A L C I M N E.

L'abeille diligente,
Quand l'hiver paresseux la condamne au repos,
Gémit dans l'attente
De la saison charmante
Qui la rappelle à ses travaux.

Ta bergere fidelle,
Loin de tes yeux,
Gémit comme elle :
Son cœur, son tendre cœur sans cesse te rappelle,
Et te cherche en tous lieux.

E V A N D R E.

Quand la rose vermeille
Exhale ses parfums, étale ses attraits,
L'abeille
S'éveille,
Et revole dans nos bosquets.

Ainsi ma tendresse,
A l'aspect enchanteur de tes jeunes appas,
Précipite mes pas ;
Ainsi je m'empresse
A voler dans tes bras.

Tous deux ensemble.

Où , je t'aimerai toujours :
J'en fais serment par ce bocage ,
Asyle de nos amours.
Je ne ferai jamais volage.

Où , je t'aimerai toujours :
J'en fais serment par ce bocage ,
Asyle de nos amours.
Où , je t'aimerai toujours.

S C E N E V I.

ALCIMNE , EVANDRE , MILON.

M I L O N.

VOUS avez fort bien chanté.

A L C I M N E.

Comment ! tu es déjà revenu ! On
bien n'étois-tu pas parti ? Le tour seroit
assez familier.

M I L O N.

Je m'étois retiré , & en revenant

144 *Evandre & Alcimne* ,
je n'ai entendu que le dernier couplet
de votre chanson.

A L C I M N E.

Mais que veux-tu donc , malheu-
reux importun ?

M I L O N.

C'est l'intérêt que je prends à ce
qui te regarde , qui m'a fait revenir.
Vous vous amusez à chanter & à vous
conter des douceurs , sans faire at-
tention à ce qui se passe autour de
vous. N'entendez-vous pas d'ici tout
le bruit qui se fait sur le rivage ?

E V A N D R E.

A quelle occasion ?

M I L O N.

Les vaisseaux dont parloit Asphalion ,
sont abordés.

A L C I M N E.

Hé bien , en quoi cela nous inté-
resse-t-il ?

M I L O N.

En rien , dès que vous voulez en-
core vous moquer de moi.

E V A N D R E.

E V A N D R E.

Parle toujours.

M I L O N.

Je n'ai rien à dire.

A L C I M N E.

Oh oh ! tu joues l'homme piqué !
Parle donc.

M I L O N.

Ces étrangers sont descendus à terre ;
ils dressent déjà leurs tentes sous l'allée
de tilleuls tout près d'ici. Je voulois
vous prévenir de peur qu'ils ne vous
surprissent. Nous ne connoissons pas
leurs intentions ; mais vous n'êtes pas
ici en sûreté.

A L C I M N E.

Je te remercie de ton attention,
Milon. Je suis en effet, toute effrayée.
Allons-nous-en,

Fin du premier acte.

Tome II.

A C T E I I.

SCENE PREMIERE.

(*On voit , dans l'éloignement , des tentes sous des arbres.*)

PYRRHUS , ARATES.

P Y R R H U S.

QU'E je suis impatient de revoir mon fils ! Je puis actuellement me livrer sans danger à ma tendresse. L'oracle m'ordonna de le laisser dix-huit ans inconnu parmi des bergers ; & voici le dix-huitieme printemps qu'il vit parmi eux. Quand je l'y envoyai, il étoit aussi beau qu'on nous peint l'Amour. J'espere que les principes naturels de droiture , & de vertu ne seront point altérés en lui.

A R A T E S.

Je suis aussi empressé de revoir ce jeune Prince. Que nous serions heureux si nous trouvions tous deux nos enfans dans l'état où nous les souhaitons ! Il y a seize ans , comme vous le savez , que j'ai envoyé dans ces mêmes lieux ma fille , le ciel me l'ayant commandé dans un songe. Avant de m'embarquer avec vous , j'ai fait des sacrifices à mes dieux domestiques : ils m'ont apparu deux fois , pour me promettre que mes vœux pour le bonheur de ma famille seroient accomplis.

P Y R R H U S

Daignent les dieux exaucer nos desirs ! Peut-être mon fils renoncera-t-il à regret à la tranquillité dont il jouit parmi ces bergers , & à l'abri de ces ombres frais. Les agrémens champêtres de ces lieux font sur moi des impressions si douces & si puissantes , qu'elles passent jusque dans mon ame. Je crois respirer un air plus pur & plus sain dans cet asyle de la belle & simple nature. Je sens ici ce qu'on éprouve en revoyant

148 *Evandre & Alcimne ;*
Ant son pays natal après une longue
& triste absence.

A R A T E S.

Notre genre de vie , en effet , est
si éloigné de la simplicité primitive ,
qu'elle nous paroît tout-à-fait étrangere.
Elle doit produire une impression ex-
traordinaire sur l'ame de quiconque y
revient une fois , si cependant il n'a
pas étouffé dès sa tendre jeunesse le
goût de cette noble simplicité.

P Y R R H U S.

Il y a déjà une heure que j'attends
mon fils. Je vois venir un jeune
homme qui me paroît si beau , que si
c'est lui , tous mes desirs sont exaucés.
Il vient droit à nous.

S C E N E I I.

PYRRHUS, ARATES, EVANDRE.

E V A N D R E.

JE vous salue , Messieurs.

P Y R R H U S.

Bonjour , jeune berger. Est-ce là

curiosité ou quelque affaire qui te conduit vers nous ?

E V A N D R E.

C'est la curiosité. C'est toujours une nouveauté pour nous de voir des gens de la ville. Mais dites-moi, Messieurs, n'êtes-vous pas venus avec le prince de Krissa, qui aborda hier sur notre côte ?

A R A T E S.

Oui.

P Y R R H U S.

Ne renoncerois-tu pas volontiers à la triste vie que tu menes ici, pour nous suivre à la ville ?

E V A N D R E.

Moi ? Ha ha ! je m'en garderois bien. J'allai une fois à Delphes, lorsque je n'étois encore qu'un jeune enfant. J'étois émerveillé de tout ce que j'y voyois : mais je ne changerois pas notre beau pays pour la ville, où il faut parcourir tant de rues avant d'arriver dans la pleine campagne.

P Y R R H U S.

Tu es simple ; tu te feras aisément à la vie qu'on y mène.

E V A N D R E.

Je n'irois qu'avec peine habiter parmi des gens qui ont une façon de vivre toute différente de la nôtre. Ils rient de notre simplicité. Nous sommes cependant aussi heureux qu'ils le sont. Ils ont besoin de tant de choses pour l'être ! Mais nous , nous sommes contents de ce que nous avons. Nous cultivons en paix nos champs , nous soignons nos troupeaux , & leur fécondité est le salaire de nos travaux. A entendre ces gens , notre abondance n'est que pauvreté. Cette idée est assez singulière. Non , je ne voudrois pas retourner à la ville. Lorsque j'y allois , je m'arrêtois à chaque pas ; j'ouvrois de grands yeux à la vue des grandes maisons , hautes comme des montagnes , & dont les habitans sont plus petits que nous. Les passans se moquoient de moi , sur tout quand je leur faisois des questions. « Jeune berger , » disoit l'un , fais-tu chanter ? oui disois-je , je fais chanter ; & alors je chantois à pleine voix ma plus jolie chanson. On s'attroupoit autour de moi , & on me railloit. Je chante cepen-

dant bien ; tous les bergers en conviennent. Les femmes n'y sont pas plus bonnêtes. Quand j'en saluois quelqueune avec amitié, elle passoit son chemin comme si elle ne m'eût pas vu. Elles ne sont cependant ni si fraîches ni si belles que nos bergeres.

P Y R R H U S.

Si tu m'aimes autant que je t'aime, tu ne refuseras pas de venir avec moi.

E V A N D R E,

Je vous ai aimé dès que je vous ai vu. Mais pour vous suivre à la ville, abandonnerois-je mon pere, que j'aime aussi, & dont la vieillese a besoin de secours ? Il a pris les soins les plus tendres de ma jeunesse ; se dois-je pas, par reconnoissance, lui rendre ces soins dans son âge avancé ? Demeurez avec nous, Messieurs ; nous vous donnerons ce que nos arbres & nos troupeaux nous fournissent de meilleur. Mais vous me faites jaser ici, & vous ne me dites pas où je pourrai trouver le Prince.

A R A T E S.

Dis-nous ce que tu lui veux.

E V A N D R E.

Mon pere m'a chargé de lui porter ces fruits. Je les ai cueillis sur des arbres qu'il a plantés, il y a dix-huit ans, lorsque j'entrais, m'a-t-il dit, dans mon premier printemps. Ils sont mûrs, & doux comme du miel. Où le trouverai-je, Messieurs?

P Y R R U S à *Arates.*

Dieux ! mon fils a cet âge. Celui à qui il fut confié, devoit planter des arbres dans le même printemps où je le lui envoyai, Arates, ah ! si c'étoit mon fils !

A R A T E S.

Votre conjecture est vraisemblable. Quel autre berger vous enverroit des fruits ?

E V A N D R E.

Mais vous ne me dites pas où je trouverai le Prince. Il faut que je m'en aille : j'ai encore bien des choses à faire dans notre jardin fruitier & au-

près de notre troupeau : d'ailleurs ma bergere m'attend à la fontaine.

P Y R R H U S.

Hé bien , jeune homme , apprends que c'est moi que tu cherches.

E V A N D R E.

Vous êtes le Prince de Kriffa ?

P Y R R H U S.

Oui , c'est moi. Où est ton pere ?
& comment s'appelle-t-il ?

E V A N D R E.

Mon pere demeure derriere ce bois ,
& se nomme Lamon.

P Y R R U S à *Arates*.

O mon ami ! je ne fais qui m'empêche de l'embrasser. C'est là le nom de celui à qui on l'a remis.

A R A T E S.

Je n'en douterois presque plus.

E V A N D R E.

Tenez , voilà mon pere lui-même qui vient.

S C E N E I I I.

PYRRHUS , ARATES , LAMON ,
EVANDRE , un DOMESTIQUE
de Pyrrhus.

LE DOMESTIQUE à *Pyrrhus.*

MON Prince , c'est là l'homme à
qui votre fils a été confié il y a dix-
huit ans.

P Y R R H U S à *Lamon.*

Mon ami , est-ce vous à qui l'on
remit un jeune enfant il y a dix-huit ans.

L A M O N.

Oui , mon Prince , c'est moi ; &
ce jeune enfant , c'est celui qui vous
a apporté des fruits. Ils ont été cueillis
sur les arbres que j'ai plantés dans le
printemps où il me fut confié ; &
voici le billet cacheté qu'on me remit
avec lui.

E V A N D R E. . .

Dieux ! qu'ai-je entendu ?

P Y R R H U S à *Evandre,*

Je ne me suis pas trompé. Embrasse-moi ; tu es mon fils : embrasse ton heureux pere. (*Ils s'embrassent.*)

E V A N D R E à *Pyrrhus.*

Mon pere , que les dieux vous bénissent !

P Y R R H U S.

Oui , je suis ton pere. Quelques mois après ta naissance , les dieux m'ordonnerent de t'éloigner de la maison paternelle ; c'est pour leur obéir , que j'ai confié à ce berger ta tendre enfance.

E V A N D R E à *Lamon.*

Et toi , tu n'es donc pas mon pere ?
O ! je te donnerai toujours ce nom ,
que ton amitié pour moi t'a si justement mérité.

P Y R R H U S.

Dieux ! recevez mes actions de graces ,
pour m'avoir donné un fils si sensible
& si reconnoissant. (*A Lamon.*)
Mais toi , mon ami , comment pour-

rai-je m'acquitter de tout ce que je te dois ?

L A M O N.

Que les dieux soient loués ! Ils ont rempli mes vœux. Je me croirai bien payé des soins que j'ai pris de son enfance , s'il m'aime toujours , & s'il est heureux. Je n'ai aucun besoin de tout ce que vous pourriez me donner.

P Y R R H U S.

Bergers , que votre sort est digne d'envie ! Mais , Arates , je ne veux pas me livrer plus long-temps à ma joie , sans en remercier les dieux ; hâtons-nous d'aller leur offrir un sacrifice. Pour toi , mon fils , je te reverrai bientôt. Reste ici : ma cour va se rendre auprès de toi , empressée de voir son Prince , & charmée de l'avoir retrouvé.



SCENE IV.

EVANDRE *seul.*

JE ne puis revenir de mon étonnement ; je ne sais si je dors ou si je veille. Ce que j'ai de mieux à faire pendant que je suis seul , c'est d'aller trouver Alcimne , & de lui conter tout ce qui s'est passé. Mais je vois venir quelqu'un. Quel peut être cet homme qui me fait tant de courbettes ?

SCENE V.

EVANDRE, un jeune COURTISAN,

LE COURTISAN.

PERMETTEZ-MOI , mon Prince , de faire éclater à vos yeux les transports de ma joie.

EVANDRE.

A quelle occasion , mon ami ?

E V A N D R E.

Les beautés simples & variées de la nature ne font donc sur toi aucune impression agréable.

L E C O U R T I S A N.

On n'y trouve d'agrément que lorsque l'on ne connoît rien de mieux.

E V A N D R E.

Quand une belle aurore se leve sur des côteaux rians, quand elle ranime les plantes & les oiseaux, ne sens-tu aucun plaisir ?

L E C O U R T I S A N.

L'aurore ! Eh ! je ne l'ai jamais vue.

E V A N D R E.

Aucun berger ne t'enviera ton bonheur.

L E C O U R T I S A N.

Je le crois bien, le bonheur dont je jouis n'est point à sa portée.

E V A N D R E.

Mais dis-moi, qui es-tu ?

LE COURTISAN.

Je suis attaché à la cour.

E V A N D R E.

Quelles y sont tes occupations ?

LE COURTISAN, *à part.*

Il croit, je pense, que j'y suis employé au moins à mener la charrette. (*À Evandre.*) Mes occupations ? C'est de m'habiller magnifiquement, de faire bonne chère, de danser, d'inventer de nouveaux plaisirs, de faire ma cour à nos belles....

E V A N D R E.

Tu n'as rien autre chose à faire ?

LE COURTISAN.

Rien autre chose. Que voulez-vous donc que je fasse de plus ?

E V A N D R E.

Pour nous, qui sommes de bonnes gens, nous n'appellons occupations que ce qui nous rend utiles aux autres : en travaillant pour eux, nous travaillons à notre satisfaction & à notre bonheur. Nous estimons plus l'indus-

trie de l'abeille, que la parure du papillon.

LE COURTISAN, à part.

Bons dieux ! quelle bassesse dans la façon de penser ! Que notre Prince sent la bergerie ! (*Evandre.*) Les gens du commun passent leurs jours dans la peine & la fatigue ; mais nous , à la cour , nous jouissons de la vie. Des plaisirs toujours variés ne laissent aucun accès à des réflexions qui pourroient nous attrister. Dans les jeux publics , nous payons des hommes qui s'estropient ou s'éreintent pour nous amuser , ou qui , pour mériter nos suffrages , exposent leur vie sur des chevaux indomtés. Des gens de notre rang n'ont garde de courir ces dangers. Nous avons le privilege de passer nos jours dans une charmante oisiveté. Nous volons de plaisirs en plaisirs , & de belles en belles. Toutes celles de la cour sont déjà tombées dans mes filets ; mais aucune ne peut m'accuser de lui être resté fidele.

E V A N D R E.

Il faut apparemment que ton cœur

162 *Evandre & Alcimne* ;
soit aussi glacé que nos plantes au
plus fort de l'hiver , ou que ces belles
soient fort laides.

LE COURTISAN.

Elles sont charmantes : mais j'aime
tant la diversité , qu'il m'est impos-
sible de m'attacher à quelqu'une d'elles
en particulier. Cette fidélité , dans le
grand monde , est un ridicule. Tou-
jours soupirer pour le même objet !
Ha ! ha ! ha ! Une fois dans ma
vie , il y a bien des années , je m'a-
visai de vouloir être constant ; mais
j'ai su m'affranchir de cette tyrannie.
Il est vrai que cette femme étoit belle
comme Vénus : aussi je crois l'avoir
aimée , dieu me pardonne ! un jour
presque tout entier. Ha ! ha ! ha !

EVANDRE , *à part*.

O le sot personnage ! (*Haut*)
Ton ignorance me fait pitié. Toi qui
fais tant de choses , tu ne fais donc pas
que le bonheur d'aimer est le plus grand
que les dieux aient accordé à l'homme ?
Je te plains d'être si peu sensible au
plaisir le plus délicieux de la vie. Quand
tu parles ainsi , j'aimerois autant t'en-

tendre dire que la poire succulente est amère , & que le parfum de la rose est désagréable.

LE COURTISAN.

D'après votre éducation , mon Prince , votre façon de penser ne m'étonne pas ; mais vous ne ferez pas long-temps à la trouver vous-même ridicule.

E V A N D R E.

Que les dieux m'en préservent ! Avant que je puisse changer ainsi ; on verra les pommes croître au milieu des épines.

LE COURTISAN.

Mon Prince , il faut que je prenne congé de vous. Agréez les témoignages de mon respect.

E V A N D R E.

Tu peux t'en aller ; tu m'ennuies.

LE COURTISAN , *en s'en allant.*

O dieux ! qu'il est simple ! qu'il est ridicule ! Ce seroit conscience de lui faire quitter ses troupeaux.

S C E N E V L

EVANDRE , un OFFICIER de la
garde du Prince.

EVANDRE , *en regardant autour de
lui.*

CET odieux personnage est enfin parti. Il faut que je demande à celui-ci pourquoi il marche ainsi armé. Qui es-tu , mon ami ? Que veut dire cet attirail menaçant ? Pourquoi cet épieu ferré dans ta main ? Qu'est ce qui pend là à ton côté ?

L' O F F I C I E R.

Mon prince , c'est mon épée.

E V A N D R E.

Mais pourquoi vas-tu affublé de la forte en temps de paix ? Pour moi , je me moquerois d'un homme qui , pendant l'hiver , traîneroit après lui tous les outils dont il se sert dans l'été pour cultiver son champ ou son jardin.

L' O F F I C I E R.

Je suis le premier Officier de la garde
du Prince votre pere.

E V A N D R E.

Vous êtes donc plusieurs ? Et vous
êtes toujours équipés de cette maniere ?

L' O F F I C I E R.

Oui , nous sommes plusieurs , & nous
sommes toujours équipés de cette ma-
niere. Ha ! ba ! . . . vous me pardon-
nerez , mon Prince ; je ne puis m'em-
pêcher de rire.

E V A N D R E.

Vous habitez donc un pays où vous
avez bien des dangers à courir ?

L' O F F I C I E R.

Pourquoi , mon Prince ?

E V A N D R E.

Parce que vous êtes toujours sur vos
gardes. Il faut que vous ayiez bien
des loups & d'autres bêtes carnacieres.
Pour nous , nous n'avons pas besoin de
prendre ces précautions : il est bien
rare que ces animaux attaquent nos

156 *Evandre & Alcimne,*
troupeaux. Votre pays n'est donc pas
bon pour les troupeaux ?

L' O F F I C I E R.

Nous vivons dans un pays où l'on
ne connoît ces bêtes féroces que de
nom.

E V A N D R E.

C'est donc sans nécessité que vous
gardez votre Prince avec tant de soin.

L' O F F I C I E R.

Sans nécessité, mon prince ! Notre
Souverain peut avoir parmi ses sujets
des ennemis cachés, qu'il faut écarter
de sa personne.

E V A N D R E.

Il faut donc que ce soit un méchant
peuple, chez qui je ne voudrois pas
vivre. J'aimerois autant qu'on gardât
un pere contre ses enfans. Dieux ! dans
quel pays voudroit-on m'emmener !
Mais vous avez sans doute autre chose
à faire qu'à veiller sur les jours de votre
maître ?

L' O F F I C I E R.

Oui, mon Prince : nous l'accompa-

gnons encore à la guerre. Quand un Prince veut étendre les états , nous marchons en grand nombre sur les terres de ses voisins , qui nous opposent autant d'hommes armés comme nous , ou même davantage. Dès deux côtés on se range en bon ordre , on en vient aux mains , & on tue le plus de monde qu'on peut. On érige à ceux qui ont été les plus braves

E V A N D R E.

Avec ta permission , qu'est-ce qu'un homme brave ? A qui donnes-tu ce nom ?

L' O F F I C I E R , *à part.*

O dieux ! quelle simplicité ! Je vois bien qu'il faut lui parler comme à un enfant ; il n'a aucune idée du courage & de la gloire. (*Au Prince.*) Les Plus braves sont ceux qui ont tué le plus d'ennemis , & qui leur ont fait le plus de mal. Pour illustrer leur mémoire , on leur érige des statues de bronze ou de marbre.

E V A N D R E.

C'est affreux. O ! je n'en veux pas savoir davantage : je frissonne encore

168 *Evandre & Alcimne*,
de ce que je viens d'entendre. Mais
mon pere cependant n'est pas un Prince
cruel.

L'OFFICIER.

Non, c'est un Prince pacifique. Aussi
nous vieillissons dans l'état honora-
ble que nous tenons auprès de sa per-
sonne, & il nous prive des occasions
d'acquérir de la gloire.

E V A N D R E.

Et tu t'en plains ! O dieux ! c'est en
égorgeant des hommes qu'on acquiert
de la gloire ! Parmi nous , on regar-
deroit avec horreur celui qui s'empa-
reroit du champ de son voisin ; & ce-
pendant ce ne seroit , en comparaison ,
qu'une petite injustice.

L'OFFICIER.

Qui ; mais le cas est différent. On
pendroit cet homme-là sans miséri-
corde.

E V A N D R E.

Oh ! je n'y puis plus tenir. Retire-
toi ; mon cœur est révolté de ce que
tu m'as dit. Je ne veux plus faire de
questions,

questions , je ne veux plus voir personne. . . . Mais en voilà déjà un autre qui vient.

SCENE VII.

EVANDRE , un autre COURTISAN.

LE COURTISAN.

PERMETTEZ , Monseigneur. . . .
(*Il s'incline jusqu'à terre.*)

EVANDRE.

Voilà un homme singulier. Que veux-tu ? Cherches-tu à terre quelque chose que tu aurois perdu ?

LE COURTISAN.

Non , mon Prince. Permettez-moi de témoigner à votre altesse la soumission profonde avec laquelle. . . . (*Il se prosterne à terre.*)

EVANDRE.

C'est plaisant. Voilà ce que fait mon chien quand il y a long-temps qu'il

Tome II.

K

170 *Evandre & Alcimne*,
ne m'a vu. Mais pourquoi donc ram-
pes-tu de la sorte ?

LE COURTISAN.

C'est pour implorer votre protection ,
& vous assurer que je suis le plus fi-
dele de vos esclaves.

E V A N D R E.

Esclave ! J'ai pitié de ton sort. Par
quel malheur l'es-tu devenu ? J'ai en-
tendu dire que les hommes ne pou-
voient tomber dans un état plus triste
& plus fâcheux.

LE COURTISAN.

Mon Prince , je ne suis pas un de
ces esclaves que le destin ou leurs crimes
ont privés de la liberté. C'est de mon
propre choix , c'est par respect pour
votre personne , que je me sou mets à tou-
tes vos volontés. Je ne serai heureux
que lorsque. . .

E V A N D R E.

Tout ce que je puis juger de toi par
tes propos , c'est que tu n'es pas dans
ton bon sens. Va-t-en.

SCENE VIII.

EVANDRE. *seul.*

QUELLES gens sont-ce là ! Je n'en puis revenir. Je souhaite que tout ceci ne soit qu'un rêve. Mais je vois venir un homme dont l'aspect m'inspire de la vénération.

SCENE IX.

EVANDRE, un SAVANT.

EVANDRE.

DIS-MOI , mon ami , si je dors ou si je veille. Ton air respectable me fait espérer de trouver en toi un homme sensé.

LE SAVANT.

Vous ne vous trompez pas , mon Prince. Je possède la clef de toutes

172 *Evandre & Alcimne*,
les sciences. Tous ceux qui profitent de
mes leçons , deviennent les plus sçavans
des hommes.

E V A N D R E.

Que je suis charmé de t'avoir trouvé !
Tu connois donc la maniere de culti-
ver les champs & les plantes ?

L E S A V A N T.

Non , mon Prince.

E V A N D R E.

Tu fais la façon de soigner les trou-
peaux , & de guérir leurs maladies ?

L E S A V A N T.

Je ne la fais pas non plus.

E V A N D R E.

Tu ne connois donc pas la vertu
des simples ?

L E S A V A N T.

Non.

E V A N D R E.

Peut-être t'es-tu dévoué aux Muses ,
& composes-tu ces beaux ouvrages
qui charment & délassent l'esprit des
hommes ?

L E S A V A N T.

Moi , poète ! Que les dieux m'en
préservent !

E V A N D R E.

Tu m'étonnes. Tu fais du moins ce
qui est bon & utile à tes concitoyens ,
ce qu'ils doivent fuir ou pratiquer
pour être heureux ?

L E S A V A N T.

Je ne me suis point amusé à ces baga-
telles.

E V A N D R E.

Il faut donc que tu saches quelque
chose qui vaille mieux que tout cela ?

L E S A V A N T.

Oui sans doute. Je connois le nombre
des étoiles ; je parle les langues des
nations les plus éloignées ; j'ai supputé
combien il y a de grains de sable
dans l'espace d'une lieue ; & depuis
peu , j'ai apperçu dans la lune une nou-
velle tache qui avoit échappé à Endy-
mion lui-même.

E V A N D R E.

O dieux ! que mes espérances sont

K 3

174 *Evandré & Alcimne,*
trompées ! Laisse-moi , laisse-moi. Je
ne pourrai me remettre de tout le jour
du trouble où je suis.

Fin du second acte.

A C T E I I I.

SCENE PREMIERE.

A L C I M N E , C H L O É , un
S E R V I T E U R d'Arates.

A L C I M N E.

REGARDEZ , ma mere , voilà leurs
rentes. Ce n'est pas sans inquiétude
que je vais trouver ces gens-là.

C H L O É.

Prends courage , ma fille. Les Mes-
sieurs de la ville sont bien gracieux
pour les bergeres.

A L C I M N E.

C'est justement pour cela.

L E S E R V I T E U R.

Restez ici : je vais à la tente de
mon maître l'avertir de votre arrivée.

S C E N E I I.

A L C I M N E , C H L O É.

A L C I M N E.

MAIS , ma mere , ma couronne de fleurs va-t-elle bien ? Aussi vous ne me laissez jamais le temps d'en tresser de nouvelles , ou de voir dans la fontaine comment elles vont. Ces Messieurs diront que je suis....

C H L O É.

Oh ! pour le coup , je ne puis m'empêcher de rire. Voilà comme sont les bergeres ; il n'y a pas homme qui vive à qui elles ne veuillent plaire.

A L C I M N E.

Point du-tout ; je ne veux plaire qu'à mon berger. Mais vous ne me dites pas....

C H L O É.

Où , oui mon enfant , elle te fait fort bien.

A L C I M N E.

Ce n'est pas là ce que je vous demande. Dites-moi ce que nous sommes venues faire ici ; je voudrois en être déjà dehors.

C H L O É.

Ma chère enfant , tu vas apprendre des choses dont tu seras fort étonnée. Tu vas bientôt quitter ce pays & ma cabane.

A L C I M N E.

Moi , que je vous quitte ! Cela ne sera pas. Pourquoi donc m'inquiéter de la sorte ?

C H L O É.

Tu suivras ces Messieurs à la ville ; mon enfant.

A L C I M N E.

Je n'en ferai rien. J'irai plutôt me cacher dans la forêt , que d'aller avec ces gens-là. Ma mere , sauvez-vous avec moi avant que quelqu'un vienne ; autrement je m'enfuis toute seule.

C H L O É , *en la retenant.*
Attends donc.

176 *Evandre & Alcimne,*

A L C I M N E.

Au nom des dieux , laissez-moi aller.

C H L O É.

Écoute ce que j'ai à te dire. Tu vas trouver ici ton véritable pere.

A L C I M N E.

Mon pere ?

C H L O É.

Oui. Je ne suis pas ta mere , quoique je t'aime encore plus que si tu étois mon enfant.

A L C I M N E.

Il faut que vous ne m'aimiez guere , pour me dire des choses si affligeantes.

C H L O É.

Non , mon enfant , je ne suis point ta mere. Tu es la fille d'un grand Seigneur de la ville. Il y a seize ans que l'homme qui vient de nous conduire ici , t'a remise entre mes mains , suivant un ordre que ton pere en reçut dans un songe. Il est ici , & il vient te retirer.

A L C I M N E.

Dieux ! que vous m'étonnez ! Je suis toute hors de moi-même. Il faut que ce que vous me dites là soit vrai ; car vous ne voudriez pas vous amuser ainsi à mes dépens. Puisque la chose est sûre , il faut qu'Evandre & vous me suiviez à la ville. N'est-il pas vrai que vous viendrez avec moi ; Autrement je n'irois pas ; non sûrement , je n'irois pas. Voyez-vous ce Monsieur qui sort de cette tente ? C'est sans doute un Seigneur ; car son habit est tout brillant d'or. Comme il a l'air plein de bonté ! Le cœur me bat. Ah ! si mon pere est ici , je souhaite que ce soit là lui.

S C E N E I I I.

ARATES , ALCIMNE , CHLOÉ ,
 un SERVITEUR d'Arates , deux
 SUIVANTES.

ARATES , à part à son Serviteur.

SOIS bien sûr que je saurois récompenser le service important que tu m'as

120 *Evandre & Alcimne ,*
rendu. (*En regardant Chloé.*) Est-ce
là cette femme à qui tu as remis ma
fille ?

LE SERVITEUR , *à part à Arates.*

Oui , mon maître , c'est elle. Je
l'aurois reconnue aux seuls traits du vi-
sage , quand elle ne m'auroit pas repré-
senté la bague que je vous ai rendue.
Voilà aussi votre fille : elle est si belle ,
que vous la reconnoîtrez avec plaisir.

ARATES *s'avance vers sa fille.*

Je te bénis , ma fille. Dieux ! qu'elle
est aimable ! Vous m'avez exaucé au-
delà de mes vœux. Embrasse-moi , ma
chère enfant,

A L C I M N E.

Ah ! mon cœur m'avoit dit que vous
étiez mon pere.

A R A T E S.

Quel pere est plus heureux que moi ?
De qu'elle joie suis-je pénétré ! O ma
fille !

A L C I M N E.

O mon pere !

ARATES.

A R A T E S.

Rendons graces aux dieux de nous avoir comblés de tant de faveurs. (*A Chloé.*) O ma bonne femme, que tes soins ont bien réussi !

C H L O É.

Ce sont les dieux qui les ont bénis. Monsieur, je vous remets votre fille : c'est bien la plus aimable enfant que vous puissiez désirer.

A R A T E S.

Que j'aimetai en elle l'innocence de son ame & de son cœur ! Ma bonne femme, tes soins seront bien payés. (*A sa fille.*) Embrasse-moi encore une fois ma chere enfant.

A L C I M N E.

Avec quelle joie j'embrasse le meilleur des peres !

A R A T E S.

Chloé peut retourner à sa cabane mettre ordre à ses petites affaires, en attendant que je l'envoie chercher, & que je l'em.
Tome II. L

182 *Evandre & Alcimne*,
mene avec nous à la ville. Je vais
trouver le prince pour lui faire part de
mon bonheur. Toi, mon enfant, reste
avec ces femmes que j'ai fait venir
avec moi pour te servir ; je te rejoindrai
bientôt dans ma tente.

SCENE IV.

ALCIMNE, CHLOÉ, deux
SUIVANTES.

CHLOÉ.

ADIEU, ma fille. Je ne t'appellerai
jamais autrement. Je vais retourner à
ma cabane.

ALCIMNE. *

Adieu, ma mere Mais ne soyez pas
long-temps sans revenir. Promettez-
moi que vous reviendrez bientôt.

CHLOÉ.

Oui, je te promets de te rejoindre
dès que j'aurai arrangé mes petites af-
faires.

S C E N E V.

ALCIMNE , deux SUIVANTES.

L A I^{re}. S U I V A N T E.

NOUS nous trouvons fort heureuses d'avoir été choisies pour être à votre service.

L' A II^e. S U I V A N T E.

Oui , nous serons fort heureuses si vous daignez nous honorer de votre bienveillance.

A L C I M N E.

Vous êtes bien bonnes , mes belles dames , de me témoigner tant d'amitié pour la première fois que vous me voyez.

L A I^{re}. S U I V A N T E.

Nous sommes à vos ordres : c'est là l'intention de monsieur votre pere.

A L C I M N E.

Quand je vous comprendrois , je ne vois pas ce que je pourrois vous ordonner.

L 2

184 *Evandre & Alcimne ,*

ner. Comment peut-il se faire qu'une seule personne ait assez de besoins , pour qu'il lui soit nécessaire d'en avoir deux autres auprès d'elle ? Il faut donc qu'elle n'ait autre chose à faire qu'à les regarder les bras croisés , pendant qu'elles sont empressées à la servir ?

LA II^e. S U I V A N T E.

Une grande Dame ne doit s'occuper qu'à se donner des graces. Tout le reste nous regarde. Au moindre clin d'œil , nous exécutons ses volontés. Elle a toujours mille petites choses à commander.

A L C I M N E.

Je ne comprends rien à cela. Ce seroit aussi ridicule que si, voulant avoir une violette que je pourrois cueillir moi-même sans peine , j'ordonnois à ma compagne de la cueillir pour moi.

LA I^{re}. S U I V A N T E.

Quand elle seroit tout près de vous , il ne faudroit pas vous donner la peine de vous baisser.

A L C I M N E.

Je ne serai jamais effrontée & paresseuse jusqu'à ce point-là.

LA II^e. SUIVANTE.

Permettez-moi de vous dire qu'il faut que vous renonciez aux mœurs de la campagne, pour suivre celles de la cour. Une grande Dame doit savoir tenir son rang. Nous avons ordre de ne point vous quitter & de vous donner des leçons.

ALCIMNE.

J'aime bien mieux nos mœurs : elles sont simples, naturelles, & s'apprennent toutes seules. Parmi nous on ne voit personne en donner des leçons : on s'en moquerait comme de quelqu'un qui voudrait apprendre à un oiseau un autre chant que le sien. Mais dites-moi quelque chose de la manière dont on vit à la ville. Je crains fort de ne pas la trouver de mon goût.

LA II^e. SUIVANTE.

Le matin, quand vous vous éveillez, ce qui n'est qu'à midi ; car les Dames du grand monde ne s'éveillent pas à l'heure des artisans. . . .

ALCIMNE.

A midi ! Je n'entendrais donc plus,

186 *Evandre & Alcimne* ,
le matin , le chant des oiseaux ? je ne
verrois donc plus le lever du soleil ?
Cela ne m'accommoderoit pas.

L A I^{re}. S U I V A N T E.

Cette sorte de plaisir feroit pitié aux
Dames de la cour.

A L C I M N E.

Mesdemoiselles , ce que vous me
dites là n'a guere de raison. Il faut donc
que je m'attende à une étrange façon
de vivre ! Elle commence déjà bien.
Continuez.

L A II^e. S U I V A N T E.

Quand vous voulez vous lever , nous
entrons dans votre appartement pour
vous habiller ; ce qui doit toujours du-
rer plus d'une heure. Ensuite vous pas-
serez le reste de la matinée à vous re-
garder dans un miroir , & à retou-
cher à tout ce que nous avons fait.

A L C I M N E.

Cet habillement est donc bien extra-
ordinaire puisqu'avec deux compagnes
pour m'aider , je ne puis pas être prête
en une heure ? Telle que vous me
voyez , je suis vêtue aussi bien & aussi

proprement peut-être qu'aucune bergere de ce canton. Tous les matins je me lave le visage avec l'eau de notre fontaine ; je tresse mes cheveux , & j'y mêle des fleurs tout fraîchement cueillies , je m'en fais aussi un bouquet , que je place sur mon sein ; & cependant je me trouve en état de travailler lorsque le soleil ne fait que de se lever.

L A I^{re}. S U I V A N T E.

Tout cela est bon pour celles qui vivent à la campagne.

L A II^{re}. S U I V A N T E.

Quand vous arriverez à la ville , on viendra aussi-tôt vous rendre des visites. Il ne sera question que de vous dans toutes les compagnies. Tous les jeunes Seigneurs de la cour s'empresseuront autour de vous : on vous proposera toutes sortes d'amusemens , tels que le bal , les concerts , des repas fins & délicats , enfin des plaisirs variés à l'infini.

A L C I M N E.

Oui ; mais ma liberté souffrira de toutes ces complaisances : elles me seront fort à charge , si je suis toujours dans la

188 *Evandre & Alcimne*,
cas de faire la volonté des autres, sans
pouvoir faire la mienne.

LA I^{re}. SUIVANTE.

Votre beauté ne manquera pas de vous faire beaucoup d'amans. Il faudra (ceci mérite la plus grande attention de votre part) vous étudier à plaire à tous , & à ne donner à chacun que peu d'espérance. Plus une Dame a de soupirans , plus elle excite l'envie des autres femmes. Pensez combien il sera flatteur pour vous de voir tous vos amans chercher à se surpasser les uns les autres en esprit , en magnificence , en témoignages de leur passion , tout cela pour s'attirer des regards de préférence ! Vous menerez la vie du monde la plus délicieuse.

A L C I M N E.

Je ne menerai point cette vie-là ; non sûrement.

LA II^{re}. SUIVANTE.

Pourquoi ? Vous ne serez pas flattée de voir tous les jeunes Seigneurs vous faire la cour , & vos rivales sécher de jalousie ?

A L C I M N E.

Non ; cela ne me paroît pas plaifant.
Je ne puis ni ne veux déguifer mes
fentimens. Je ne laifferai croire à per-
fonne que j'ai de l'amitié pour lui , fi
je n'en fens pas ; & tous vos Seigneurs
m'ennuieront en me parlant d'amour ,
parce que je n'aimerai jamais que celui
que j'aime déjà.

L A II^e. S U I V A N T E.

Quoi ! vous aimez déjà ?

A L C I M N E.

Oui fans doute ; je ne rougis pas
d'en convenir. J'aime un berger de
tout mon cœur , & lui il m'aime de
tout le fien. Il eft beau comme le foleil
levant , charmaot comme le printemps ;
le roffignol ne chante peut-être pas fi
bien que lui

L A I^{re}. S U I V A N T E , *riant*.

Ah ! ah ! ah ! Pardonnez-moi fi je
ris , ma belle maîtrefle , je ne puis me
retenir davantage. Votre amour ne m'in-
quiete guere. Dès que vous ferez arrivée
à la ville , vous oublierez ce berger.
Vous rirez vous-même à vos dépens ,

L 3

190 *Evandré & Alcimne*,

quand vous aurez vu les jeunes Seigneurs de la cour, & que vous aurez comparé leur esprit & leurs graces avec la simplicité d'un berger. Pour lui, je le plains ; il ne pourra jamais réparer sa perte. Qu'il va faire de doléances ! Tous les échos vont en être étourdis.

A L C I M N E.

Ne vous moquez pas de lui : je vous jure que je m'oublierai plutôt moi-même que de l'oublier jamais. Je n'écouterai aucun de vos Seigneurs. Oui, mon bien-aimé, tu seras le seul que j'aimerai toujours. Ces arbres verts mourront, le soleil cessera d'éclairer ces belles prairies, avant que ton Alcimne se soit infidelle. Oui, mon bien-aimé, je fais le serment.....

L A I^{re}. S U I V A N T E.

Ne le faites pas ; votre père ne vous laissera point avilir jusque-là votre illustre naissance.

A L C I M N E, *avec colere*.

Que voulez-vous dire ? mon illustre naissance ? Hé quoi ! peut-il y en avoir qui ne soit noble & honorable ?

Acte III , Scene 5. 191

Oh ! je n'entends rien à toutes vos leçons. Il faut y mettre moins d'esprit & plus de naturel. Non , je ne les comprendrai jamais. Mon pere est raisonnable : j'en suis sûr , il ne voudra pas que j'abandonne ce que j'aime le mieux au monde & que j'aime ce que je hais le plus. Je ne vous quitterai qu'à regret, charmantes retraites , ombrages frais , occupations innocentes : je vous préférerai toujours au fracas de la ville : mais il faut que je vous quitte pour suivre un pere que je chéris. Il ne sera pas venu me chercher ici pour me rendre malheureuse. Oui , je serois malheureuse plus que je ne puis dire , s'il vouloit me séparer de celui que j'aime plus que moi-même. Oh ! ne me donnez pas ces inquiétudes , mes amies. N'est-il pas vrai que j'aurois tort de les avoir ?

LA II^e. SUIVANTE , *à part.*

Elle ne voudra sûrement pas venir à la ville , si on lui ôte toute espérance : la pauvre enfant a le cœur trop malade.
(*A Alcimne.*) Votre pere ne contraindra point votre inclination , je l'espère.

A L C I M N E.

Moi j'en suis persuadée. Dès que je le verrai , je me jetterai dans ses bras , je le ferrerai sur mon sein aussi étroitement que le lierre embrasse l'ormeau , je joindrai mes larmes à mes prières , & sûrement.... Mais il faut que je m'en aille ; mon berger doit s'impatientser de ne pas me voir arriver.

LA I^{re}. SUIVANTE , *en l'arrêtant.*

Permettez , Madame ; vous ne pouvez pas le voir encore.

A L C I M N E.

Pourquoi cela ? Que voulez - vous donc dire ?

LA II^e. SUIVANTE.

Nous avons ordre de vous mener à votre tente , & de vous y habiller d'une manière convenable à votre rang.

A L C I M N E.

Mais vous allez me retenir longtemps. Il faut que vous me promettiez auparavant que vous aurez fait en moins d'une heure.

LA II^e. SUIVANTE.

Nous ne vous demandons que quelques minutes.

A L C I M N E.

Tenez-moi parole, ou bien....

S C E N E VI.

EVANDRE, *habillé magnifiquement.*

ME voilà enfin débarrassé des importuns qui m'ont tant retardé. Qu'il y a déjà long-temps que je n'ai vu ma chere Alcimne ! Peut-être m'a-t-elle attendu jusqu'à cette heure auprès de la fontaine. Je viens d'y courir ; mais il étoit trop tard ; elle n'y étoit plus. Je l'ai cherchée en vain sous les berceaux que nous avons consacrés à notre amour. Ah ! que je suis impatient de la trouver ! Sait-elle tout ce qui vient de se passer ? Il me tarde de lui conter tout, de lui dire qu'elle seule peut me rendre heureux. Oui, ma

bien-aimée, tu peux seule faire mon bonheur : ce n'est que dans tes bras que je puis revenir de ma surprise & de mon trouble. Il est vrai que mon pere n'est pas instruit de mon amour : mais voudroit-il m'empêcher d'aimer la plus belle & la plus sage des bergeres ? Il n'en fera sûrement rien. Il ne me forcera pas de manquer aux sermens que j'ai faits en présence des dieux. Il conviendra sans peine que parmi toutes les Princesses du monde, il n'en est aucune qui soit aussi aimable que mon Alcimne. Je vais la chercher encore. Je l'engagerai à se revêtir de la robe qu'elle porte les jours de fête, & qui est blanche comme la neige ; je lui ferai tresser une couronne de fleurs nouvelles pour en parer ses cheveux ; & alors je la menerai à mon pere, je lui dirai combien de fois j'ai juré aux dieux que je l'aimerois toujours, & que je n'aimerois qu'elle. . . . Mais voudra-t-elle me suivre ? Pourra-t-elle se résoudre à quitter cette habitation charmante ? Pourquoi en douterois-je, sachant quelle est sa tendresse pour moi ? Le désir de suivre ce qu'elle aime, l'emportera dans son cœur sur les agré-

mens de ces lieux. Mais il faut que je tâche de la joindre. Quelle sera sa surprise en me voyant si magnifiquement vêtu ! Que les hommes sont inventifs ! Que j'ai trouvé de richesses dans la tente de mon pere ! Comment peut-on être heureux quand on a besoin de tant de choses ? Jusqu'à présent la peau d'une chevre toute blanche, ou agréablement tachetée, avoit paré mes épaules ; on me fait porter aujourd'hui un habillement bigarré comme le sont nos prairies dans le printemps. Je crains, je crains bien que les jours de la paix & du bonheur ne soient écoulés pour moi. On me destine à d'importantes occupations : daignent les dieux m'y assister ! Claires fontaines, bosquets délicieux où j'ai passé avec tant de charmes les années de ma jeunesse, je vous quitte pour un genre de vie que je ne connois pas. Troupeaux chéris confiés à mes soins, je vous quitte pour aller veiller sur des hommes qui me confient le soin de leur bonheur. Qu'il est glorieux, qu'il est beau de pouvoir rendre heureux les semblables ! Mais pourrai-je porter ce fardeau pé-

196 *Evandre & Alcimne,*

nible ? O jours charmans , je ne vous oublierai jamais. Toutes les fois que le printemps ranimera la nature , je viendrai visiter cette habitation champêtre. Tu m'y accompagneras , ma chere Alcimne. Nous sacrifierons aux dieux dans ces paisibles retraites , où les zépbyrs nous caressoient de leurs haleines. Où es-tu , ma chere Alcimne ? Qu'il me tarde de me précipiter dans tes bras ! Je veux presser mon cœur palpitant sur le tien ; je veux te conjurer. . . .

SCENE VII.

PYRRHUS, EVANDRE.

PYRRHUS.

MON fils., il y a bien long-temps que je ne t'ai vu. Pourquoi t'es-tu dérobé à ma tendresse ?

EVANDRE.

Je voulois faire mes derniers adieux à ces lieux charmans , avant de m'en éloigner ;

P Y R R H U S.

As-tu tant de peine à les quitter ?
Ces richesses , ce bonheur auquel les
dieux t'appellent , n'ont-ils aucun attrait
pour toi ?

E V A N D R E.

Je vous avouerai que cette magoïf-
cence m'a frappé. L'éclat dont brille
votre tente , m'a rappelé la brillante
parure de nos prairies , lorsque les fleurs
humectées de rosée s'ouvrent aux pre-
miers rayons du soleil. Mais nos prai-
ries sont encore plus belles. J'ai vu
parmi vos richesses , mille choses dont
je ne conçois ni les noms ni l'usage.
Mais dites-moi , mon pere , faut-il
qu'un Prince soit toujours investi d'une
troupe d'importuns ?

P Y R R H U S.

Les bons & les méchans se rassem-
blent toujours où se trouvent la puis-
sance & les richesses.

E V A N D R E.

Quand un arbre est en fleur , on y
voit des insectes paresseux a côté de
l'abeille. Seroit-ce la même chose ?

P Y R R H U S.

Oui.

E V A N D R E.

Mais il me paroît insupportable de voir sans cesse autour de moi s'empresser des gens dont je n'ai aucun besoin. Il faut qu'ils croient, en me tenant dans cette sujétion, que je ne suis point homme comme eux.

P Y R R H U S.

Mon fils, c'est là le privilege des Princes. C'est un bien foible dédommagement des peines qu'ils se donnent pour faire observer les loix, & pour rendre leurs peuples heureux.

E V A N D R E.

Mais, mon pere, si les hommes choisissent leurs Princes parmi eux, ils choisissent sans doute les plus sages & les plus vertueux : voilà pourquoi leur choix est tombé sur vous. Comment donc, sans savoir si je vous ressemblerai, des hommes peuvent-ils être assez fous pour me dire que je regnerai un jour sur eux ? Confieroit-on le soin de la vigne à quelqu'un qu'on ne saurois pas habile à la tailler ?

P Y R R H U S.

Je répondrai une autre fois à tes questions : en voilà assez pour aujourd'hui. Dis-moi à ton tour pourquoi tu as l'air si triste ? Te fais-tu une peine de venir habiter mon palais ?

E V A N D R E.

Non mon pere ; je vous suivrai sans le moindre regret , si seulement....

P Y R R H U S.

Quoi ? si seulement ?

E V A N D R E.

Si seulement Alcimne.... Hélas !

P Y R R H U S.

Tu soupîres , mon fils ! (*A part.*) Il ne fait pas encore le destin d'Alcimne ; je veux m'amuser de l'agréable surprise que je lui prépare.

E V A N D R E.

Si vous consentiez seulement qu'Alcimne me suivît....

P Y R R H U S.

Alcimne ? Mon fils , j'ai entendu

200 *Evandre & Alcimne* ,
parler de ton amour pour elle ; mais
il faut que tu voies auparavant la fille
d'Arates , que je te destine pour épouse.

E V A N D R E.

Ah mon pere !

P Y R R H U S.

Songe que tu trahirois mes inten-
tions , si tes desirs ne s'accordoient pas
avec les miens.

E V A N D R E.

Ah dieux ! que je suis malheureux !

P Y R R H U S.

Il te suffira de la voir pour l'aimer :
elle est belle comme le jour.

E V A N D R E.

O mon pere ! permettez..... Ah mon
pere ! il me sera impossible....

P Y R R H U S.

N'acheve pas ; voilà son pere qui
vient.



S C E N E V I I I .

PYRRHUS, EVANDRE, ARATES.

ARATES à *Evandre.*

PERMETTEZ-MOI, mon Prince, de vous présenter ma fille, dont la destinée est si semblable à la vôtre. Mais... pourquoi êtes-vous si triste, mon Prince.

EVANDRE à *Arates.*

Il faut bien que je la voie, puisque mon pere l'ordonne. (*A part.*) Ah dieux ! mon pere a juré le malheur de ma vie.

A R A T E S.

J'espere, mon Prince, que rien ne troublera la joie d'un si beau jour.

P Y R R H U S.

C'est l'amour qui lui fait quitter ce pays à regret.

A R A T E S.

Le Prince aura à choisir dans tou-

202 *Evandre & Alcimne*,
tes les cours , parmi les plus belles
Princesses.

P Y R R H U S.

J'ai déjà fait ce choix pour lui , &
voilà ce qui le désole. Où est votre
aimable fille ?

A R A T E S.

La voici. .

S C E N E I X.

PYRRHUS, EVANDRE, ARATES,
ALCIMNE.

(*Les deux Suivantes d'Alcimne restent
dans le fond du théâtre.*)

A L C I M N E , *revêtue d'habits
magnifiques.*

O DIEUX ! faut-il que je vienne
ainsi servir de spectacle au Prince , &

Que je ne puisse trouver le bien-aimé
de mon cœur !

EVANDRE, *accablé de douleur, &
le visage caché dans ses mains.*

Elle vient, je l'entends : malheureux
que je suis !

A L C I M N E.

C'est lui que je vois : ma douleur
me rend muette.

EVANDRE, *la regardant avec
saisissement.*

Qu'ai-je entendu ? Je connois cette
voix plaintive : c'est....

A L C I M N E.

Dieux ! (*A ses Suivantes.*) Soutenez-moi ; mes amies , soutenez-moi.
Est-ce là le Prince ? O Evandre !

E V A N D R E.

Que vois-je ? O ravissement ! est-ce
toi , Alcimne ?

A R A T E S.

Dieux ! quels transports ! quelle joie éclate dans leurs yeux !

EVANDRE, *courant à Alcimne , & l'embrassant.*

Oh ! ce n'est point un songe ; c'est toi , c'est toi , ma chere Alcimne,

A L C I M N E.

O Evandre ! ô mon bien-aimé ! quel enchantement ! quel miracle nous a réunis ?

E V A N D R E.

Au moment où je me croyois le plus infortuné des hommes , j'en suis le plus heureux.

A L C I M N E.

Au moment où je craignois de succomber sous l'excès de ma douleur , je succombe sous l'excès de ma joie.

PYRRHUS.

P Y R R H U S.

Mes enfans , que les dieux bénissent
votre amour ! Ils vous ont formés l'un
pour l'autre. (*A Arates.*) Es-tu con-
tent , mon ami ?

A R A T E S.

Je suis transporté au point que je
ne puis vous exprimer ma reconnois-
sance.

P Y R R H U S.

Allons , mes enfans , suivez-moi. Il
faut faire part de notre joie à toute la
contrée , & qu'elle célèbre avec nous
ce jour de fête.

E V A N D R E.

Mais , mon pere , que deviendra
Lamon ?

P Y R R H U S.

Il m'a dit que ce ne seroit pas sans
peine qu'il me suivroit à la ville. Je ne

Tome II.

M

206 *Evandre & Alcimne, &c.*

l'y emmènerai point ; mais je le rendrai
le plus riche & le plus heureux des
bergers.

Fin d'Evandre & Alcimne.

ERASTE,
PASTORALE EN UN ACTE.

M 2



A C T E U R S.

CLÉON, pere d'Erasle.

ERASTE, fils de Cléon.

LUCINDE, femme d'Erasle.

Premier Fils d'Erasle.

Second Fils d'Erasle.

SIMON, Valet d'Erasle.

*La scene représente un lieu solitaire ,
environné d'arbres & de buissons. On
voit au fond la cabane d'Erasle.*



ERASTE,

PASTORALE.



SCENE PREMIERE.

ERASTE, *tenant un fusil de chasse
qu'il met à côté de lui d'un air
chagrin.*

ME voilà donc de retour, après
avoir chassé la moitié de la journée sans
le moindre succès. Cruelle situation !
N'avoir pas un pain dans ma cabane !
chercher des bêtes, hélas ! innocentes,
pour leur donner la mort ; & parcou-
rir inutilement les montagnes aux ar-
deurs d'un soleil brûlant ! Ah ! la faim

finira bientôt notre misère. Rentrons. Mais non ; il faut que je cache auparavant le chagrin qui me dévore. Ne permets pas , grand Dieu , que mon accablement paroisse aux yeux de Lucinde ! Vertueuse femme ! avec quel courage tu souffres la pauvreté , l'extrême pauvreté ! Je te vois traîner sans peine la vie dans l'indigence , cette vie malheureuse que tu chetches à me rendre supportable à moi-même. Tu plains en secret notre misère commune ; & si je m'approche de toi , tu essuies promptement tes larmes , de peur qu'elles n'augmentent mon affliction. Oui , grand Dieu ! tu récompenseras à la fin sa vertu. Qu'elle mérite d'être heureuse ! Et comment pourrois-je être tranquille ? C'est moi... eh ! cruelle pensée ! oui c'est moi qui suis la cause de son malheur , & de la misère de nos enfans. Et ce qui met le comble à mes chagrins , c'est de n'avoir aucun moyen de reconnoître sa générosité. Cependant notre pauvreté augmente de jour en jour ; notre vie devient toujours plus désespérée. Le peu de bien que j'avois , a été consumé par nos pressans besoins , un orage vient de ruiner notre moisson

mûrissante. Hélas ! à qui m'adresser ? Mon propre pere me laisse sans secours. Mes lettres les plus tendres , ces tableaux touchans de ma misere , n'ont jamais pu le fléchir ; il n'a jamais daigné me faire réponse. Depuis cinq ans je ne lui ai donné aucune de mes nouvelles. Est-il possible qu'un pere soit assez cruel pour laisser sans secours un fils qu'il fait être dans la dernière indigence ? Et mon seul crime , hélas ! est d'avoir rempli , contre sa volonté , les promesses les plus solennelles envers une digne femme , privée à la vérité des biens de la fortune , mais qui rassemble en elle toutes les perfections. Vertueuse Lucinde , après avoir cédé à mon amour & à mes sermens les plus sacrés , il falloit donc t'abandonner à la honte & à l'infamie ; exposer au mépris d'un monde toujours injuste , celle qui mérite l'estime de l'univers ! Ah ciel ! Et comment aurois-je pu supporter ensuite le poids des honneurs & des richesses ? Les cris de ma conscience n'auroient-ils pas noirci , par leurs tourmens infernaux , toutes les pensées riantes de mon ame ? Je trouve du moins , malgré l'amertume de nos

212 *Eraste* , *Scene 1.*

chagrins , un adoucissement à nos maux dans cette compassion mutuelle que nous fait éprouver notre amitié, dans ces empressements que nous avons pour nous rendre l'un à l'autre notre malheur moins sensible. Peut-être aussi ces larmes que nous versons l'un pour l'autre , ne couleront pas toujours ; peut-être mon pere aura enfin pitié... Mais voilà le plus jeune de mes deux fils qui vient vers moi. Grand Dieu ! quel sera enfin le sort de mes enfans ? Effuyons nos larmes , & prenons un air serein : il ne faut pas que ce cher enfant s'apperçoive de mes chagrins.

S C E N E I I.

LE FILS , ERASTE.

LE FILS , *courant à son pere , & embrassant ses genoux.*

MON cher pere !

ERASTE.

Mon cher enfant ! D'où viens-tu ?
Tu me parois bien joyeux.

L E F I L S.

Je viens d'auprès de la colline : je me suis arrêté quelque temps avec le petit gardeur de chevres. Que son état m'a fait pitié !

E R A S T E.

Et pourquoi , mon enfant ?

L E F I L S.

Il étoit assis auprès de ses chevres , & il pleuroit , il pleuroit.... « Je n'ai pas mangé de tout le jour , m'a-t-il dit ; je meurs de faim. » Tiens , lui ai-je dit , voilà tout ce que j'ai. Et je lui ai donné le pain de mon dîner , que j'avois heureusement conservé. A la vérité j'avois faim aussi ; mais j'étois ravi de le voir manger avec tant de joie & tant d'appétit.

E R A S T E.

Le bon enfant ! Je te bénis , mon cher fils.

L E F I L S.

Si le petit chevrier avoit eu quelque chose à donner , & qu'il m'eût vu pleurer de faim , il auroit fait tout comme moi.

E R A S T E.

Tu savois cependant que nous n'avions plus de pain chez nous.

L E F I L S.

Oui ; mais j'ai toujours eu beaucoup de plaisir à lui donner ce que j'en avois. D'ailleurs ne m'avez-vous pas souvent dit que Dieu récompense ceux qui font du bien aux autres ?

E R A S T E.

Viens , baise-moi , mon cher fils. O Dieu ! jusqu'à quand laisseras-tu dans la misere une pareille innocence ? (*Il essuie ses larmes.*)

L E F I L S.

Mais vous pleurez , mon pere ! O mon pere ! ne pleurez pas.

E R A S T E.

Je ne pleure pas , mon fils. Va-t-en maintenant vers la colline voir si ton frere ne revient pas des montagnes. Tu prendras garde en même temps si Simon revient de la ville.

L E F I L S.

J'y vais , mon pere.

S C E N E I I I.

E R A S T E *feul.*

LÉ triste état de ces innocens me fend le cœur. Je n'avois pas encore été privé de toute reflource comme je le fuis en ce jour. (*Il fe promene & paroît dans une profonde rêverie.*) O Dieu!.. la meilleure des femmes! ces enfans innocens!... O toi qui conduis ma deftinée , daigne m'affifter , grand Dieu ! ne permets pas que je murmure contre la fageffe de tes voies , & que je doute jamais de ta providence. Allons, rentroos dans la cabane ; mais tâchons auparavant de prendre un air tranquille. Je fens que la nature bienfaifante vient à mon fecours ; la fraîcheur de ces vents va m'aider à fécher mes larmes.



SCENE IV.

LUCINDE, ERASTE.

LUCINDE.

BONJOUR , mon cher ; (*Elle lui
serre la main.*) je te salue du fond
de mon cœur.

ERASTE , *l'embrassant.*

Je te bénis , ma chere. Comment
as-tu passé ton temps depuis que je t'ai
quittée ?

LUCINDE.

Ab ! dans le plus grand contentement.
J'ai été aussi joyeuse que je puis l'être
sans toi. Je n'ai cessé de chanter en
vaquant à mes occupations.

ERASTE.

Chere épouse , j'admire ta fermeté
dans l'infortune : je vois en toi une
vraie héroïne.

LUCINDE.

Mon bonheur est de te posséder , &
de

de posséder la vertu , qui soutient toujours notre courage. Je ne suis malheureuse que lorsque tu crois l'être toi-même.

E R A S T E.

Dieu ! quelle tendresse pour moi ! C'est cependant cette même tendresse , ma chere , qui t'a mise dans la malheureuse situation où tu es , & qui réduiroit une ame ordinaire au désespoir.

L U C I N D E.

O mon cher ami ! je te conjure parce qu'il y a de plus saint , ne trouble point sans cesse notre repos par de pareils reproches ; ils offensent trop ma tendresse. Je te proteste , & j'en prends le Ciel à témoin , que ma tranquillité n'est point feinte. Je suis heureuse en te possédant , & sans toi tout bonheur me seroit insupportable.

E R A S T E.

Il est donc bien vrai que malgré notre pauvreté extrême , malgré notre état désespéré , cet air de tranquillité que je vois en toi n'est point affecté pour me déguiser tes chagrins ? Il est donc

bien sûr qu'il vient du calme intérieur de ton ame ?

L U C I N D E.

Je n'ai de chagrin que lorsque je te vois toi-même dans l'inquiétude.

E R A S T E.

Ah quelle bonté !

L U C I N D E.

Souviens-toi qu'il y a , par milliers, des personnes plus malheureuses que nous. Faut-il qu'un mécontentement volontaire nous rende plus malheureux qu'elles ?

E R A S T E.

Il ne nous rendroit pas plus pauvres, ma chere ; (les oiseaux du ciel le sont moins que nous.) Hélas ! nous n'avons rien dans notre cabane qui puisse nous servir de nourriture. Je viens de courir d'une montagne à l'autre : j'espérois que ma chasse me donneroît quelque ressource ; mais je n'ai pas rencontré le moindre gibier. Affreuse indigence ! Je la supporterois cependant ; ton courage suffiroit pour ranimer le mien : mais quand mes regards tombeot sur nos

enfans ; quand je leur vois les larmes aux yeux , des larmes qu'ils s'efforcent de retenir de peur de nous affliger , ô Dieu ! comment la douleur la plus vive ne perceroit-elle pas mon cœur ?

L U C I N D E.

Mon ami , un malheur qui n'existe encore que dans l'imagination , ne doit pas abattre notre courage. Notre fils aîné est allé dans la forêt voisine pour y cueillir des fruits ; il ne reviendra pas sans en apporter. Nous pouvons d'ailleurs espérer beaucoup des soins de Simon , qui arrivera bientôt de la ville.

E R A S T E.

Je suis honteux , ma chère , de voir que la crainte a tant de pouvoir sur moi.

LUCINDE , *lui montrant une piece de broderie.*

Outre cela , voici un ouvrage que j'ai viens d'achever. Simon pourra le porter à la ville , & le vendre à cette marchande qui a toujours très-bien payé mes ouvrages. Ne perdons point patience.

ce , mon cher. Rappelle-toi le passé. Nous nous sommes souvent trouvés dans des circonstances desespérées , & le secours à été toujours plus près de nous que nous ne le croyions.

ERASTE.

La noblesse de ton ame met en toi un fonds inépuisable de consolation. Pour moi , je ne puis me mettre à l'abri des inquiétudes. Que deviendront enfin nos enfans ? Abandonnés de tout le monde , quelles voies pourrons-nous leur indiquer pour les conduire à une fortune honnête ?

LUCINDE.

Les voies de la vertu , mon cher ; elles sont infaillibles.

ERASTE.

Oui. Mais la vertu dans les souffrances présente cependant un triste spectacle : & qu'il est difficile de conserver sans atteinte la vertu dans le sein de son ame , lorsqu'on est assiégé au-dehors par toutes sortes de malheurs ! Ah ! tout le bonheur que je leur désire , c'est qu'ils puissent traîner leur vie sans être confondus avec la vile

populace. Hélas ! ils seront toujours fort au-dessous du rang auquel leur naissance les destinoit. Fasse le Ciel , ô mon pere ! fasse le Ciel que les soupirs que ta sévérité m'arrache , ne tourmentent jamais ton ame ; qu'ils ne se fassent pas même sentir à toi lorsque tes petits-fils un jour , sans être connus , demanderont à ta porte le pain des malheureux ! Ah Dieu !

L U C I N D E.

‘ Pourquoi accroître cette misère , dont l’avenir peut-être les garantira ? La providence a ouvert une infinité de voies qui menent à la fortune.

E R A S T E.

Oui , sans doute ; mais est-il possible de les suivre lorsqu’on est une fois plongé dans la plus affreuse misère ? Rappelle-toi ce qui nous est arrivé. A peine mon pere nous eut-il abandonnés , à peine le peu de bien que j’avois encore , consumé par nos besoins , nous eût laissés dans la pauvreté ; à peine nous nous vîmes sans ressource & sans espérance , que tout

222 *Erasle , Scene, 4.*

le monde fut contre nous. Que nous est-il resté ?

L U C I N D E.

Le seul parti de quitter le monde , de nous sauver dans la solitude , d'établir notre séjour dans une des plus belles contrées de la terre , & d'y remettre notre sort entre les mains de la Providence.

E R A S T E.

Fort bien , ma chère : mais ce n'est pas là le bonheur que je désire pour mes enfans. Quel bonheur , juste ciel ! que celui où l'on a besoin de toutes les forces de la raison pour ne pas succomber au désespoir !

L U C I N D E.

La situation où la Providence nous a placés , dans des vues sans doute très-sages , n'est pas si désespérée. Il est injuste de murmurer contre elle. Je viens de rendre visite à notre voisine. Son sort n'est-il pas beaucoup plus malheureux que le nôtre ? Chargée d'années , plus déshéritée de secours & plus pauvre que nous , tourmentée depuis long-temps

par une maladie cruelle , hélas ! toutes les sombres perspectives de sa vie ne sont qu'une pauvreté & qu'une douleur continues. Il est très-rare cependant que j'aie vu en elle des mouvemens d'impatience. Elle n'a d'espérance que dans la mort , qui peut-être ne terminera sa vie qu'après de longs tourmens. Nous deux qui avons eu le bonheur de recevoir une meilleure éducation , nous , dont l'esprit a été plus cultivé , nous nous rendrions plus malheureux qu'elle par foiblesse , & nous aurions la lâcheté de n'en pas supporter l'infortune !

ERASTE,

Non , cela ne sera pas , ma chere.

LUCINDE,

Non , mon cher époux , cela ne sera pas , non. Louons la sagesse de la providence. Elle fait tout , elle dirige tout pour la meilleure fin. Elle aime ses créatures , & ne veille pas avec moins de soin sur la plus petite que sur la plus grande. Elle conserve & l'oiseau qui chante dans nos buissons , & l'abeille qui bourdonne autour de nous , & le ver qui rempe à nos pieds. Et nous mur-

murerions contre les voies , parce que notre sort n'attire pas les regards de l'envie ! Reprends courage. Vois toute cette belle contrée qui nous sourit. Un beau ciel & une soirée magnifique se préparent à embellir les adieux du jour , de ce jour qui a avancé notre carrière , & qui nous a rapprochés du développement de notre sort.

E R A S T E.

Je te remercie mille fois , ma chere Lucinde. Quel bonheur pour moi , quel bonheur inexprimable de te posséder ! Tu as soutenu ma foible raison , tu as rendu la sérénité à mon esprit ; sérénité qui ne ressemble pas , hélas ! à un beau jour de printemps : c'est la sérénité plus triste d'une nuit tranquille que la lune éclaire de ses rayons. Tu calmes sans cesse cette pensée , cette accablante pensée , que mon pere m'a abandonné , qu'il m'a entièrement banni de son cœur... que lorsque tu rendras les derniers soupirs , ô mon pere ! un fils que tu as rélégué loin de toi , ne pourra pas baigner de ses larmes le lit où reposera ton corps mourant , qu'il ne pourra pas entendre de tes levres ta dernière bé-

bédiction. Daigne , dans ces momens ,
te souvenir de moi , & n'oublie pas
de bénir un infortuné qui a encouru
tes disgraces , & à qui tu donnas la
vie.

L U C I N D E.

O le meilleur des époux ! ta raison
auroit dissipé elle-même ces sombres
pensées : je n'ai fait que mettre devant
tes yeux des motifs de consolation que
tu aurois trouvés toi-même mieux que
moi dans un autre moment. Quant au
souhait que tu fais à l'égard de ton
pere , ah ! fasse le Ciel qu'il soit accom-
pli ! Grand Dieu ! je . . .

E R A S T E.

Je t'en conjure , ma chere , n'acheve
pas. Ne te fais point de reproche à ce
sujet. Si je pouvois les écouter , je se-
rois indigne du plus grand des bonheurs ,
du bonheur de te posséder.

L U C I N D E.

Non , Erasle , je n'offenserai pas
ton amour ; mais je dois te faire part
de mes espérances. Quoi ! si ton pere
étoit reconcilié avec toi , s'il étoit in-

quiet en ce moment du sort de ce fils
qu'il a

E R A S T E.

Ah ! oui. Heureuse pensée , qui autrefois a souvent répandu la joie sur les momens les plus tristes de ma vie , qui m'a souvent donné des jours heureux , lorsque j'attendois , mais toujours en vain , quelque réponse à nos lettres touchantes , à ces lettres qui , si elles fussent tombées entre les mains d'un inconnu , de l'homme du monde le plus indifférent , lui eussent arraché des larmes de pitié ! Et mon pere pourroit

L U C I N D E.

Ce seroit la plus grande des injustices envers un pere qui t'a tendrement aimé , si nous

E R A S T E.

Oui , la plus grande des injustices. Quoi ! seroit-il possible , ô mon pere ! que tu me haïsses toujours , toi qui m'aimois autrefois si tendrement , qui remarquois avec une joie démesurée le développement de mes foibles talens ?

Quoi ! tu me hairois toujours ! Dans les momens amers où le fouvernir de ta colere me fait verfer des pleurs , ma confcience , ne me fait aucun reproche. O ciel ! fi je trouvois en moi la moindre faute , ta colere feroit pour moi un poids infupportable. Tu me rendras , oui , tu me rendras ta tendrefle. Peut-être pleures-tu déjà un fils à qui tu as refusé tout fecours , & que tu as abandonné à fa cruelle deftinée. Agréable penfée ! douce efpérance , que tu es raviffante ! Allons , que je lui écrive encore ; que je lui marque tout ce que notre fittuation , tout ce que notre amour pourra m'infpirer de plus attendriffant. Rentrons dans la cabane ; je vais écrire dans le moment. Viens , ma chere , j'aurai befoin de ton fecours.

L U C I N D E.

Viens , mon bien-aimé.

(*Ils rentrent en fe tenant par la main.*)



S C E N E V.

S I M O N *seul.*

SONT-ILS partis? . . . Pourvu du-moins qu'ils ne me voient pas f-tôt. Ah! c'est une mauvaise marque, de craindre de les voir. (*Mettant la main sur son cœur.*) D'où vient mon cœur est-il si agité? Pourquoi bat-il avec tant de violence? Quel est ce pesant fardeau que je sens sur ma conscience? Non, non : cesse de me poursuivre, idée chagrine : ne me reproche point une action que j'ai faite dans la meilleure intention du monde. Courage Simon ! Ton cœur trop sensible est dans les alarmes , parce que tu as osé exécuter ce qui eût été un trait de scélérat dans toute autre circonstance. Rassure-toi ; ce n'est point un mal ; l'intention & la nécessité t'excusent. Non , sur ton ame , tu n'as point fait de mal. Mais je crains que quelqu'un ne vienne avant que j'aie composé mon visage. (*Il tire une bourse , pleine d'argent.*)

Voici une bonne somme ; il y aura de quoi vivre pendant bien du temps. Mais voler ! voler sur le grand chemin ! Allons , ma conscience , calme-toi ; c'est pour la première & pour la dernière fois. J'aime mieux la disette la plus affreuse , & vivre en paix avec toi , que l'abondance avec ton inimitié. Ce n'est que pour nous soulager dans les besoins extrêmes où nous étions , que j'ai été demander à ce voyageur , par force à la vérité , une petite partie de son superflu. Et même il ne s'en passera que jusqu'à ce qu'il soit de retour chez lui ; là il trouvera dans ses coffres de quoi se dédommager amplement de cette petite perte.

Non , par Dieu , il n'est pas juste que tant de faquins jouissent de la plus grande aisance , tandis que mon vertueux maître , Lucinde son épouse , leurs enfans & moi mourons de faim dans ce désert. Le sang me bout lorsque je vois ces orgueilleux , ces infâmes débauchés ne tenir pas plus compte des pauvres & des malheureux que des bêtes , se promener de plaisir en plaisir , & dissiper criminellement des biens qui n'ont été acquis la plupart

que par la misère d'autrui. Que le pauvre cependant meure de faim , que le malheureux périsse , & répande des larmes de sang en voyant ces monstres dévorer impunément les biens de la terre , peu leur importe. Oh ! non : il est juste que les pauvres en aient leur part ; & je ne me repens point de ce que j'ai fait. Je.... Ciel ! j'entends du bruit quelqu'un vient.... Non. Je tremble comme si l'on venoit de me retirer du fond de la rivière. Vieux sot que je suis ! Allons , je vais me déguiser comme il faut ; & pour ne pas être embarrassé , examinons ce que je dois dire. Je n'oserois jamais dire la vérité à mon maître. Tais-toi , ma conscience. Voyez comme un mal en amène un autre ! Allons il en faudra venir là , ma foi ! il faudra mentir. Je dirai.... Hé bien , quoi ? Le maladroït ! Ah ! je suis dans une situation délicate..... Je dirai.... que j'ai.... Eh non , idiot ! Voyez la belle finesse ! Dès le premier instant on sauroit tout... Oui , oui , voici qui ira bien. J'ai rencontré dans la ville un homme très-bien mis , qui m'a reconnu ; pour moi je ne le connois pas. Il m'a de-

mandé si j'étois encore au service d'Eraste ; & m'a dit que.... qu'il étoit pénétré de compassion , que.... Ha ha ! mais quelqu'un vient. Ce sont nos deux enfans. Voyez si l'on peut être un seul instant tranquille ! Allons , allons , je jouerai mon rôle à merveille.

S C E N E V I.

LES DEUX FILS D'ERASTE,
S I M O N.

P R E M I E R F I L S.

S O Y E Z le bien-venu , Simon.

S E C O N D F I L S.

Ha ha , Simon ! vous voici de retour ? Bonsoir.

(*Simon est tout rêveur.*)

P R E M I E R F I L S.

Vous ne me paraissez pas de bonne humeur , Simon.

S I M O N.

Oui, il y a quelque chose dans ma folle de tête.

S E C O N D F I L S.

Vous êtes revenu bien tard de la ville.

S I M O N.

C'est que j'y avois beaucoup affaire.

P R E M I E R F I L S.

En avez-vous apporté quelque chose?

S I M O N.

Oh ! fans doute. Nous fommes à préfent dans l'abondance.

S E C O N D F I L S.

Ah, mon cher Simon !

P R E M I E R F I L S.

Pour moi, j'ai été cbercher des fruits dans la forêt, & j'en ai rapporté plein mon panier.

S I M O N.

C'est fort bien : vous êtes un aimable garçon. Rien ne nous manquera donc ce foir.

· S E C O N D F I L S .

Je voudrois bien être aussi grand que mon frere , afin de travailler aussi , & de contribuer à notre subsistance.

P R E M I E R F I L S .

· Le temps en viendra , mon cher frere.

S E C O N D F I L S .

Ah , mon frere ! que je t'embrasse !
(*Ils s'embrassent.*) Tu ne saurois croire combien je t'aime. Notre pere & notre mere seront si aises ! Nous n'avions rien à manger , & maintenant nous en aurons de reste. Comme ma chere mere a pleuré aujourd'hui en travaillant à son ouvrage ! J'é suis entré dans la chambre ou elle étoit assise devant son métier ; elle ne me voyoit pas. Elle n'a fait que pleurer , travailler , & prier Dieu ; & je n'ai pas pu m'empêcher de pleurer aussi. Elle m'a entendu , & a promptement essuyé ses larmes , comme si elle n'avoit pas voulu que je la visse pleurer. J'ai bien vu cependant qu'elle pleuroit. Simon , dites-nous , pourquoi pleurent-ils si souvent l'un & l'autre ? Cela me donne toujours une grande inquiétude.

P R E M I E R F I L S.

Et à moi auffi. Dites-nous-en la raifon , fi vous la favez.

S I M O N.

Hem, mes enfans ! je penfe qu'ils pleurent parce que nous fommes fi pauvres.

P R E M I E R F I L S.

Pauvres ! nous ?

S E C O N D F I L S

Nos voifins qui habitent fur la montagne , font pauvres ; mais nous , nous ne le fommes pas.

P R E M I E R F I L S.

Oui , nous le fommes quelquefois. Nous l'étions ce matin ; mais maintenant nous ne le fommes plus ; nous avons bonne provision. Et même eft-ce que nous ne fommes pas riches actuellement ?

S I M O N.

Ha ha ha ! les bons enfans !

P R E M I E R F I L S.

Vous riez , Simon ! Mais n'est-on pas riche quand on a de quoi fubfifter ?

Nous avons maintenant notre nécessaire pour plus de trois jours.

S I M O N.

Les bons enfans que vous êtes !

P R E M I E R F I L S.

Mais , Simon , si nous sommes pauvres , qu'ont donc ceux qui sont riches ?

S I M O N.

• Ils ont tout en abondance.

P R E M I E R F I L S

Et qu'en ont-ils affaire ? N'est-ce pas avoir en abondance , lorsqu'on a plus qu'on n'a besoin d'avoir.

S I M O N.

Oui ; & malgré cela , ils sont rarement contents.

S E C O N D F I L S.

Qu'ils sont singuliers ces gens-là !

P R E M I E R F I L S.

Est-ce qu'ils ne donnent pas leur superflu à ceux qui n'ont rien ?

• S I M O N.

• Au contraire , ils prennent souvent

au pauvre le peu qu'il a , pour augmenter encore leurs richesses.

S E C O N D F I L S.

Oh , Simon ! tu vois que nous sommes des enfans , & tu badines avec nous. Qu'en dis-tu , mon frere ? Crois-tu qu'il y ait de pareilles gens ?

P R E M I E R F I L S.

J'ai bien de la peine à le croire. Simon , je vous en prie , ne vous moquez pas de nous. Il ne faut pas mentir.

S I M O N.

Ce que je vous ai dit n'est que trop vrai. La ville est remplie de gens de cette espece.

P R E M I E R F I L S.

Mais si j'avois du superflu , je le donneroïs à nos voisins , & nos pere & mere feroient de même.

S E C O N D F I L S.

Sans doute & moi auffi.

P R E M I E R F I L S.

Je ne connois pas de plus grand plaisir. Je pleure de joie lorsque je vois

un pauvre qui nous remercie & nous bénit de si bon cœur parce que nous lui avons donné quelque chose dont nous nous passons sans peine.

S E C O N D F I L S.

Oui , mon frere ; & moi aussi. Cela me fait plus de plaisir que si j'avois le plus bel oiseau du monde.

P R E M I E R F I L S.

Simon , dites-nous donc pourquoi mon pere & ma mere pleurent de n'être pas riches ? C'est une chose que je ne puis croire.

S I M O N.

Apparemment c'est parce qu'ils auroient du superflu s'ils étoient riches , & qu'ils pourroient par ce moyen se procurer plus souvent le plaisir de soulager les pauvres.

P R E M I E R F I L S.

Ah ! sans doute , Simon , vous l'avez deviné ; & je crois que je pleurerai aussi , à l'avenir , de ce que nous ne sommes pas riches. Mais viens , mon frere , rentrons chez nous ; & vous aussi , Simon , venez avec nous.

S C E N E V I I.

S I M O N , *seul.*

ME voilà seul enfin. Oui les voilà rentrés. Commençons par effuyer cette sueur accablante : nous rentrerons ensuite, &.... Mais que vais-je leur dire ? L'inquiétude, je crois, me l'a fait oublier. Allons, vieux idiot, ne tremble pas. Ferme, & ne baisse pas tant les yeux. Que tu fais mal jouer le rôle de trompeur ! Je vois bien que je suis trop vieux pour apprendre un nouveau métier, & sur-tout un métier qui est si fort opposé à ma nature. S'il pouvoit me réussir pour cette seule fois ! Je dois parler de ce monsieur que je n'ai jamais vu dans la ville. Bon ! Ah ciel ! voilà mon maître qui vient. Allons, bonne contenance,

S C E N E V I I I :

E R A S T E , S I M O N .

E R A S T E .

SOIS le bien-venu , mon bon ami.
N'es-tu pas fatigué ? Il y a bien loin
de la ville ici : tu dois avoir besoin de
te reposer.

S I M O N .

Fatigué ? Non , je ne le suis point.
Voici plusieurs choses nécessaires que
j'ai apportées de la ville.

E R A S T E .

Va les quitter dans la cabane , &
reviens ici prendre le frais. Notre
souper sera bientôt prêt. (*Simon sort,
Erasle le suivant des yeux.*) L'hon-
nête homme ! Quel plaisir pour moi
si je pouvois un jour récompenser ses
services ! A la vérité je nourris en ce
moment dans mon cœur la plus douce
des espérances. J'acheverai aujourd'hui

même la lettre que j'ai commencé d'écrire à mon pere. Fafle le Ciel que je n'efpere pas envain ! Quels doutes terribles ! Mais quel raviffement , ô Dieu ! quelle joie célefte , fi mon pere reconcilié avec moi , a la bonté de me répondre ! Cette douce efperance me fait verfer des larmes. Pourrois-jè fupporter la joie de cet heureux événement ? Comme mes pleurs arroferont les caracteres bénis que fa main aura tracés !... Quelle terreur , quel defefpoir , s'il eft toujours inexorable ! O Dieu ! écoute , écoute mes humbles prieres. Ne m'éprouve point par un malheur qui eft fi fort au-deffus de ma foibleffe : ne fouffre point que mon pere defcende dans le tombeau fans que je fois rétabli dans fes bonnes graces. Mais fi j'envoyois vers lui Simon avec mon fils ainé ! Le voyage eft long , à la vérité. Cependant fi cet aimable enfant remetroit de fa main innocente cette lettre à mon pere ? fi , en embraffant les genoux du vieillard , il lui demandoit avec inftance fa bénédiction pour lui-même & pour moi ?... Oui , je ne puis rien faire de mieux. On fait mille beaux projets dans l'infortune , qui ne fervent

servent le plus souvent qu'à nous rendre notre malheur mille fois plus sensible. Et comment subsisteroient-ils pendant ce long voyage? (*Il va & revient d'un air rêveur. Simon reparoit, & se tient à l'écart, comme un homme qui craint d'être vu. Erasme l'aperçoit à la fin.*) Te voilà revenu, Simon? O mon unique ami! si je pouvois un jour récompenser ta fidélité!

S I M O N.

Votre bonté me récompense toujours libéralement du peu que je fais.

E R A S T E.

Non, cher Simon, je ne ferai jamais en état de reconnoître ton amitié. Lorsque mon pere, lorsqu'ensuite tout le monde m'eut abandonné, tu fus le seul de mes anciens domestiques qui t'attachas à moi. Hélas! tu n'avois rien à espérer à mon service; j'étois moi-même sans espérance: tu m'as cependant suivi dans mon exil, tu as souffert avec moi la faim & l'indigence, & tu as négligé de faire ta fortune ailleurs.

S I M O N.

O mon maître! comme vous avez

Tome II.

O

242 *Erasme , Scène 8.*

L'art de relever le peu que j'ai fait ! Vous ne me persuaderez jamais que je vous aie rendu de grands services.... Voici...

E R A S T E.

Quoi , mon ami ?

S I M O N.

Prenez toujours , prenez.

E R A S T E.

Qu'est-ce donc ?

S I M O N.

De l'argent..... que j'ai apporté de la ville.

E R A S T E.

Comment ! tant d'argent ! Mais d'où vient ta main tremble-t-elle ?

S I M O N.

Ma main ?.... elle tremble ? Je pense..... que c'est de joie.

E R A S T E.

Tu balbuties , Simon ! qu'est-ce donc ?

S I M O N.

C'est de l'argent , Monsieur , c'est de l'argent. Nous en avons si grand besoin !

& cependant vous ne vous réjouissez pas.

E R A S T E.

A voir ta contenance timide , je ne fais si je dois me réjouir. Pour l'amour du Ciel , mon ami , tire-moi de cette incertitude. Qui t'as remis cet argent ?

S I M O N.

Mais.... on m'a défendu de vous le dire.

E R A S T E.

Hé bien , mon ami , ne m'alarme point. Tiens , tu n'as qu'à le reprendre. Je ne saurois l'accepter si je ne fais comment il est venu dans tes mains.

S I M O N.

Et moi.... je ne le reprendrai pas. Que signifient donc toutes vos façons ?

E R A S T E.

Allons , mon ami , parle.

S I M O N.

Je.... en sortant de la ville.... je l'ai trouvé tout au bas de la montagne.

ERASTE.

Courage , bon vieillard ; allons , mens. Tu ne vois pas que tes propres paroles te trahissent ?

SIMON.

Je crois que vous savez lire dans mon cœur.

ERASTE.

Non , je ne le fais point. Mais lorsque tu veux déguiser la vérité , tu t'y prends si mal !... D'ailleurs tu te contredis toi-même.

SIMON.

Hé bien , je ne l'ai pas trouvé ; la chose est comme je vous ai dit.

ERASTE.

Comme tu as dit ?

SIMON.

Oui ; quelqu'un me l'a donné lorsque j'étois dans la ville.

ERASTE.

Ah Simon ! étoit-ce un de mes amis ?

S I M O N.

Il falloit bien qu'il le fût. Il étoit si honnête ! Il m'a demandé si j'étois toujours à votre service.

E R A S T E.

Allons, acheve.

S I M O N.

Je lui ai répondu qu'oui, & il m'a donné l'argent pour vous le remettre.

E R A S T E.

Tu n'as donc pas connu cet honnête homme ?

S I M O N.

Non ; je vous l'ai déjà dit, je ne me souviens pas de l'avoir vu. (*A part*) Ah ! si cet entretien pouvoit finir !

E R A S T E.

Oh oui, je crois aussi que tu ne l'avois jamais vu. Mon ami, tu veux donc me tromper aujourd'hui pour la première fois ?

S I M O N.

Mais je vous ai dit vrai.... & je vous demande pardon : trouvez bon

246 *Erafte , Scene 8.*

que j'aïlle au jardin ; j'y ai affaire.
(*Il s'en va.*)

E R A S T E.

Voilà qui eft fingulier. Il y a la-
dedans un myftere que je ne puis com-
prendre. C'eft un homme plein de pro-
bité ; mais qu'il eft inquiet ! Sa der-
niere hiftoire me paroît auffi fauffe que
la premiere. Comme il trembloit ! Je
ferois peut-être bien de le fuivre dans
le jardin. Je ne ferois être tranquille ,
fi je ne vois plus clair dans cette affaire.
(*Il veut s'en aller.*)

S I M O N.

(*Il revient lentement , & s'arrête les
yeux baiffés.*)

Pardonnez-moi , monfieur.... Je ne
puis fupporter d'avoir voulu vous
tromper : cela me tourmenteroit toute
ma vie. Je vais dire tout , afin que
vous jugiez fi ce que j'ai fait eft auffi
mal que ma confcience voudroit me
le faire croire. Je.....

E R A S T E.

Je t'en conjure , pour l'amour de
Dieu ; parle.

S I M O N.

Je l'ai..... pris à un voyageur.

E R A S T E.

Pris ! comment ! pris ?

S I M O N.

Vous allez tout savoir.... Etant sorti des portes de la ville , j'ai monté à travers ces buissons qui conduisent à notre désert. Arrivé sur la hauteur , je me suis assis pour me reposer. Fixant de là mes regards sur la ville , qui paroissoit dans le lointain , je considérois les superbes palais de ces dissipateurs qui semblent avoir pour eux seuls la fortune à leurs gages , qui laissent morfondre à leur porte les malheureux sans les secourir , & qui se plongent , en dissipant leurs richesses , dans les plus sales voluptés. J'enrageois de voir que leur avidité s'empare en tous lieux de ce qu'il y a de meilleur , & qu'un seigneur , un bonnête homme comme vous , le meilleur des maris , & la femme la plus vertueuse qui soit sur la surface de la terre , soient sans secours , sans appui , abandonnés du

monde entier. J'entrois en fureur en penfant à notre cruelle fîtuacion. Comment ! me difois-je à moi-même , nous n'avons pas un morceau de pain dans notre cabane , tandis qu'une foule d'infenfés qui méritent à peine d'avoir de l'eau , dépensent plus en un jour pour des folies , qu'un honnête homme ne dépenseroit en un an pour fa fubfiftance ; tandis qu'un joueur perd de fang froid fur une carte plus d'argent qu'un homme industriel n'en gagneroit par fon travail dans une année ; & jure comme un poffédé , fi un malheureux perclus de fes membres lui demande un liard ; tandis que des infâmes donnent plus d'argent pour féduire une fille d'honneur , qu'il n'en faudroit à un homme de probité pour élever toute fa nombreufe famille. Eft-il jufté que l'on partage ainfi les biens de la fortune ? Ne font-ils pas faits pour tous les hommes ? Eft-il permis qu'un feul abuse de ce qui fuffiroit pour des milliers ? C'est ce que je penfois. Cependant j'ai repris mon fardeau , & je me fuis remis en chemin , me livrant au dépit le plus amer. J'ai vu un cavalier magnifiquement vêtu , qui s'avançoit

vers moi par un sentier détourné. Comment ! ai-je dit , quel mal y auroit-il que cet homme-ci partageât sa bourse avec moi ; O ciel ! non , cela ne peut pas être injuste. Le chagrin me rendoit hardi , & la conscience m'intimidoit. Allons , qu'il me donne la moitié de son argent ; oui , morbleu ! il faut qu'il me la donne : elle suffira pour nous faire subsister long-temps. Je ne veux point l'abondance ; mais est-il juste que nous périssions de faim ? Je m'abandonnois à ces pensées , lorsque je me suis trouvé vis-à-vis du cavalier. Je jette mon fardeau dans les buissons. J'étois comme entraîné malgré moi. Jamais mon cœur n'a battu avec tant de violence. Arrête , lui ai-je dit en bégayant. Je tenois d'une main la bride de son cheval , & de l'autre mon couteau de chasse. Donne-moi tout-à-l'heure la moitié de l'argent que tu as sur toi ; & garde-toi de crier ; car j'appellerois mes camarades , qui ne sont pas loin , & tu n'en serois pas quitte à si bon marché. Le cavalier avoit encore moins de courage que moi ; sans quoi il se seroit bien apperçu que j'étois couvert de sueur , & que je ne tenois la bride

qu'en tremblant. Il m'a livré cette bourse. J'ai été me cacher , pâle comme un mort , au milieu des buissons. Il me sembloit que je sortois d'un rêve. Enfin , de quelque côté que je considère cette affaire , je ne crois point avoir mérité la corde.

E R A S T E.

O ciel ! un honnête homme ! Simon, comment as-tu donc pu te résoudre à une pareille démarche ?

S I M O N.

Ah ! je voudrois que l'argent se fût fondu dans mes mains. . . . Mais non. Faites-y attention ; toutes les circonstances parlent en ma faveur.

E R A S T E.

Non , Simon ; il n'est pas de circonstances qui puissent excuser un crime réfléchi.

S I M O N.

Mais je n'ai pas cru commettre un crime.

E R A S T E.

Je serai inquiet jusqu'à ce que cet argent ait retrouvé son légitime possesseur.

S I M O N.

Mais comment le trouver ? Maudite argent ! si vous saviez , il me l'a donné avec l'air d'un homme qui peut s'en priver sans peine. En effet , c'est sans doute une bagatelle pour lui : la somme ne vous paroît si considérable que parce qu'il y a long-temps que vous n'avez vu tant d'argent à-la-fois.

E R A S T E.

Mais est-on en droit d'enlever à qui que ce soit la moindre partie de ce qu'il possède ? Jamais. Va , Simon , cours sur la hauteur voisine , d'où l'on découvre le grand chemin ; tu pourras encore retrouver ce voyageur.

S I M O N.

Vous voudriez donc...

E R A S T E.

Hé bien , quoi ?

S I M O N.

Que j'allasse lui rendre son argent ; moi , moi-même !

E R A S T E.

Tiens , je te le remets ; vois ce que tu dois faire.

S I M O N.

Allons , je m'en vais monter promptement sur la hauteur , & je ferai de mon mieux pour le découvrir. Ecoutez. N'entends-je pas le bruit d'un cheval ? Qui pourroit-ce être ? Ah ! si j'étois découvert ! Ne vient-on pas m'enlever pour me pendre peut-être ? Mais pourquoi aller au-devant de tout ce qui peut m'arriver de pire ? Voici quelqu'un qui arrive. Au diable ! . . . C'est mon voyageur.

S C E N E . I X.

CLÉON, ERASTE, SIMON.

C L É O N *en bottes.*

MONSIEUR , je me suis égaré dans la forêt voisine , & j'ai perdu mon domestique , qui m'avoit quitté pour chercher

cher le chemin. Pardonnez-moi , je vous prie , fi je viens vers vous
(*Apperveant Simon.*) Ah ciel ! je fuis perdu.

S I M O N.

C'est lui , ma foi ! (*Il fe retire doucement au fond du théâtre.*)

E R A S T E.

D'où vient me paroîſſez-vous fi troublé , monſieur ?

C L É O N.

Je vous ſupplie , monſieur , de vouloir bien m'épargner. Monſieur que voilà a eu la bonté de me demander ſeulement la moitié de ce que j'avois. Je lui ai donné beaucoup davantage ſans compter : il ne me reſte précifément que ce qui m'eſt néceſſaire pour continuer mon voyage.

E R A S T E.

Pardon , mille fois. Non , monſieur , vous n'êtes point tombé ici entre les mains d'une troupe de voleurs. Nous ſommes des infortunés qui avons quitté le monde pour nous retirer dans ce défert. Pardonnez-nous la frayeur que

254 *Erasle , Scene 9.*

nous vous avons causée. On va vous rendre tout ce qui vous a été pris. Simon ?

S I M O N , s'approchant tout effrayé.

Monsieur , vous me voyez tout confus devant vous. Permettez-moi de vous restituer cet argent que je vous ai enlevé tantôt , poussé par un malheureux moment & par le désespoir. J'allois dans l'instant même courir après vous pour vous le rendre. Notre pauvreté extrême , & la cruelle situation où se trouvent mon digne maître & la vertueuse famille , m'ont fait commettre une action dont je n'eusse jamais été capable dans d'autres circonstances. Dieu veuille me le pardonner ! Tenez , monsieur , reprenez , reprenez promptement ce fardeau qui m'auroit tourmenté toute ma vie. (*Pendant que Simon parle , Erasle considere l'étranger avec beaucoup d'attention.*)

C L É O N à Erasle.

Pardonnez-moi , monsieur , l'injustice que je vous ai faite. Je vous plains. Je vous prie de garder ce peu d'argent : je ne le reprendrai point. Je voudrois avoir avec moi une plus grande somme ,

& vous procurer un secours plus considérable ; mais on ne se surcharge point en voyage.

ERASTE.

Vous nous pardonnerez , s'il vous plaît , monsieur : nous n'accepterons pas cette somme. Ce seroit une injustice à nous de vous priver d'un argent qui vous est nécessaire pour vous procurer les commodités du voyage. (*A part.*) Dans quels doutes , grand Dieu ! me jettent cet air & ces traits !

CLÉON.

Comment ! vous ne me permettrez pas de vous rendre le moindre des services ? Il me reste encore assez d'argent pour achever commodément mon voyage , & je vais donner la somme à cet homme , qui me paroît être votre domestique.

SIMON.

Pour moi, je n'y ferai point de façons. Je l'accepte , monsieur , & je vous en rends mille actions de^sgraces.

ERASTE.

Je vous fais donc mes remercimens ,

monfieur. O Dieu ! je n'étois pas autrefois dans cette fîtuacion. Je n'ai pas toujours été privé du plaifir , du plaifir fi doux de faire du bien aux autres. Pardonnez , Monfieur , pardonnez mes larmes.

C L É O N.

Mon ami , (permettez-moi de vous appeller de ce nom) vos manieres nobles me difent que vous n'êtes pas un homme du peuple. Vous avez fans doute effuyé des malheurs ?

E R A S T E.

Ah monfieur ! il ne nous eft refté que la vertu , & une confcience fans reproche.

C L É O N.

Que votre fort eft digne d'envie , mon ami ! Je fuis abondamment partagé des biens de la fortune ; mais que je donneroîs volontiers tout ce que j'ai , pour le repos de ma confcience ! J'ai fait une injuftice dont le fouvernir me tourmente fans cefle. Semblable à un fpectre épouvantable , le remords s'attache à tous mes pas ; & il me paroît , hélas ! que je n'aurai pas le bonheur de réparer

ma faute. Oui , monsieur , mêlez vos larmes aux miennes ; je mérite votre pitié. Qu'ils seront terribles , grand Dieu ! qu'ils seront affreux les jours , que ma vieillesse me réserve encore , à moins que je ne retrouve les victimes de mon injustice ! Vous êtes encore jeune ; conservez , conservez , soigneusement pour vos vieux jours le noble trésor d'une conscience pure. Quel malheur , grand Dieu ! que l'on est à plaindre , lorsque les tourmens de la conscience déchirent la soirée de notre vie , & poursuivent notre vieillesse jusque dans le tombeau ! Malgré l'affoiblissement de l'âge , je supporte depuis long-temps les plus grandes fatigues des voyages pour trouver les vestiges de ceux que ma faute a peut-être réduits à la plus grande misère , dont l'indigence , hélas ! a peut-être déjà fini la malheureuse vie. Apprends-moi , grand Dieu ! quelle est la terre qui couvre leur poussière , quel est le ciel , quel est le climat qui laisse tomber la pluie & la rosée sur leur cendre paisible , afin que je coure , que je vole sur leur tombeau. Je déposerai là ces cheveux que l'âge a blanchis ; j'y

258 *Erasle , Scene 9.*

passerois dans les larmes le reste de mes jours , & j'y attendrai la mort , que j'appelle depuis tant de temps. Malheureux pere que je suis ! Vous pleurez , mon ami ! que je suis sensible à votre pitié ! je la mérite , oui , Dieu fait si je la mérite !

E R A S T E à part.

Que le malheur nous rend avides d'espérance ! & où ne croit-on pas la retrouver ? O ciel ! non , cela ne peut pas être ; non (*A Cléon.*) Oui , monsieur , votre sort m'afflige. Vous êtes un pere malheureux , & vous voyez en moi

SCENE DERNIERE.

LUCINDE , les Acteurs précédens.

LUCINDE.

COMMENT , mon ami ! tu laisses ici au serain ce respectable vieillard , qui est sans doute fatigué de son voyage ! Voudriez-vous , monsieur , vous donner

Erasle , Scene dernière. 259

la peine d'entrer dans notre cabane ?
Vous pourrez vous y reposer , & profiter
des petites commodités que notre pauvreté nous permet de vous offrir.

C L É O N.

Avec plaisir , madame , puisque vous
le permettez. Je sens que je trouverai
en vous la plus agréable compagnie du
monde.

S I M O N.

Ah monsieur ! que vois-je ? Grand
Dieu ! ne me trompé-je point ? O ciel !
que trouvé-je là parmi cet argent ?

E R A S T E.

Hé bien , qu'est-ce ?

S I M O N , à Cléon.

Est-ce vous-même , monsieur ? Est-ce
votre nom que je trouve sur ce billet ?
(Il lui met le billet entre les mains.)

C L É O N.

Oui , c'est moi.

S I M O N.

O Dieu ! Embrassez-vous donc.
Oh ! les larmes m'en viennent aux

P 4

260 *Erasle , Scene dernière.*

yeux ; j'en pleure de joie. Embrassez-vous donc. Voici votre pere , monsieur. Et vous , monsieur , voilà Erasle votre fils , voilà Lucinde. . . .

E R A S T E.

O Dieu ! mon pere ! (*Il se jette avec Lucinde aux genoux de Cléon.*)

C L É O N.

Mes enfans ! O Dieu ! la joie m'ôte la parole. Mon fils ! ma fille ! c'est donc vous que je vois ? c'est vous que l'indigence a ainsi défigurés ? O ciel ! que de maux mon injustice vous a fait souffrir ! Mais oui , tu es mon fils : ce sont là tes traits , que de trop longs chagrins , hélas ! ont altérés. Grand Dieu ! par quelle voie merveilleuse & inopinée tu me conduis au bonheur !

E R A S T E.

Ah mon Pere ! mon cher pere !

L U C I N D E.

Et moi , oserai-je vous nommer de ce nom ? Permettez-vous à votre fille de mouiller cette main avec les larmes de la joie ? O mon pere !

SIMON , *amenant de la cabane les deux enfans.*

Et vous auffi , mes enfans , mettez-vous à genoux devant votre pere. Le Ciel en un instant met le comble à notre bonheur. En vérité je ne me sens pas de joie.

C L É O N.

Levez-vous , mes enfans. Soutiens-moi , mon fils : mon raviffement eft au-deffus de mes forces. Embrassez-moi , embrassez-moi tous. Ce font ici tes enfans ? Lucinde , ma fille ; Erafte , mon cher fils , recevez ma bénédiction. O Dieu , maître fuprême du ciel ! tu as fini mes tourmens. Il y a trois ans qu'un remords perfécuteur qui s'eft éveillé en moi , me fait fouffrir des tourmens inexprimables ; il y a trois ans qu'une maladie douloureuse m'a conduit aux bords du tombeau ; & l'injuftice que je t'ai faite rempliffoit d'horreur les approches de la mort. J'arrofois mon lit de mes larmes ; le défefpoir m'ettoit fans cefle ton nom dans ma bouche. Grand Dieu ! m'écriois-je , rends-moi la fanté & la vie ! Ne m'en-

152 *Erafte , Scene derniere.*

leve pas au milieu du chagrin qui me dévore ! Fais que je retrouve ce cher fils , que je pleure mon injustice dans ses bras , qu'une heureufe réconciliation tranquillife ma confcience , & que j'expire enfuite fur fon fein ! Il y a long-temps que je te cherche , ô mon fils ! & que je te cherche inutilement. Béni foit le moment qui te rend à moi ! Quel bonheur , quelles délices pour le refte de mes jours ! Pardonnez-moi , mes enfans , padonnez - moi mon injufte févérité. J'en ai affez long-temps porté la peine.

E R A S T E.

Mon pere !

L U C I N D E.

Ne vous faites point de reproches , j'ofe vous en fupplier. Ayez la bonté d'entrer dans la cabane : nous avons tous befoin de repos pour remettre nos efprits.

Fin d'Erafte.

LA NUIT.

NUIT silencieuse , avec quel charme tu viens me surprendre au pied de cette roche revêtue de mousse ! J'ai vu encore Phébus , au moment qu'il se perdoit derrière les degrés de ces montagnes. Il jeta un dernier sourire à travers le brouillard léger qui , semblable à une gaze d'or , étoit étendu sur les vignobles , les bocages & les prairies. Toute la nature , enflammée par la douce réverbération du pourpre qui brilloit sur les bandes des nuages , célébroit son départ. Les oiseaux lui faisoient entendre leur dernière chanson , & cherchoient avec leurs compagnes la sûreté dans leurs nids. Le berger , accompagné de son ombre qui s'allongeoit , jouoit , en s'en retournant à sa cabane , son air du soir sur son chalumeau , lorsque , retiré à l'écart , je m'endormis doucement.

Seroit-ce toi , Philomèle , qui par tes tendres accens m'aurois éveillé ? Seroit-ce un faune aux aguets ? Ou est-ce une nymphe timide qui traverse les bosquets touffus ?

O que tout ce qui m'environne est beau ! Que cette contrée sommeille paisiblement ! Quelle douce ivresse se répand dans mon cœur palpitant !

D'un air timide mes yeux parcourent la sombre forêt , & se reposent sur des espaces éclairés , qu'en perçant la voûte épaisse des feuilles tremblantes , la lune forme ici sur ce tronc couvert de mousse , là sur ce gazon agité , ailleurs sur les rameaux tremblotans étendus dans l'obscurité. Souvent , frappés par les formes bizarres des tiges tortueuses , ou des branches qui frémissent dans l'obscurité , ou des noires ombres de la nuit , mes regards reculent d'effroi : souvent aussi ils se promènent sur les flots , qui bondissent comme des lumières sur le noir ruisseau dont les ondes se précipitent à mes côtés. Car Phébé assise sur son char , tantôt trainé par des biches légères , tantôt par des dragons au corps grêle & circulaire , plane sur le sommet resplendissant des arbres.

Quel parfum suave vous exhalez ,
tendres fleurs , & toi , aimable violette ,
qui ne t'ouvre que pendant le silence
de la nuit pour répandre tes odeurs
balsamiques ! Ah ! quel doux parfum
vous exhalez dans cette obscurité ! In-
visibles , & sans la parure relevée des
couleurs éclatantes , vous êtes trahies
par la volupté que je respire. Vous
bercez dans votre sein délectable des
zéphirs assoupis , qui s'étoient fatigués
à se jouer autour de vous pendant la
journée , & qui trouvent , à leur réveil ,
un amas de rosée conservé dans les cou-
pes pures de vos feuilles.

Mais quel son aigu , quel chant en-
roué se fait entendre du sein de cette
prairie marécageuse ? Ce sont de peti-
tes raines de buisson , assises sur des
feuilles , chantant leur air assoupissant ,
accompagné par les voix plus grosses
des grenouilles qui habitent l'étang voi-
sin , dans lequel elles se balancent sur
des riges flottantes , se reposent dans les
roseaux , & levant leurs têtes verdâtres
du fond du marais , chantent les attrails
de la lune , aussi ravies dans leurs chants
rauques , que le rossignol dans ses ac-
cens mélodieux. Tel un misérable rimait.

leur chante d'un air riant les vertus de son Mécène. Dans sa fureur poétique , autant que peut la supporter sa pauvre tête , lorsqu'il voit en esprit la table de son patron couverte de mets & de bouteilles , il ne se croit point inférieur , dans ses vers insipides , à Haller & à Klopstock dans leurs chants immortels.

Là-bas derrière cette prairie , s'élève doucement un coteau revêtu de buissons, où , dans les intervalles des chênes élancés , on voit les rayons de la lune se confondre & sautiller avec les ombres de la nuit. Là suit un ruisseau gazouillant. J'entends , j'entends le bruit de ses eaux : il se précipite sur des pierres couvertes de mousse ; il s'échappe en écumant à travers le vallon , & ses flots bondissans semblent vouloir baiser les fleurs qui bordent ses rives.

C'est là qu'un jour , au clair de la lune , je trouvai sur le bord émaillé la plus belle des mortelles. Mollement étendue sur les fleurs , elle étoit vêtue d'une robe aussi légère que la nue la plus transparente dont la lune se plaît à se voiler comme d'une gaze déliée : son bras délicat soutenoit un luth posé

sur ses genoux , tandis que sa main rapide tiroit des cordes sonores les sons les plus mélodieux ; accords plus enchanteurs , plus touchans que les doux accens de Philomele.

Elle chanta. Toute la contrée célébra ses concerts. Le rossignol se tut pour les entendre : l'Amour , appuyé sur son arc , écouta avec ravissement derrière un bosquet. « Je suis le dieu de la tendresse , le dieu des transports les plus doux ; mais , par le Styx , depuis que je suis Amour , j'ai goûté peu de félicités qui égalent ce ravissement , cette volupté ». Ainsi dit en lui-même l'Amour.

Phébé commande à ses dragons de ralentir le bruit de leurs ailes. D'un air attentif elle se penche sur le côté de son char d'argent ; elle pousse un profond soupir , la chaste déesse.

La belle cessa de chanter. Déjà dans les grottes d'alentour Echo avoit répété trois fois les derniers sons de sa voix : la nature célébroit encore ses chants : le rossignol muet restoit encore perché sur les branches rouffues. Alors je m'approchai de la jeune fille. Beauté divine ! déesse !... Ainsi lui dis-je en

balbutiant , en lui pressant la main , & en soupirant. Interdire , la jeune fille baissa les yeux , elle rougit , elle sourit. Sans force je tombai à ses côtés ; mes paroles entrecoupées , mes lèvres tremblantes lui peignirent alors mon trouble & mes inexprimables transports.

Ma main gauche jouir avec ses mains mignonnes posées sur ses genoux légèrement vêtus , tandis que mon bras droit étoit entrelacé autour de son cou d'albâtre , ombragé par les ondes de sa chevelure , & que ma main descendoit sur son sein palpitant. La belle alors soupira ? je le sentis : pleine de langueur , elle baissa les yeux , & par un foible effort elle détourna ma main de son sein soulevé. Intimidé , j'abandonnai le sein de la belle & je renonçai mal-à-propos à une victoire certaine.

Ah jeune beauté ! jeune beauté ! qu'est-ce que j'éprouve ? Je crains bien que tout volage que je suis , tu n'aies fait de moi un éternel esclave.

Mais dieux ! qu'apperçois-je là-bas sur cette plaine obscurcie ? Je vois des flammes bondir avec des flammes ; je les vois fuir & se poursuivre : les voilà qui dansent en cercle ; les voilà qui

s'élancent avec la rapidité des éclairs ,
par-dessus les forêts & les côteaux.

Vous êtes des dieux : le pieux villa-
geois tremble à votre aspect , & l'auda-
cieux philosophe vous nomme , d'une
bouche impie , des vapeurs enflammées.
Oui , vous êtes des divinités bienfaisantes
qui daignez apparôître la nuit , pour
conduire l'amant égaré auprès de son
amante qui l'attend avec impatience ;
ou vous éclairez leurs pas lorsqu'ils vont
chercher les bocages discrets : mais
vous égarez les jaloux & les envieux
qui voudroient les trahir ; vous les con-
duisez dans des marais fangeux.

Mais qu'êtes-vous devenues , divini-
tés fugitives ? Echappés à mes yeux , je
ne vois plus de feux dans la contrée té-
nébreuse : je n'y apperçois plus qu'un
petit vermisseau , qui semblable à une
petite lampe , brille , suspendu à la tige
d'une plante. Il jette une foible lumière
comme la lampe expirante du cabinet
d'un grave savant qui s'est endormi au
milieu des in-folio , tandis que sa chere
moitié , pleine de depot , occupe seule
la couche nuptiale. Muse , dis-moi ,
tu le fais , pourquoi des insectes portent-
ils une lumière sur la partie intérieure

de leur corps ; D'où vient ce prodige ? Jupiter aimait un jour , comme il lui arrivoit assez souvent , une belle mortelle. Junon , toujours tourmentée par sa vieille jalousie , le poursuivait sans cesse. Elle ignoroit , la bonne déesse , les mœurs plus douces des dames de nos jours , qui sourient sans colere , & qui savent prendre une vengeance plus modérée , lorsqu'elles voient que leurs maris les négligent , pour appaîsser l'ardeur de leurs feux auprès d'une suivante plus jeune & plus fringante. Enflammée de colere , ses yeux vigilans éclairèrent toutes ses démarches. Elle le trouva un jour , à la clarté de la lune , à l'abri d'un bocage solitaire , métamorphosé en scarabée qui folatroit sur le sein naissant & dans les plis de la robe d'une jeune & belle fille. Dans sa bouillante fureur , elle considéra long-temps du haut d'un nuage cette scène merveilleuse. « Les insectes n'aiment d'ordinaire que les insectes. Quel prodige de voir un vermisseau ailé brûler pour une jeune fille » ! Ainsi dit-elle avec une raillerie amère , lorsque Jupiter reprit sa première forme , & serra dans ses bras la belle effrayée. « Malheureuse ! s'écria Junon

en furent , tu feras ce qu'il étoit tout-à-l'heure ». Et soudain la jeune fille , en punition de l'outrage fait au lit conjugal , fut métamorphosée en vermisseau rampant. Au sortir des embrassemens de Jupiter consterné , elle monta la tige foulée d'un lis ; & pour laisser à jamais un monument de son ignominie , Junon transplanta dans son corps un rayon qu'elle déroba à l'étoile du soir , & qui fut communiqué à toute l'espece de ces vermisseaux.

Dans le firmament parsemé d'étoiles , flottent désormais de petits nuages bordés d'un argent brillant. De petits amours folâtroient sur leurs surfaces éclatantes , & font distiller la rosée féconde sur les fleurs qui demain doivent briller sur le sein des jeunes beautés , & qui doivent rafraichir le cep de la vigne : car souvent ces petits dieux malins prennent leurs ébats sur les gorges des belles , ou sur les fruits de la vigne.

Mais quoi ! ils pâlisent , les nuages ! Pourquoi te caches-tu , ô Diane , sous l'épaisseur de ce voile ? Chaste déesse , ta pudeur seroit-elle alarmée à la vue des jeux pétulans de ces dieux sur les nuages ; ou un satyre malin a-t-il fait

retentir l'air du nom d'Endymion ?

Répands ta clarté sur ma route ,
douce divinité. Je veux sortir de ce
bocage ; je veux visiter cette colline ,
où de jeunes pampres ombragent le
ruisseau qui serpente dans le vallon. Sur
la crête de cette colline , dont la vue
s'étend au loin , est situé un berceau
où s'entrelace la vigne rampante , pour
former une voûte élevée , garnie de
grappes. Là souvent , appuyé contre
la verte muraille , le verre couronné
de roses , je chante les airs joyeux de
Hagedorn & de *Gleim* , ces airs que
leurs avoient dictés les plaisirs & les
amours.

Le voilà qui s'élève , le berceau cin-
tré. Une douce horreur se mêle à
l'obscurité qui repose sous sa voûte : car
Bacchus a pris ce berceau sous sa pro-
tection.

Souvent , au milieu du silence de
la nuit , on y entend avec surprise les
accens des chansons à boire , & les
sons argentins des coupes pleines. Le
passant égaré l'entend , & y portant
un regard curieux , il ne voit rien : alors
il recule d'effroi , & saisi d'étonnement
& de respect , il passe son chemin.

Ah ! je te salue , sombre berceau. O que ces tiges chargées de raisins , forment un cintre agreable ! Quel charme de voir sautiller ces feuilles à la clarté de la lune !

Mais quel doux frémissement parcourt ton feuillage , & bondit de grappe en grappe ? Ce sont des zéphyr , & . . . croyez-en ma muse sincere , ce sont des ames de buveurs & d'amans futurs , portées sur les ailes embaumées des zéphirs complaisans , qui voltigent avec les amours , qui s'assemblent sur la surface de la grappe , qui folâtent , qui jouent , qui se poursuivent dans le labyrinthe de la grappe balsamique , & qui fatiguées de leurs jeux , se rassemblent dans le creux de la feuille de pampre , ou qui se baignent dans les gouttes de la rosée conservée dans les fleurs , & qui sommeillent sur les œillets , & se mettent à rire , lorsqu'à leur réveil elles voient qu'une jeune beauré les a cueillis , & les a placés sur son sein.

O vous , mes amis ensevelis maintenant dans un lâche sommeil , ah ! que n'êtes-vous ici ! Pour moi , si de loin j'avois vu briller à travers le feuillage la lumière qui vous éclaire , si de loin

J'avois entendu vos chansons , comme
j'aurois volé dans vos bras ! & enivré
de joie , comme j'aurois mêlé ma voix
aux refrains de vos airs !

Mais qu'est-ce que j'éprouve ? qu'est-
ce que j'entends ? La gaieté , les jeux &
les ris montent la colline : seroit-ce
Bacchus , accompagné de son joyeux
cortège ?

Mais non. Ah ! quel transport de joie !
C'est vous que je vois , ô mes amis !
vous montez la colline ! ça , couron-
nons-nous de bourgeons de vignes ;
alléyons-nous en rond dans ce ber-
ceau.... Qui de nous entonnera une
chanson bachique ? Je veux qu'elle
retentisse à travers le bocage voisin ;
je veux que les antres d'alentour la di-
sent aux antres lointains.

Le faune qui dort dans sa grotte ,
l'entend & se réveille : étonné , il prête
une oreille attentive ; il se lève en sau-
tant , repete notre chanson , & entame
son outre de vin.

Phébus , lorsqu'il s'avancé dans son
char d'or de derrière cette montagne ,
nous trouve encore assemblés. Hélas !
s'écrie-t-il alors , depuis que je suis Phé-
bus je n'ai jamais été si gai que ces mor-

tels. Il dit , & amassant de tristes nuages ,
il fait pleuvoir pendant toute une jour-
née.

TABLEAU DU DÉLUGE.

DÉJÀ les tours de marbre étoient
enfvelies sous les flots , déjà des vagues
noires rouloient leurs masses énormes
sur les têtes des montagnes. Le front
sourcilleux d'un rocher s'élevoit seul
encore du fond des eaux. Un tumulte
affreux régnoit autour de ses flancs
battus par les flots. Les malheureux
qui , dans leur désespoir , cherchoient
à gravir la cime , pouffoient des cris
lamentables , pendant que la mort ,
portée sur les ondes , poursuivoit la
plante de leurs pieds. Là , une portion
de la montagne se détache , & se pré-
cipite avec tout son fardeau d'hom-
mes gémissans , dans les flots mutinés :
ici , des courans impétueux , formés
par les plaies orageuses , emportent le

fils qui cherche vainement à sauver son
 pere mourant , ou à traîner plus haut
 sa mere désolée , entourée de ses autres
 enfans. Il ne restoit plus que le sommet
 supérieur qui s'élevoit encore du fond
 des abymes. C'étoit sur ce sommet
 que Semin , jeune homme généreux ,
 avoit sauvé Sémire sa bien-aimée ; deux
 tendres amans qui venoient de se jurer
 un amour éternel. Ils étoient seuls ; les
 flots avoient englouti tout le reste :
 ils étoient seuls au milieu de l'orage
 & des vents furieux. Les torrens de
 pluie se précipitoient sur eux ; le ton-
 nere grondoit au-dessus de leurs têtes ;
 une mer en furie mugissoit sous leurs
 pieds. D'affreuses ténèbres régnoient
 autour d'eux , à moins qu'ils ne vissent
 briller les éclairs au milieu de cette scène
 d'horreur. Chaque nuage portoit la ter-
 reur sur son front obscur , & chaque
 flot , chargé de cadavres , se rouloit à
 travers la tempête , & cherchoit de nou-
 velles destructions. Sémire pressa son
 amant contre son cœur palpitant ; des
 larmes mêlées avec les gouttes de la
 pluie , ruisseloient le long de ses joues
 pâles. Elle dit avec des paroles entre-
 coupées : Il n'est plus de salut pour
 nous

nous , ô mon bien-aimé , mon cher
Semin ! Environnés de tous côtés par
la mort affreuse O destruction !
ô désolation ! Toujours elle s'avance
de plus près , la mort. Laquelle de ces
vagues , ah ! laquelle sera celle qui nous
ensevelira ? Soutiens-moi , ah mon bien-
aimé ! soutiens-moi dans tes bras trem-
blans. Bientôt , bientôt , entraînés dans
la destruction universelle , tu ne seras
plus , je ne serai plus . . . Voici . . .
ô Dieu ! . . . Vois-tu ce flot ? Qu'il est
terrible ! Le vois-tu à la lueur des
éclairs ? Comme il s'avance ! Voici ,
ô Dieu ! ô juge ! . . . Elle dit , & se
pencha sur le sein de Semin.

Les bras défaillans de Semin serrèrent
la jeune fille évanouie. Ses lèvres trem-
blantes se turent. Il ne voyoit plus la
destruction d'alentour ; il ne voit que
son amante évanouie , penchée sur son
sein ; & à cette vue il ressent plus que
les angoisses de la mort. Il baïsa ses joues
pâles , lavées par l'eau froide de la
pluie ; & la pressant plus fortement
contre son sein , il dit : Sémire , ma
chère Sémire , réveille-toi. Ah ! reviens
encore une fois sur cette scène d'hor-
reur. Que tes yeux se tournent encore

une fois sur moi ; que tes lèvres décolorées me disent encore une fois que tu m'aimes , que tu m'aimeras jusqu'à la mort : encore une fois , avant que nous soyons emporté par les ondes.

Il dit , & elle se réveilla. Elle tourna sur lui un regard dans lequel étoient exprimées la tendresse la plus vive & l'affliction la plus profonde. Jetant ensuite la vue sur la destruction , elle s'écria : O Dieu ! ô juge ! il n'est donc plus de salut , plus de miséricorde pour nous ! Oh ! comme les eaux se précipitent ! comme le tonnerre gronde autour de nous ! Quelles terreurs manifestent la vengeance implacable de l'Eternel ! O Dieu ! nos années s'écouloient dans l'innocence. Toi , des jeunes hommes le plus vertueux. . . . Malheur , ah ! malheur à moi ! Il ne font plus , ceux qui combloient ma vie de mille douceurs. Et toi qui m'as donné la vie aspect cruel ! . . . les flots t'ont emporté de mes côtés. Tu as encore une fois levé la tête & les mains : tu voulais me bénir , mais tu fus englouti. . . . Hélas ! ils ont tous péri , & cependant. . . . ô Semin ! Semin ! le monde solitaire , détruit , seroit pour moi un

jardin de délices à tes côtés. Dieu ! les années de notre jeunesse s'écouloient dans l'innocence . . . Hélas ! il n'est donc plus de salut , plus de miséricorde à espérer ! . . . Mais que dit mon cœur déchiré ? O Dieu ! pardonne ! Nous mourons. Qu'est-ce que l'innocence de l'homme devant toi ?

Le jeune homme soutenoit son amante , qui chanceloit aux assauts des éutans , & il lui dit : Oui ma bien-aimée , tout être vivant a été détruit sur la terre ; on n'entend plus gémir aucun mourant du milieu de cette destruction. O ma Sémire ! ma chère Sémire ! l'instant qui va venir sera notre dernier instant. Oui , elles sont toutes évanouies , les espérances de cette vie : toutes les perspectives charmantes que nous voyions dans les heures délicieuses de notre amour , elles sont toutes évanouies. Nous mourons : la mort s'élance vers nous ; déjà elle touche nos pieds tremblans : mais n'attendons pas , comme le réprouvé , le destin général. Nous mourons. Et . . . ah ma bien-aimée ! que seroit notre vie la plus longue , la plus délicieuse ? une goutte de rosée suspendu à un rocher , & que le soleil

du matin fait couler dans la mer. Releve ton courage. Une éternité de bonheur nous attend au-delà de cette vie : ne tremblons pas maintenant que nous y passions. Embrasse-moi , & attendons avec résignation notre destin. Bientôt , ô ma Sémire ! Bientôt nos âmes s'élanceront au-dessus de ces abîmes d'horreur : pénétrées du sentiment d'une félicité inexprimable , elles prendront l'effort. Grand Dieu ! c'est avec cette confiance que mon âme espère. Oui , ma chère Sémire , élevons nos mains vers Dieu. Est-ce à des mortels à juger de ses voies ? Celui dont le souffle nous a animés , envoie la mort aux justes & aux injustes : mais heureux celui qui a marché dans le sentier de la vertu ! Ce n'est plus pour la vie que nous t'implorons , ô Dieu juste ! Enlève-nous dans ton jugement ; mais ranime la grande espérance de cette félicité inexprimable que la mort ne sauroit plus troubler. Grondez , tonnerres ; soulevez-vous , abîmes , venez sur nous , ô vagues. Loué soit à jamais le Dieu juste ! Que ce soit là notre dernière pensée.

La joie & le courage reparurent sur le visage embelli de Sémire ; puis éle-

vant ses mains au milieu de l'orage ,
elle dit : Oui , je suis remplie désormais
de toutes ces grandes espérances.
Loue le Seigneur , ô ma bouche ! versez
des larmes de joie , mes yeux ,
jusqu'à ce que la mort vienne vous
fermer. Un ciel plein de béatitude nous
attend. Vous nous y avez précédés ,
ô vous tous qui nous étiez si chers !
Nous vous suivons , & bientôt nous
vous reverrons. Ils entourent maintenant
le trône du Très-haut , les justes ;
Dieu , après son jugement , les a rassemblés
devant sa face. Grondez , tonnerres ;
mugissez , abymes : vous êtes les cantiques
de sa justice. Ensevelissez-nous , ô flots !
... Voilà ... Ah mon bien-aimé !
embrasse-moi. Voilà qu'elle vient , la mort ;
elle s'avance sur cette vague noire.
Embrasse-moi , Sémin ; ne m'abandonne pas.
Ah ! déjà l'onde me soulève.

Je t'embrasse , Sémin , dit le jeune homme ,
je t'embrasse. O mort , je te salue ;
nous voici. Loué soit l'être éternellement juste !

Ils parloient ainsi , & se tenant embrassés ,
ils furent entraînés par le flots.

Fin du Tome second.

2549450 A
▼▼▼▼▼▼▼▼

T A B L E

| | |
|---------------------------------|--------|
| <i>L E T T R E ,</i> | page 1 |
| <i>Réponse ,</i> | 2 |
| <i>DAPHNIS. Livre premier ,</i> | 5 |
| <i>Livre second ,</i> | 53 |
| <i>Livre troisieme ,</i> | 92 |
| <i>ERANDRE ET ALCIMNE. Aëe</i> | |
| <i>premier ,</i> | 115 |
| <i>Aëe second ,</i> | 146 |
| <i>Aëe troisieme ,</i> | 175 |
| <i>ERASTE ,</i> | 109 |
| <i>La Nuit ,</i> | 263 |
| <i>Tableau du Déluge ,</i> | 175 |

Fin de la Table.



258

B.22.4.33.



B.N.C.F.
FIRENZE

